

UNIVERSITY OF TORONTO

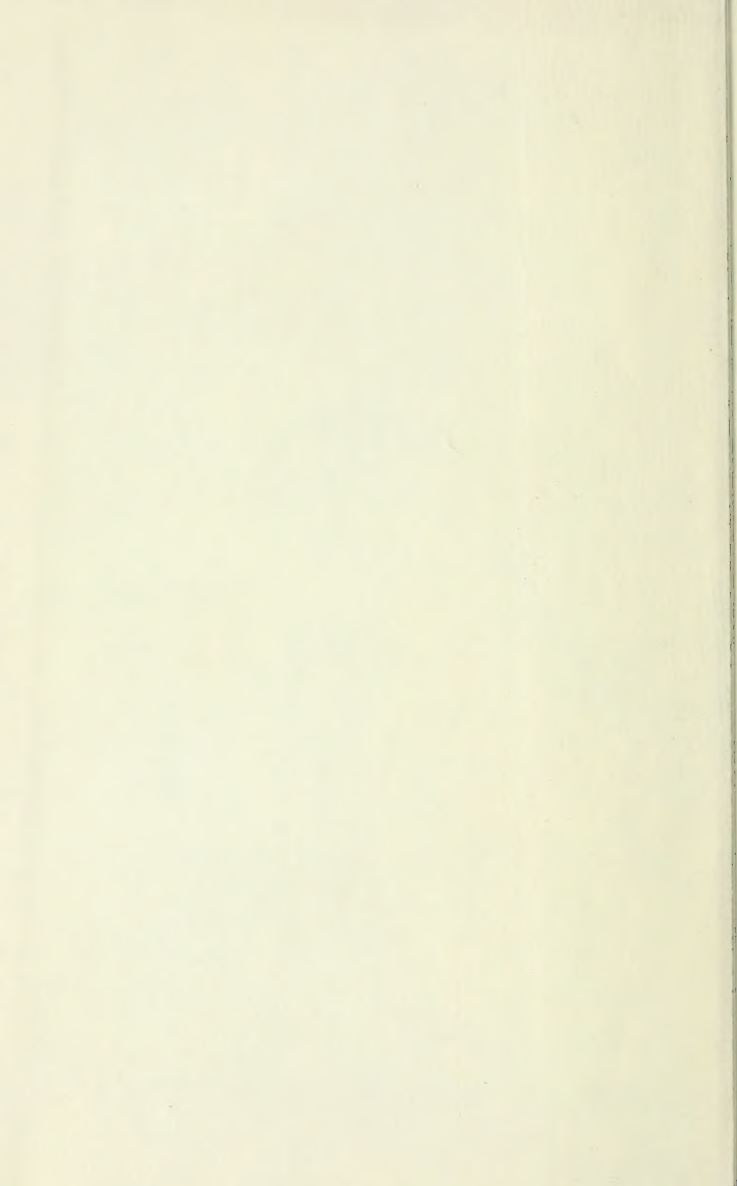


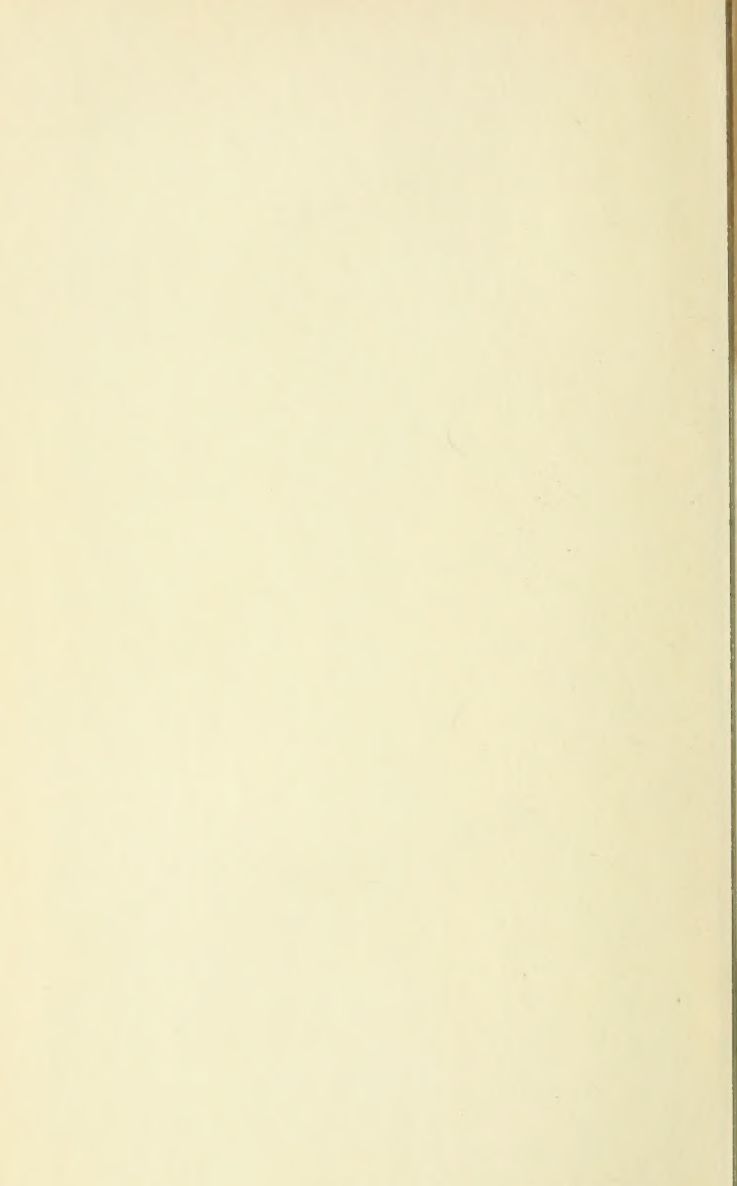
3 1761 01690819 6

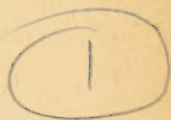
PQ

2153

A33C4







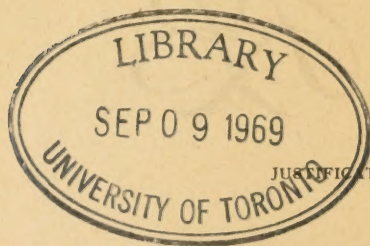
Ces Messieurs

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège, le Danemark et la Hollande.

PQ
2153
A33C4

Il a été tiré à part :

Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.



JUSTIFICATION DU TIRAGE :



GEORGES ANCEY

Ces Messieurs

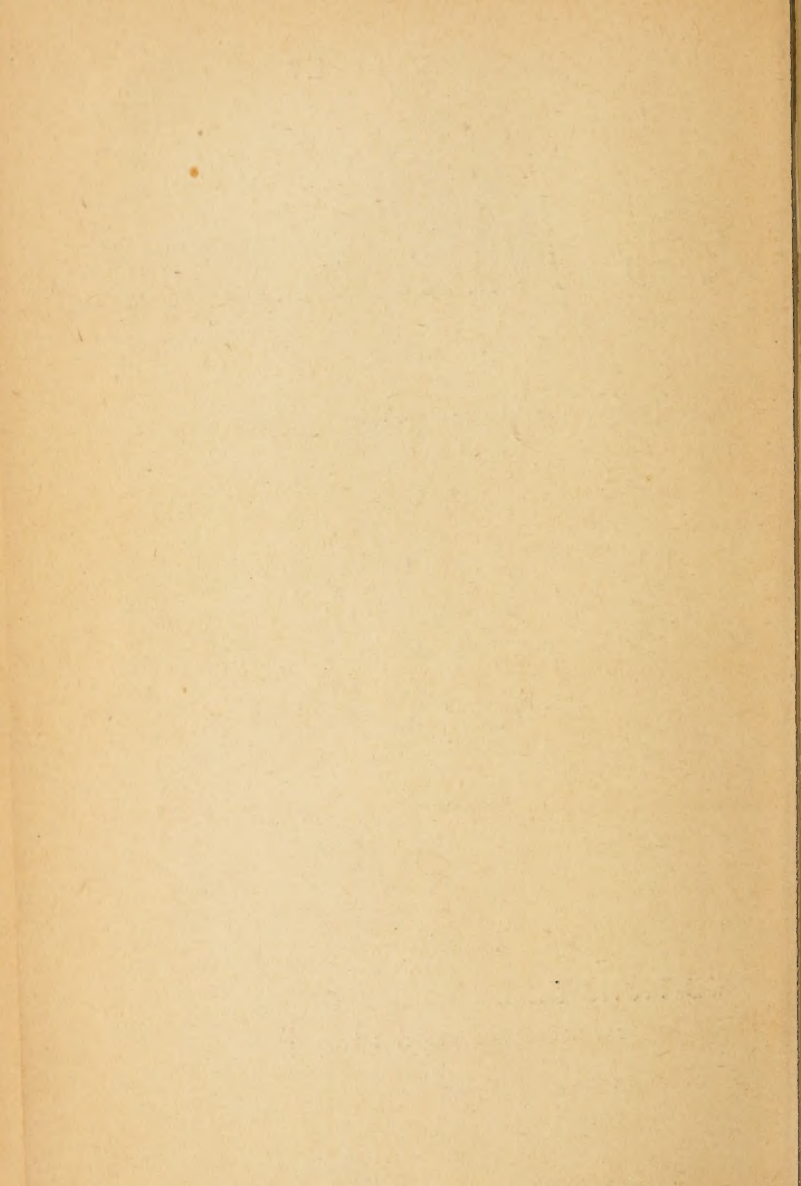
Comédie en cinq actes



PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

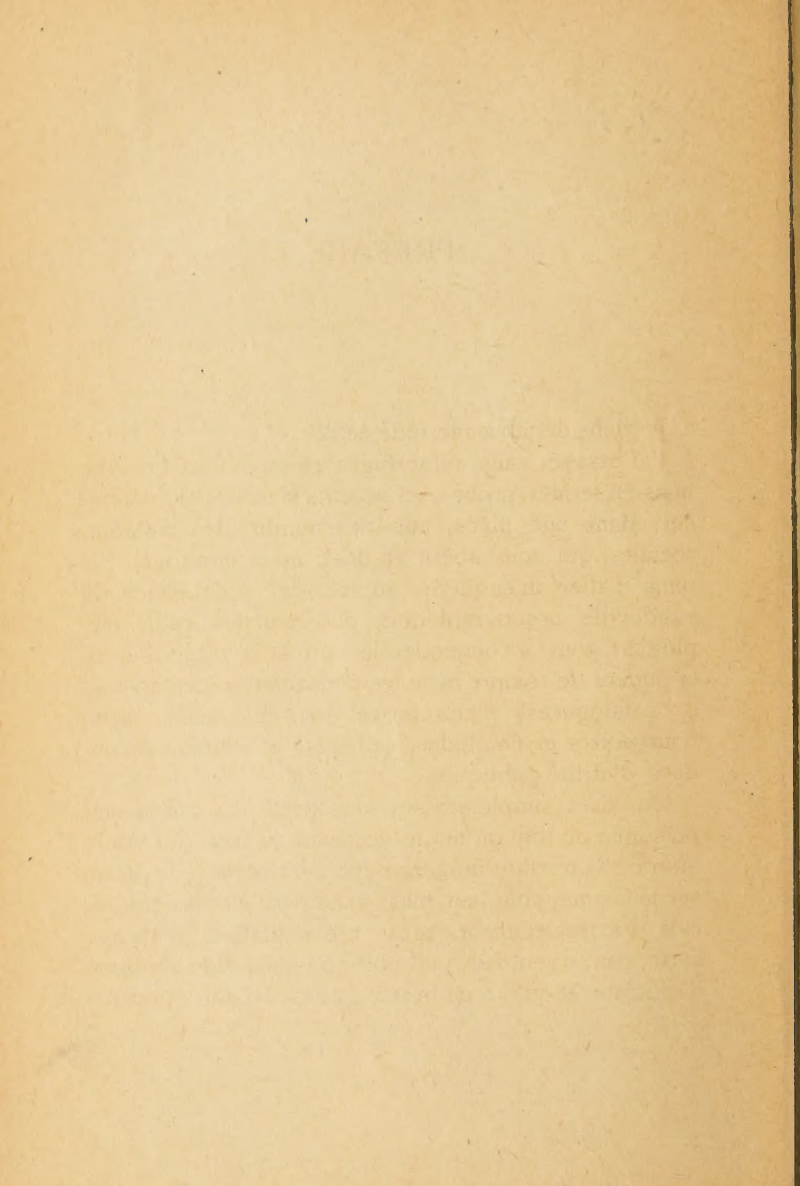
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23



A MON AMI GEORGES LACOMBE

En toute confraternité spirituelle

G. A.



PRÉFACE

Je viens de faire une rude école.

J'ai essayé, sans subterfuges et sans faux-fuyants, mais en termes probes, en accents sincères, de dénoncer, dans une pièce, une des nombreuses maladies sociales, qui nous abêtit et dont nous mourons. J'ai omis d'aller m'enquérir, auprès des spécialistes du vaudeville pornographique, des remèdes qu'ils employent pour accommoder le curé à la scène. J'ai eu la pudeur de rompre avec les plaisanteries centenaires et cataloguées, plaisanteries de café-concert, mais bourgeoises et familiales, celles-là, et comme reconnues d'utilité publique.

J'ai voulu simplement et sans parti-pris, n'accusant personne ou tout ou moins accusant en face, j'ai voulu montrer la terrible influence que peut prendre le prêtre sur la femme, pour leur plus grand péril à tous deux, et cela inconsciemment, sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul fait qu'il porte un splendide uniforme d'officiant et qu'il a de beaux gestes. Histoire presque

universelle qui pourrait s'appliquer à tous les prêtres de toutes les religions !

L'idée est juste, je crois ; le danger permanent. Il mérite qu'on y pense. Aussi qu'est-il arrivé ? On m'a interdit.

Eh bien, je crie, par le livre d'abord ; et je crierai ainsi jusqu'à ce que la pièce soit jouée. Il est vraiment insoutenable qu'à l'heure où les meetings ont pleine licence de se réunir, où les cabotins de tous les genres ont le droit de se jeter à la face les plus plates injures, les gens qui vivent dans leur coin, et qui peinent, soient les seuls à ne pouvoir exercer leur métier.

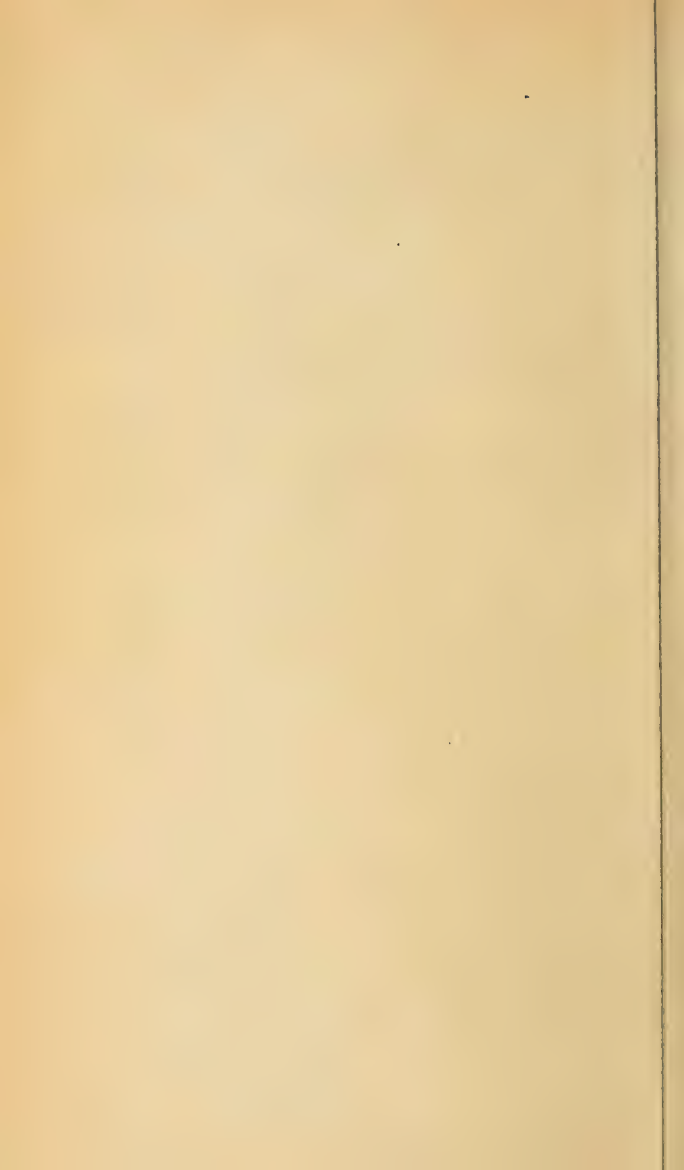
G. ANCEY.

PERSONNAGES

Pierre.	Marthe.
Gustave Censier.	Mme Fauchery.
Adolphe Censier.	Hélène.
Le Colonel Dumartin.	Mme Dumartin.
L'abbé Thibaut.	Mme Bernat.
L'abbé Morvan.	Maria.
L'abbé Nourrisson.	Mme Grippe.
Monseigneur Gaufre.	Mme Longe.
L'abbé Roturel.	Mme Fouriquet.
Huet.	Mme Lapate.
Maurice Léon.	Mme Pépin.
Firmin.	Rose.
Auguste.	Félicie.
Henriette.	

PERSONNAGES DE LA SAYNÈTE

Emile.	{	Enfants.
Albert.		
Baptiste.		
M. Frémy.		
Borma.		



CES MESSIEURS

ACTE PREMIER

Salon à la Campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} FAUCHERY, PIERRE, CENSIER,
FIRMIN.

Au lever du rideau, M^{me} Fauchery travaille. — Pierre et Censier lisent.

FIRMIN, entrant.

Le colonel et Madame du Martin de Sainte-Croix viennent rendre visite à Madame et demandent si Madame peut les recevoir.

M^{me} FAUCHERY

Mais, je crois bien ! Comment donc ? Faites entrer et dépêchez-vous !

PIERRE

Moi, je file. Tu leur diras bien des choses de ma part.

M^{me} FAUCHERY

Reste donc, mon enfant. Ce que tu fais là, n'est pas poli. Le colonel et la colonelle sont des gens très comme il faut, des voisins charmants et très bien élevés.

PIERRE

Je m'en moque, ma chère maman. Viens-tu, mon oncle ?

CENSIER, indécis.

Mais je... ne sais... si...

M^{me} FAUCHERY.

Reste, Gustave, voyons !...

PIERRE, à Censier.

Tu ne viens pas ? Amuse-toi bien ! moi, je vais retrouver Marthe, qui est dans le parc avec les enfants.

FIRMIN, entrant et annonçant.

Le colonel et madame du Martin de Sainte-Croix !

PIERRE, à part, sortant.

Un peu plus, j'étais pincé !

Il sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins PIERRE, plus le COLONEL
et la COLONELLE.

M^{me} FAUCHERY

Bonjour, colonel ; bonjour, madame ! Que c'est aimable à vous d'être venus nous voir et par une chaleur pareille encore !

LE COLONEL

Vous allez bien, chère madame, depuis l'été dernier? Bonjour, cher monsieur!

CENSIER

Colonel!... Madame!

M^{me} FAUCHERY

Mais asseyez-vous donc!

LA COLONELLE

Et toute votre famille est en bonne santé?

M^{me} FAUCHERY

Nous avons tous bien passé l'hiver, grâce à Dieu! et nous voilà une fois encore réunis tous dans notre petit coin des Alluets. Seulement nous sommes un peu disséminés. Mon fils est avec sa femme et ses enfants, dans le fond du parc, ma fille Henriette est à l'église et mon frère Adolphe Censier se promène en voiture.

Mon frère, Gustave, que voilà, a bien voulu rester pour me tenir compagnie.

(On rit.)

LA COLONELLE

Aussitôt arrivés dans notre cher pays, nous avons tenu à venir prendre de vos nouvelles.

M^{me} FAUCHERY

Vous êtes arrivés hier, je crois? Mon valet de chambre, qui avait été me chercher un paquet à la gare, m'a dit qu'il avait vu la voiture du château au train de cinq heures trente-trois.

LE COLONEL

Effectivement! (A Censier.) Vous n'avez pas encore vu mes deux nouveaux postiers?

CENSIER.

Non !

LE COLONEL, riant.

Tant pis pour vous : ce sont des bêtes magnifiques, avec des allures !

CENSIER

Vous les avez payés cher ?

LE COLONEL

Ce sont des chevaux du régiment !

M^{me} FAUCHERY

Et cette fois-ci, aurons-nous la chance de vous garder quelque temps ?

LA COLONELLE

Oh ! nous comptons bien rester à Sérigny tout juillet et tout août. Mon mari a obtenu un congé de trois mois.

M^{me} FAUCHERY

Oh ! alors...

LA COLONELLE

Mais on ne sait pas ce qui peut arriver avec les bruits de guerre, avec les grèves ! Quand on pense que cet hiver, pendant les grèves de Mar-

pont, le régiment a dû s'en aller trois jours patauger à travers les routes, dans le froid et la neige.

M^{me} FAUCHERY

Je ne sais pas pourquoi, mais je me fais l'idée que le colonel doit être adoré de ses hommes.

LE COLONEL

Madame, je n'en sais rien, mais j'ai une grande qualité : je suis juste.

LA COLONELLE

A cheval sur le règlement, par exemple.

LE COLONEL

Et puis, j'ai une théorie. Le soldat s'ennuie. Donc, il faut l'occuper. Et comment l'occuper ? Par tous les moyens. Je n'aime pas les oisifs. L'oisiveté mène à la cantine et la cantine mène aux punitions. L'an dernier j'ai dit à mes hommes : « La caserne, c'est votre maison. Quand on a une maison, on tient à ce qu'elle soit belle. De plus je n'aime pas les flemmards. Vous allez

donc me faire le plaisir, pendant vos heures de repos, d'apprendre tous, tous, à me faire des nattes avec du jonc. Il n'en manque pas sur le bord de la rivière, du jonc ; et vos nattes une fois faites, vous me les mettrez dans toutes les chambres, sur le plancher. Je ne veux pas voir une chambre sans nattes. » A Censier.) C'est très joli, ces nattes, vous savez, qu'on voit chez les marchands, qui imitent le tapis. « Mais ce n'est pas tout, quand vous aurez fini vos nattes, vous me ferez, pour vous naturellement, des chaises en jonc, des rateliers d'armes en jonc, enfin un tas d'objets en jonc ; je veux qu'ici, tout soit en jonc. » J'aime le jonc. Ils s'y sont mis, et le général inspecteur a trouvé mon idée excellente.

LA COLONELLE

Une bien heureuse pensée que vous avez eue aussi, c'est de forcer vos hommes à fréquenter les églises.

M^{me} FAUCHERY

Excellente mesure !

LE COLONEL

Et puis, j'ai une croyance. On aura beau faire et beau dire, on n'empêchera pas qu'il y ait un bon Dieu. Mon intelligence me le dit. De même qu'il y a des grades, une hiérarchie. Ça se sent, ça se voit partout. Les conventions sociales répondent à des règles absolues, divines même. Je ne m'en suis jamais si bien aperçu que ce printemps, par une belle matinée, dans une marche militaire. Ma religion s'est faite en une minute. J'ai eu là, pendant un moment, la sensation bien nette que mon cheval avait vraiment été fait de toute éternité, pour que je monte dessus, et mes hommes, pour qu'ils marchent derrière moi, et en ordre, s'il vous plaît ! Voilà, en tout cas, des idées à répandre, au lieu de tout ce qu'on raconte de ce pauvre clergé, et de cette malheureuse armée. Ah ! je vous assure, madame, qu'il faut une grande fermeté d'âme pour résister à tant de dégoût.

LA COLONELLE

Nous savons d'ailleurs d'où viennent toutes ces méchancetés.

M^{me} FAUCHERY

De gens qui ont intérêt à la ruine de la France, probablement. (A la colonelle.) Et suivez-vous toujours les sermons du père Lenfant?

LA COLONELLE

Toujours!... C'est un orateur d'une audace exceptionnelle, qui vous secoue... Ah!... et puis, c'est un jésuite, et le jésuite, voyez-vous, c'est la quintessence du prêtre...

M^{me} FAUCHERY

Et vos œuvres vous occupent toujours beaucoup?

LA COLONELLE

Enormément.

LE COLONEL

La colonelle en a dix-huit.

LA COLONELLE

Dont je suis présidente. Et cela rien qu'à

Poitiers!... L'œuvre des soupes, l'œuvre des prêtres retraits, l'œuvre des prêtres sourds, etc., etc... mais celle que j'aime le mieux, c'est l'œuvre du Sou de Saint-Antoine.

LE COLONEL

J'ai un de mes lieutenants qui en est, croyez-vous ?

LA COLONELLE

Les réunions ont lieu chez la présidente, chez moi, par conséquent, tous les lundis, le soir ; nous y discutons les besoins de la société, nous votons des subsides nécessaires, nous faisons la prière, quelquefois une tasse de thé et nous nous séparons. Dans trois mois, nous aurons une grande fête. Monseigneur et ces Messieurs du diocèse comptent sur une forte recette ; nous aurons une loterie-tombola, et même, à ce propos, ma chère madame Fauchery, j'espère bien que vous me prendrez un ou deux billets.

M^{me} FAUCHERY

Mais j'en prendrai cinq, chère madame,

et je regrette même de ne pouvoir faire davantage. Je pense qu'ils ne coûtent pas les yeux de la tête ?

LA COLONELLE

Oh ! c'est pour rien. Je vais même, si vous le permettez, vous les remettre tout de suite ; j'en ai toujours sur moi pour toutes les occasions, et, en insupportable présidente que je suis, je prends immédiatement les gens au mot. En voilà cinq.

M^{me} FAUCHERY

Merci bien, madame... Combien vous dois-je ?

LA COLONELLE

C'est vingt francs le billet.

M^{me} FAUCHERY, vivement.

Vingt francs ! (Se reprenant.) Effectivement, c'est pour rien. Je vais même acquitter ma dette de suite, si toutefois j'ai sur moi la somme nécessaire.

LA COLONELLE

Mais ce n'est pas pressé.

M^{me} FAUCHERY, à Censier.

Gustave, as-tu cent francs sur toi ?

CENSIER

Oui, oui, voilà !

M^{me} FAUCHERY, à Censier.

Merci ! Tenez, madame ! Voilà notre petit compte réglé.

LE COLONEL

Et les bons comptes font les bons amis.

M^{me} FAUCHERY

Nous n'avions pas besoin de cela !

LA COLONELLE

Je vous demanderai aussi des lots ; nous en

avons déjà de très-jolis. Ces messieurs, en les voyant, en ont éprouvé une grande joie. Nous avons, entre autres, une automobile offerte par notre ami de Massé, le grand constructeur-homme du monde; mais je n'insiste pas trop, sous le rapport des lots, car je sais que vous devez en avoir pas mal à donner de votre côté. Votre fille, M^{me} Henriette Vernet, est une si pieuse personne! Elle doit avoir une foule d'œuvres à son actif!... Au fait, comment va-t-elle?

M^{me} FAUCHERY

Mais très bien, maintenant; physiquement, tout au moins! Les morts successives de son mari et de son fils lui avaient porté un grand coup!

LA COLONELLE

Quel âge avait son petit garçon?

M^{me} FAUCHERY

Huit ans! et son mari à peine trente-neuf! Heureusement le temps passe! Voilà bientôt six ans qu'Henriette a perdu son fils! La plaie

se cicatrise un peu, mais elle doit son principal secours à la religion et à sa fervente piété. Et puis une grande partie de sa tendresse s'est instinctivement reportée sur son frère, sur mon fils Pierre et sur ses petits bébés, qu'elle s'est mise à considérer un peu comme les siens; elle a toujours adoré son frère, à plus forte raison ses enfants. Ma belle-fille est charmante avec elle à ce sujet.

LA COLONELLE

C'est évidemment une grande consolation pour elle.

M^{me} FAUCHERY

Du reste, ma fille a toujours eu une grande vitalité qui, dans les heures de tristesse, lui permet de réagir.

LA COLONELLE

Elle a été beaucoup dans le monde, autrefois?...

M^{me} FAUCHERY

Oh! beaucoup!... Elle y était même très

recherchée... en tout bien tout honneur, naturellement, car elle avait une véritable passion pour son mari et pour son fils.

CENSIER

Ah! ça, oui. La pauvre femme! Elle a failli devenir folle, quand elle les a perdus.

M^{me} FAUCHERY

Alors, maintenant, elle partage ses soins entre la religion et ses petits neveux, tout cela avec ce besoin de vie, de mouvement et d'expansion qu'elle a toujours eu. Elle y va de tout cœur! Ses oncles et son frère l'en plaisantent quelquefois, mais au fond nous en sommes tous fort heureux.

LA COLONELLE

Elle est fort jolie et elle aurait dû se remarier!

M^{me} FAUCHERY

Elle a quarante ans!

LA COLONELLE

C'est jeune ! mais dites-moi, elle doit être, en ce moment, dans tous ses états ; car nous n'avons plus de curé à Sérigny, depuis la mort de ce pauvre abbé Lancelot.

M^{me} FAUCHERY

Comme c'est malheureux !

LA COLONELLE

Savez-vous qui nous allons avoir ?

M^{me} FAUCHERY

C'est un mystère ! En attendant, c'est M. l'abbé Nourrisson, le curé de Bégars, qui depuis deux mois, vient très obligeamment nous dire la messe, tous les jours.

LA COLONELLE

Un très bon prêtre, entre parenthèses, que l'abbé Nourrisson, très aimable et très pieux ; mais c'est lui qu'on devrait nous donner !

M^{me} FAUCHERY

On dit que telles ne sont pas les intentions de Monseigneur.

LA COLONELLE

Enfin, nous verrons...

LE COLONEL

Et comment va M. Adolphe Censier, votre autre frère, madame ? Il paraît qu'il se présente à la Chambre, en remplacement de M. Picot, notre député, qui vient de mourir ?

LA COLONELLE

Oui, au fait, il mériterait bien de passer à la place de Brancardier ? Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Une horreur de socialiste, n'est-ce pas ?

CENSIER

Eh ! mon frère a des chances, à ce qu'on dit.

LE COLONEL

Il a rendu beaucoup de services au Conseil général du département. Il s'affiche candidat chrétien-patriote, je crois?

LA COLONELLE

A la bonne heure, donc! Soyez certaine, madame, que nous l'accompagnerons de nos vœux et de notre modeste influence

M^{me} FAUCHERY

Je vous remercie en son nom. Il est en train de faire une tournée. En somme, nous espérons. . sans espérer.

LA COLONELLE

Moi, j'espère beaucoup. Et maintenant, chère madame, nous allons vous dire au revoir. Il est déjà trois heures; et quand on est arrivé de la veille, on a tant de choses à faire, dans une maison qui n'a pas été ouverte de tout l'hiver! — Nous vous verrons bientôt, au château?

M^{me} FAUCHERY

Au premier jour, chère madame; merci de votre bonne visite.

LA COLONELLE

Je vous charge d'être mon interprète auprès de ces dames pour leur dire combien je regrette de ne pas les avoir rencontrées, n'est-ce pas? et aussi auprès de M. Pierre qui ne vient jamais me faire de visites et à qui j'en veux beaucoup. Il est charmant, votre fils; un peu subversif, mais charmant!... Est-ce qu'il m'en veut? Dites-lui que s'il vient me voir, je ne lui parlerai pas religion une seule minute.

M^{me} FAUCHERY

Il en aurait pourtant bien besoin!

LA COLONELLE

Vous lui ferez ma commission? Allons, au revoir.

LE COLONEL

Madame, je suis votre serviteur!... (A Censier.)

Mais vrai, venez un de ces jours, rien que pour voir mes postiers. Ça vaut la peine. Je regrette de ne pas les avoir mis à la voiture aujourd'hui. Vous les auriez vus tout de suite. Moi, voyez-vous, j'ai totalement renoncé aux bêtes légères. On n'en a que de l'embêtement ; je suis d'un certain poids, je suis plutôt lourd ; j'aime à être tranquille en selle ; ma femme a peur en voiture. Il me faut des animaux de choix, mais des animaux calmes qui ne vous arrachent pas les mains à travers les gants... vous regardez mes gants ?

CENSIER

Non.

LE COLONEL

Ah ! je croyais, parce que ces gants-là, voyez-vous, je vous les recommande. C'est à toute épreuve, et souple et solide et frais à la peau... touchez-moi ça ! Et savez-vous par qui je les fais faire ? Devinez, c'est très cocasse ! on ne le croirait jamais... Par le sellier du régiment... avec le cuir de l'Etat !

(Il rit.)

LA COLONELLE

Allons, colonel, coupez court à cette conversation équestre... Oh! quand il parle de ses gants!

LE COLONEL

Dame! les gants, pour l'homme de cheval!...

LA COLONELLE

Au revoir encore, chère madame!

M^{me} FAUCHERY

Madame!... Colonel!

LA COLONELLE

A bientôt!

(Le colonel et la colonelle sortent.)

SCÈNE III

CENSIER, M^{me} FAUCHERY,
puis PIERRE.

M^{me} FAUCHERY

En attendant, j'y suis de mes cent francs !

CENSIER

Elle est drôle ! aussi, pourquoi te jeter sur ces billets de loterie, comme la pauvreté sur le monde ?

M^{me} FAUCHERY

Je croyais, moi, qu'ils ne coûtaient pas si cher. Généralement, ça va de vingt sous à deux francs.

PIERRE, passant la tête par la porte de gauche.

On peut rentrer ?

M^{me} FAUCHERY

Oui.

PIERRE, à M^{me} Fauchery.

Qui est-ce qui a été tapée de ses cinq louis?

M^{me} FAUCHERY

Comment, tu es au courant?

PIERRE

Réponds-moi, petite mère. Qui est-ce qui a été tapée de ses cinq louis?

M^{me} FAUCHERY

Comment sais-tu ça, mauvais drôle?

PIERRE

J'étais mollement étendu, au frais, dans la salle de billard, d'où j'entendais tout. J'ai même bien ri... non, mais quelle brute!

M^{me} FAUCHERY

Qui ça?

PIERRE

Le du Martin, pardi!... J'ai bien fait de ne pas rester, je crois que je n'aurais pas pu me retenir. Et la caserne en jonc? et les postiers? et les gants? Non, non, non, c'est à se tordre... si ça n'était pas si triste... Et la bonne femme donc, avec ces messieurs du diocèse, avec le grand constructeur-homme du monde, avec la quintessence du prêtre, sans compter qu'au milieu de tout son cortège de ratichons, je parierais qu'elle est la maîtresse de tous les officiers du régiment!

CENSIER

Allons, du calme. Il n'y a pas de quoi devenir vert pour cela! Quelle soupe au lait!...

PIERRE

J'aurais d'ailleurs bien tort de récriminer. Elle est très gentille pour moi, la du Martin... Tu as vu : « Qu'il vienne donc me voir... quand il voudra! » Ah! mais c'est que j'ai retenu ça, moi, petite mère! ça y est, tu sais; ça y est!... Elle a un béguin! Il faudra que j'en parle à

Marthe : elle a une jolie tournure la du Martin, et si ma femme y consent, je fais cocu le colonel... Je ne sais pas s'il comptera cela aussi dans la marche régulière et quasi-divine du monde... Ah ! sa métaphysique ne va pas loin ; quel imbécile !...

M^{me} FAUCHERY

Pierre, tais-toi. en voilà assez. Je ne te comprends vraiment pas, mon enfant. Tu as des idées ridicules. Si ton pauvre père vivait encore, il te le dirait comme moi. Ces gens-là sont très bien, très haut placés, du meilleur monde et je t'assure que je suis très attristée quand je t'entends parler des gens comme il faut, et surtout des prêtres, des saints prêtres qui sont si bons, qui t'ont élevé, avec une pareille inconvenance. Heureusement qu'ils sont là, va, pour ceux, qui, comme moi, n'ont plus longtemps à vivre, et qui, ayant des fils comme toi, ne peuvent plus guère avoir d'espoir que dans le paradis.

PIERRE, très gentil.

Qu'est-ce que tu veux, ma chère maman, je

ne les aime pas, moi. Ça ne m'empêche pas de l'aimer beaucoup. Quand je vois un prêtre, ça m'horripile ; je trouve cet état-là, ce rôle-là, pas naturel. Je les sens faux, je les sens fourbes. Je les sens en lutte avec tout ce qui est vraiment beau, humain et même religieux.

CENSIER

Laisse ta mère tranquille, allons !

PIERRE

D'abord, mon oncle, tu es de mon avis ; tu n'oses pas le dire, mais tu es de mon avis ?

CENSIER

Je ne suis pas de ton avis. Je veux bien admettre qu'autrefois, avant la Révolution, il y a eu des prêtres qui n'étaient pas très respectables, qu'il y en a même encore quelques-uns aujourd'hui, là... Evidemment, ce ne sont pas tous des saints, ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas, mais la généralité est bien. Ils rendent, en somme, des services et si je m'en passe pour moi-même, je comprends très bien

que des personnes, comme ta sœur, trouvent en eux un secours indispensable. Parfaitement. Et puis, je suis pour l'indulgence, pour la liberté; je veux que chacun puisse vivre à sa guise, voir des prêtres ou ne pas en voir, être religieux ou libre penseur. Il y a des honnêtes gens partout, mets-toi bien cela dans la tête.

PIERRE

Va, va ton train; je le connais, le refrain de l'indulgence. C'est avec lui qu'on tolère une société, où monté sur son cheval, commande un du Martin de Sainte-Croix, et où tout ce qui pourrait être grand, nouveau et vivant, est immédiatement étouffé sous la calotte du prêtre.

CENSIER

Comme c'est nouveau, ce que tu dis là! Et puis, manger du prêtre, comme c'est distingué!

PIERRE

Je ne sais pas si c'est distingué ou non; tout ce que je sais, c'est que les choses que je dis,

il faut les redire à des intervalles réguliers, paraît-il, sous peine de disparaître, submergé définitivement par les vieilles superstitions, sans cesse renaissantes, grâce à l'indulgence coupable des indifférents, des gens distingués, comme toi. On ne peut pas, on ne doit pas être indulgent ! Souhaitons, en tous cas, de ne pas souffrir personnellement des agissements troubles de ces messieurs, car nous en sommes vraiment entourés ici, et le jour où ils te feraient quelque bonne niche, nous verrions ce qu'il adviendrait de ton impassibilité.

CENSIER

Une bonne niche ?

PIERRE

Mais évidemment !... Ah ! et puis, tiens, il fait trop chaud ; nous discuterons un autre jour. Je vais plutôt chercher à me réconcilier avec maman.

CENSIER

C'est cela ! Ça vaudra mieux.

PIERRE, à M^{me} Fauchery.

Maman, allons, embrasse ton fils, ton vilain fils qui t'aime bien, et qui se sent repris par sa gaieté naturelle.

M^{me} FAUCHERY

Mauvais sujet, va!... Il y a du bon en toi... Si tu voulais...

CENSIER, apercevant Adolphe Censier.

Tiens! voilà le député.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ADOLPHE CENSIER

PIERRE

C'est vrai, voilà le député!

M^{me} FAUCHERY

Eh! bien?

ADOLPHE CENSIER, mystérieux.

Il n'y a personne ici?

CENSIER

Non, il n'y a que nous !

PIERRE

Qu'est-ce qui t'arrive?

ADOLPHE, à voix basse et calme.

Rien, j'ai fait une tournée !

PIERRE

Ah ! c'est tout ça?... A ton air, je croyais que c'en était fait de la députation.

ADOLPHE

Chut ! Non, mais il faut prendre garde ; on peut entendre, on peut colporter ce que nous disons, on peut le travestir ; on peut... enfin, on peut tout... Brancardier est un rude adversaire, tu sais... (A Pierre.) Ce n'est pas toi, qui as

été raconter ce que nous disions l'autre jour, à table... que l'Eglise était fermée à toute idée nouvelle?

PIERRE

Mais non, à qui veux-tu que j'aie été répéter cela?

ADOLPHE

Enfin, ç'a été répété.

M^{me} FAUCHERY

Tu es sûr?

ADOLPHE

Je n'en suis pas positivement sûr, mais en sortant, j'ai rencontré le père Barbusse, notre voisin, un des électeurs les plus influents. Je lui ai dit : Bonjour, il m'a répondu : Bonjour, et ça en est resté là!

CENSIER

Eh! bien?

ADOLPHE

Comment! Eh! bien? Tu ne comprends pas qu'il y a là une certaine froideur de mauvais augure? Je l'ai senti, moi, là...

PIERRE

C'est tout simplement que le père Barbusse...

ADOLPHE

Chut!

PIERRE

Ah! ça, mais, tu vis comme le lièvre à présent?

ADOLPHE

Je prends les précautions nécessaires tout simplement; toi, Gustave, tu es un très bon agent de change; toi, Pierre, tu es un excellent mécanicien et un raisonneur encore plus distingué. Ce sont là vos parties respectives. Contentez-vous-en et laissez-moi la politique; je m'y entends, je vous prie de le croire.

M^{me} FAUCHERY

Auras-tu pour toi, M. Grimprel et les ouvriers de son usine ? Ils sont nombreux, ça compte ?

ADOLPHE

Grimprel ? On a eu bien tort de le laisser s'installer dans le pays avec son usine de caoutchouc, et sa clique de vauriens.

PIERRE

Il est très intelligent, tu sais ?

ADOLPHE

Est-il des nôtres ? Non, n'est-ce pas ? Alors, à la porte ! Du reste, ça viendra.

M^{me} FAUCHERY

Enfin, cette tournée, ça va-t-il ?

ADOLPHE

Ça va et ça ne va pas.

M^{me} FAUCHERY

Ah!

ADOLPHE

J'ai perdu une voix. C'est la faute de cette fichue chaleur. Je mourais de soif, je suis entré prendre une limonade, chez Lorquin, au carrefour du Bois Troublé. Le cantonnier était là, je lui ai payé un verre, mais j'ai oublié de trinquer. Cependant, si je me rappelle bien, j'ai poussé mon verre légèrement, de son côté (A Censier, tu sais, sans le quitter des doigts, comme quand on veut trinquer... seulement, a-t-il vu mon mouvement? En a-t-il compris l'intention?

PIERRE

Enfin, du moment que tu lui as payé un verre, ça suffit.

ADOLPHE

Pas du tout. Je sais ce que je dis. (A Censier.) Il ne connaît rien à la politique, cet oiseau-là! C'est par l'amour-propre qu'on prend les gens, mon

pauvre ami, et non pas par l'intérêt. Voilà un cantonnier qui va rentrer chez lui et dire à sa femme, peut-être à ses camarades : « Monsieur Censier, tu sais, le candidat patriote, notre candidat ? Eh ! bien, il m'a payé un verre ! — A-t-il trinqué avec toi, lui répondra sa femme ? — Non, dira le cantonnier. — C'est un fiérot, celui-là, ajoutera sa femme ; tu donneras ta voix à Brancardier, tu m'entends ? »

PIERRE, narquois.

C'est évidemment le dialogue que vont échanger ces deux intéressants personnages.

ADOLPHE, après l'avoir regardé.

Mon Dieu, qu'il est bête ce garçon-là ! Qu'il est donc bête, à toujours rire de tout.

PIERRE

Non, mais c'est qu'aussi, avec ton élection...

ADOLPHE, à M^{me} Fauchery.

A propos, l'homme du champ à côté, qui est

en même temps le patron du cabaret, Grivot, je l'ai vu. Nous avons causé longuement. Tu sais ce qu'il demande? Il paraît que ton avenue des tilleuls couvre complètement de son ombre la partie mitoyenne de son champ, sur une longueur de deux cents mètres. Impossible d'y faire lever un grain de blé! Ça, il a absolument raison, et je le lui ai dit. Oh! je le lui ai dit!... Il faut être juste et je t'ai donné complètement tort.

M^{me} FAUCHERY

Mais pardon! pardon! Il y a une entente entre nous, une entente écrite comme quoi j'ai le droit...

ADOLPHE

Tu n'as le droit de rien du tout, ma pauvre sœur, sauf de faire élaguer tes tilleuls, chaque année, à la fin de l'hiver; je m'y suis engagé pour toi.

M^{me} FAUCHERY

Ah! mais, un instant! Plus souvent que je vais faire couper d'admirables tilleuls que votre

beau-frère avait plantés lui-même, et qui me donnent de l'ombre, pendant tout l'été.

ADOLPHE

Alors, donne une indemnité raisonnable à Grivot, le lopin de terre qui est au bout du parc; par exemple.

PIERRE

Mon tennis?... Donner mon tennis?... qui m'a coûté 900 francs! Ah! non, tu sais. Zut pour Grivot!

ADOLPHE

Chut! Il est peut-être là, à côté, dans son champ, voyons!

M^{me} FAUCHERY

Il n'aura ni mes tilleuls, ni ton tennis; s'il se plaint, nous irons devant le notaire, à Vermant, voilà tout!

ADOLPHE

Alors, c'est bien simple, ma candidature est

dans l'eau ! Ah ! je suis vraiment étonné de voir comme on me facilite ma tâche ; personne ne me tend la main, personne ne parle pour moi dans un pays où, pour soutenir mes idées essentiellement chrétiennes et patriotes, il n'y a même pas de curé ! Un curé, c'est très utile en temps d'élection. Ici, il n'y en a pas !... Je ne sais pas à quoi songe l'évêque !...
(A M^{me} Fauchery.) Enfin, je ne me tiens pas pour battu et nous recauserons de l'indemnité à octroyer à Grivot.

PIERRE

Tu tiens donc bien à être député ?

ADOLPHE

Oui, pour le bien de mon pays ! Aussi, pour la réussite de mon élection, et pour le triomphe de la bonne cause, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire ou à sacrifier.

PIERRE, à Censier.

C'est qu'il nous donnerait tous, tu sais ?

ADOLPHIE, sérieux.

Peut-être !

PIERRE

Ambitieux, va !

ADOLPHE

Moi ?

PIERRE

Oui, ambitieux ; tout bêtement ambitieux, jusqu'aux moelles, mais ce n'est ni ta foi, ni ton amour de la patrie qui t'étouffent. Je te connais, mon bon oncle ; tu ne crois ni à Dieu ni à diable, ni à rien ; si, tu crois au capital ! Tiens je t'aime mieux à table.

ADOLPHIE

Nigaud, va !...

SCÈNE V

LES MÊMES, HENRIETTE, MARTHE, HÉLÈNE, LÉON et
MAURICE

PIERRE

Ah ! voilà sainte Henriette, ma sainte et digne sœur, la sainte de la famille, celle qui nous ouvrira à tous les portes du paradis, car il est dit dans l'Écriture qu'une seule âme de juste rachètera un grand nombre de pêcheurs.

HENRIETTE

Tu es très fort !

PIERRE

Eh ! madame, on a des lectures et on ne parle pas au hasard. (Se tournant vers Marthe.) Et voilà aussi ma femme, la tendre épouse chrétienne, un peu tiède, hein, Marthe ?

MARTHE

Oui, j'avoue que je suis un peu tiède. Trois

enfants, il n'y a rien de tel pour vous ramener sur la terre.

M^{me} FAUCHERY

Où étiez-vous donc, Marthe?

MARTHE

Près de la pièce d'eau, avec Henriette, qui m'y a retrouvée en revenant de l'église.

HENRIETTE

Ah ! pendant que j'y pense, Pierre !... défends absolument à tes enfants d'approcher des cygnes. Il a failli m'arriver un accident. Demande à Marthe !... C'est très mauvais, les cygnes ; il y en a un qui s'est positivement jeté sur moi. Il grimpait le long de ma robe, il m'entourait de ses ailes. J'ai eu très peur. Je ne savais pas ce qu'il me voulait.

PIERRE

Il voulait te violer, comme Lédà !

HENRIETTE, riant.

Que tu es sot!

CENSIER

Au fond, elle y a pensé!

PIERRE

Mais je le parierais... avec la fécondité d'imagination qui lui est particulière.

HENRIETTE

Vous êtes stupides? Sérieusement, Pierre, défends à tes enfants de s'approcher de ces vilaines bêtes.

PIERRE

Entendu!

M^{me} FAUCHERY

Pendant que vous n'étiez pas là, nous avons eu la visite du colonel et de M^{me} du Martin de Sainte-Croix.

MARTHE

Ah ! vraiment !

M^{me} FAUCHERY, aux autres.

Vous entendez, vous autres ?

TOUS

Oui, oui.

ADOLPHE

Ils sont arrivés ? Ce sont des gens à ménager beaucoup ! attention, hein ?

PIERRE

Moi, je me réserve la du Martin, tu entends, Marthe ? Elle m'a fait des agaceries, d'indéniables agaceries.

HENRIETTE, lui donnant une petite tape sur la joue.

Tu es assez gentil pour cela !

PIERRE

La voilà bien, la bonne sœur ! Marthe, je peux marcher ?

MARTHE

J'aime mieux pas !

PIERRE

Alors embrasse-moi tout de suite.

(Il l'embrasse au coin des lèvres.)

HENRIETTE, riant.

Dieu ! Qu'ils s'embrassent d'une manière inconvenante, ces deux-là !

PIERRE

Mais ça ne t'embête pas à voir ! La preuve, c'est que tu ris. Les voilà bien, les dévotes.

HENRIETTE

Enfin il ne s'agit pas de tout cela, et quand

monsieur mon frère voudra bien se tenir tranquille, je vous annoncerai une grande nouvelle.

M^{me} FAUCHERY

Une grande nouvelle ?

ADOLPHE

Au sujet de ma candidature ?

HENRIETTE

Non !

CENSIER

Qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE

Nous avons un curé ; il est arrivé et va venir nous rendre visite.

TOUS

Ah !

HENRIETTE

Je ne l'ai pas vu, mais madame Fouriquet me l'a dit.

M^{me} FAUCHERY

Et il va venir nous voir, avant d'être allé au château?

HENRIETTE

Oui.

M^{me} FAUCHERY

C'est très flatteur!

PIERRE, appelant les enfants qui jouent avec Censier.

Ici, les enfants! Léon, Hélène et Maurice, ici!... C'est le moment de vous souvenir de mes leçons et de crier tous ensemble : « A bas les raticheux! »

ADOLPHIE

Chut!

HENRIETTE

Pierre!

PIERRE

Une, deux, trois...

HENRIETTE

Hélène, ne crie pas, toi, je t'en prie!

LÉON et MAURICE

A bas les raticlions!

HENRIETTE

Maman, Marthe, empêchez-le, je vous en prie !
Quelle éducation auront-ils, ces pauvres petits !
Pense tout ce que tu voudras, mon cher ami ;
c'est tant pis pour toi ; mais tes enfants, tu n'as
pas le droit de leur faire proférer de pareilles
impiétés. (Aux enfants.) A la bonne heure, Hélène,
tu es gentille, toi, tu n'as pas crié, et vous, mes
chérissés, venez sur mes genoux. Votre papa est
très bon, mais il y a des moments où il est
absurde, voyez-vous, et où il ne faut pas trop
l'écouter. Vous ne le ferez plus, n'est-ce pas ?

M^{me} FAUCHERY

On se croirait ici chez des gens du dernier ordre, ma parole d'honneur ! Tiens, tu es un gredin, quand tu dis des choses semblables. Tu en feras de jolis cocos, de tes enfants !

ADOLPHE, à M^{me} Fauchery

Il est idiot, ton fils, qu'est-ce que tu veux ? Avec cela qu'on peut entendre ! (A Henriette.) Alors, le nouveau curé est ici ?

M^{me} FAUCHERY

Qui est-ce ?

HENRIETTE

L'abbé Jean Thibaut, c'est-à-dire Jean-Marie Thibaut. Il a tenu à se faire appeler couramment Jean-Marie pour se mettre plus directement sous le patronage de la Vierge... Je trouve cela charmant ! Il paraît, du reste, que c'est un prêtre !! Il vient de Saint-Rémy, où il était curé. Il est tout jeune, trente ans à peine, et zélé, et pieux !!

M^{me} FAUCHERY

C'est un avancement pour lui ?

HENRIETTE

Considérable. Il est paraît-il, admirablement noté à l'évêché.

ADOLPHE

Alors, cet autre dont on avait parlé ?

HENRIETTE

L'abbé Nourrisson ? Il paraît qu'il a fait des pieds et des mains pour être nommé ici, mais cela n'entraît pas dans les vues de l'évêque. C'est un très saint homme, du reste, mais je crois qu'il vaut mieux avoir l'abbé Thibaut. Enfin nous allons donc retrouver des services réguliers et je ne serai pas obligée de courir à deux kilomètres d'ici, le dimanche, pour avoir les vêpres. Maman, tu feras préparer un plateau avec du thé, de la bière, des biscuits, des petits gâteaux pour qu'il puisse se rafraîchir, ce pauvre homme ! On pourrait aussi le faire reconduire en voiture.

M^{me} FAUCHERY

Ça me semble inutile ; le presbytère est à deux minutes d'ici.

HENRIETTE

C'est vrai, mais n'oublie pas pour le goûter !

M^{me} FAUCHERY

Non.

HENRIETTE

Veux-tu que j'aille le dire tout de suite ? ce sera plus sûr.. ou bien non. — Les enfants !... en allant jouer... (appelant). Dites donc, mes chéris, en vous en allant, vous serez bien gentils de dire à Firmin de faire du thé et de monter de la bière, avec des gâteaux, quand monsieur le curé sera là. Ah ! mais, c'est qu'ils vont peut-être rester ici ? Monsieur le curé voudra les voir ?

M^{me} FAUCHERY

Enfin, on s'arrangera.

CENSIER

Quelle excitée !

PIERRE

Ce n'est pas moi qui l'ai dit.

CENSIER

Elle en oublie de lire son courrier qui est là, sur la cheminée.

HENRIETTE

C'est vrai, donne-le-moi, mon oncle, merci !

PIERRE

Quelques bonnes nouvelles de nos saintes maisons, sans doute.

HENRIETTE, lisant à M^{me} Fauchery.

« Madame, c'est au nom de la Très Sainte Vierge qu'un pauvre curé prend aujourd'hui la parole et s'adresse à toutes les personnes charitables de son diocèse. Les pluies torrentielles

de l'hiver, jointes à l'effort répété du temps, ont complètement démoli le toit de ma pauvre petite église, dédiée, de date immémoriale, au culte du bienheureux saint Médard; de plus, notre chère paroisse n'est pas riche et ne peut subvenir à elle seule aux frais d'une réédification. Voilà donc ce bon saint, le patron du pays, réduit à quitter ses foyers et sans gîte pour reposer sa tête... »

PIERRE

C'est bien sa faute, il n'avait qu'à ne pas faire pleuvoir.

HENRIETTE, à M^{me} Fauchery.

Nous enverrons chacune cent sous. (Passant à une autre lettre.) « Madame, une société dite « des vins catholiques de France » vient de se fonder sous le patronage de saint Marcel et sous la direction du père Arrondois. J'ose dire que nos vins fabriqués dans des conditions exceptionnelles d'honnêteté, que laisse sous-entendre la sainte personnalité ecclésiastique de notre directeur, sont exempts de tous mélanges suspects. Faire bien et pour la plus grande gloire de Dieu, telle a été notre devise. Nous espérons donc etc...

Nota : Nous recommandons tout spécialement à votre attention nos barriques de vins blancs, dits « vins de messe » et jouissant d'un bouquet délicieux, bien que discret, ce qui les désigne également à l'usage des particuliers pour leurs vins d'entremets et à l'emploi de MM. les ecclésiastiques dans l'exercice de leur saint ministère.

(Parlé) On verra peut-être à en avoir une barrique pour le nouveau curé. Et cela, qu'est-ce que c'est ? (Lisant). « Pilules divines des Sœurs réparatrices, contre la toux... Lettres d'attestation... « Ma sœur, atteint depuis plusieurs années d'une toux opiniâtre, avec brûlures de la gorge et crampes d'estomac, j'étais réduit au silence et pouvais à peine requérir de ma servante les objets nécessaires à ma vie quotidienne. Quant à prêcher, il n'y fallait plus songer ; or, j'ai l'honneur de vous apprendre, que, grâce à l'emploi régulier de vos pilules divines, le bon Dieu m'a rendu ma voix et que je puis à présent parler sans fatigue pendant des heures entières. Grandin, prêtre, »

PIERRE

On en fera venir en boîte.

HENRIETTE

Mon Dieu, Pierre, que tu es agaçant !

PIERRE

C'est qu'il y a de quoi se mettre en colère, aussi. Tu ne vois donc pas, ma chère sœur, que tu déconsidères la religion, en l'encombrant de crédulités naïves, de badauderies triviales et de simonies industrielles. Qui se serait jamais douté qu'une femme comme toi donnerait dans de tels enfantillages ?

HENRIETTE

Mon âme s'est purifiée, voilà tout.

PIERRE

Oh ! ton âme ! Il y a un désordre là-dedans... le désordre qu'il y a dans l'organisation de ta chambre, tiens ! Oui, de ta chambre, ici, là-haut ! Ta chambre est la représentation vivante de ton âme ; c'en est l'émanation directe !

HENRIETTE

Qu'est-ce qu'il y a donc de si extraordinaire dans ma chambre?

PIERRE

Le long des murs, à droite, rien que des images de sainteté, des vierges en plâtre, en bronze, en couleurs, des scènes de première communion, sur papier fort, avec des alignements froids de petites filles voilées, et des rangées de jeunes éphèbes, agenouillés dans le même pli de leur pantalon; des christs de tous les âges et de toutes les tailles, des chapelets suspendus à trois clous, en forme de cœur, et vis-à-vis du lit, la Sainte Face, perpétuellement honorée d'une veilleuse tremblotante; tout l'attirail de la piété, tout l'arsenal de la prière, tout l'appareil de la foi dans une atmosphère molle d'huiles choisies et d'indulgences plénières! Mais si on ouvre le second tiroir de la toilette, à gauche, le grand, tu sais, comme je l'ai fait, un jour, où j'avais besoin de la glace, ah! c'est autre chose. Il est un peu dur à ouvrir, le tiroir, mais il s'ouvre tout de même! et là, alors, nous entrons dans un autre monde de bibelots, tout un petit monde bien

gentil. Ce sont les reliques, ça, hein, tout le bagage de l'ancienne coquetterie? Rien que des jolies brosses, des grandes, des petites, des moyennes, en ivoire, en argent, en écaille, avec le chiffre de madame ; des limes droites, courbes, rondes, carrées, est-ce que je sais? des pattes de lièvre, pour se faire les ongles, des sécateurs pour les couper, de la poudre pour les rougir; et des flacons et des boîtes et des fards... je ne dis pas que tu te sois jamais peinte, ni que tu te sois mal conduite, mais enfin on s'arrangeait toujours un peu! Ah! ces anciens fards, ce qu'il y en a là, dans de jolies petites bouteilles, entamées et laissées en plan, et des blancs Mignot et des rouges Lasselin, et des pâtes d'amandes, avec tout le cortège des bonnes odeurs un peu fanées. Ah! il en sort de là, des parfums évocateurs de linge fin, de vaporeuses toilettes, et de jolies épaules. Ça envahit la chambre, ça se mêle, ça lutte avec les relents de ton huile sacrée, et c'est vraiment miraculeux que la petite veilleuse ne s'éteigne pas.

HENRIETTE

Et alors tu prétends?

PIERRE

Qu'il y a en toi, ô sœur inconsciente, le même mélange bizarre d'aspirations dévotes et de regrets mondains, la même contradiction de piété fervente et de souvenirs légers ; qu'en regardant d'un certain côté, il n'apparaît que des témoignages d'œuvres édifiantes, mais qu'en ouvrant certain tiroir, à gauche, il en sort d'odorantes vapeurs, qui obscurcissent le ciel. Enfin, tu es dévote et dans le fond, tu es restée mondaine ; tu es à la fois croyante et sceptique, tu es incohérente, diverse et multiforme ; tu es femme, en un mot, et tu n'aimes pas dire ton âge.

HENRIETTE

Et moi, je te dis que toutes les suppositions sont archi-fausse.

PIERRE

Non ; tu es et tu resteras toujours la femme, heureusement, et même la femme qui aime à vous rappeler de temps à autre, en prenant le café, qu'en 1879, quand tu avais dix-huit ans...

HENRIETTE

Pardon, je n'avais pas dix-huit ans en 79. Merci bien, tu sais ; avec ton calcul, ça me ferait aujourd'hui quarante ans.

PIERRE

Eh bien ?

HENRIETTE

Eh bien?... Ah! mais oui, c'est vrai... J'ai quarante ans.

(Tous rient.)

PIERRE

Sacrée Henriette, va! Je disais donc à l'appui de ce que j'avance...

HENRIETTE

Oui, on sait ce que tu vas dire.

CENSIER

Pardon, moi, je ne sais pas.

HENRIETTE

Mais si, mon oncle, il va vous dire qu'en 1879, aux courses de Longchamp, le Président de la République fut entendu, disant à un de ses aides de camp, tandis qu'il me désignait du regard : « Quelle est donc cette délicieuse jeune fille, là-bas ? » (S'adressant à Marthe.) Il faut dire que ce jour-là, j'avais une toilette ravissante ; vous savez, Marthe, un de ces jolis corsages, en crêpe de chine, rose, rose comme on se remet à en porter aujourd'hui.

PIERRE

Là, ça y est !

HENRIETTE

Eh ! bien, quoi, pourquoi ne pas le dire, puisque c'est la vérité ?

PIERRE

Mais, ma chère sœur, je ne t'accuse pas de mentir.

HENRIETTE

Eh ! bien, alors.

PIERRE

Elle est délicieuse !

HENRIETTE

Mais enfin, qu'est-ce que tu me reproches ! Je voudrais bien le savoir. En tout cas, je t'assure que tu te trompes. Je me connais, peut-être, et je suis bien certaine que je n'attache plus d'importance à rien de ce qui se passe sur cette terre. Je suis définitivement au bon Dieu, et si je ne craignais pas de faire de la peine à quelques personnes que j'aime encore, il y a longtemps que je serais dans un couvent ! Je voudrais bien t'y voir, toi. On dirait vraiment que je n'ai fait que m'amuser toute ma vie. J'avais un mari charmant que j'aimais de toutes mes forces, qui est certainement le seul homme à qui j'aie jamais pensé, et à qui je penserai jamais... quoique les histoires de fards et de poudre de riz tendent à me faire passer pour

une coquette ! Ce mari que j'adorais, je le perds. J'avais un fils, sur qui s'était reportée toute mon affection, ce pauvre petit m'est enlevé à huit ans ! Qu'est-ce que tu voulais donc que je fasse ? Non, vraiment, tu n'es pas gentil de me dire des choses aussi blessantes, et de me soupçonner d'un tas d'arrière-pensées incompréhensibles. Qu'est-ce que tu espères donc ? Ebranler mes convictions ? Tu te repentiras plus tard de n'avoir pas suivi mon exemple. Voilà tout ce que j'ai à te répondre. Ah ! heureusement que j'ai l'autre monde pour me consoler, car si j'avais un seul instant espéré en notre affection réciproque, toujours si vivante en moi pourtant, je vois bien aujourd'hui qu'il faudrait m'arracher le cœur encore une fois. Car toi-même tu ne m'aimes plus. Quand on aime les gens on ne les froisse pas à plaisir, par parti-pris... on ne les traite pas d'hypocrites et d'imbéciles. Non, tu ne m'aimes plus, moi qui t'aime tant ! C'est affreux, sans compter que bientôt tes enfants s'éloigneront de moi, eux aussi. C'est probablement ce que tu cherches d'ailleurs... oh ! tu as raison, puisque je te suis si antipathique, puisque tu n'as jamais vu une femme aussi stupide, puisque tu

crois que je t'en veux, puisque tu voudrais me voir morte.

PIERRE

Mais qui est-ce qui te parle de tout cela? ma pauvre amie? Où vas-tu chercher toute cette histoire?

HENRIETTE .

Je sais ce que je dis, va !

MARTHE

Voyons, Henriette, calmez-vous !

CENSIER

Mais oui, tu es ridicule !

MARTHE

Il ne vous a pas dit un mot de tout ce que vous racontez là ! Vous n'avez pas compris. Il vous aime beaucoup.

CENSIER

Voyons, Henriette, tu déraisonnes !

HENRIETTE

C'est affreux ! Pierre ne m'aime plus !

ADOLPHE

Ce garçon-là n'a jamais eu un grain de sentiment.

PIERRE

Henriette, ma chérie !...

CENSIER

Voilà le curé !

HENRIETTE, s'essuyant les yeux immédiatement.

Vraiment ?

CENSIER

Oui, oui, il arrive.

PIERRE, à Marthe.

Voilà qui va la remettre instantanément !
Filons, Marthe. Allons, les enfants, en route !
Un colonel et un curé dans la même journée,
c'est excessif !

M^{me} FAUCHERY, à Marthe.

Marthe, vous serez bien gentille de nous
amener les enfants, rien qu'une minute pour
que monsieur le curé les voie.

HENRIETTE.

Oh ! oui, Marthe ! (A Pierre.) Tu me dois bien
cela, toi ?

PIERRE

Entendu !

MARTHE

Je viendrai avec eux vers le milieu de la
visite.

HENRIETTE

C'est ça, et, en vous en allant, soyez assez

gentille pour prévenir qu'on prépare le goûter et qu'on l'apporte.

(Marthe sort avec Pierre et les enfants,
Hélène va l'embrasser.)

HENRIETTE, à Hélène.

Chérie, va, tu es gentille, toi !

(Hélène sort.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins MARTHE, PIERRE ET LES ENFANTS,
plus L'ABBÉ THIBAUT.

HENRIETTE

Bonjour, monsieur le curé !

L'ABBÉ THIBAUT

Madame, je vous salue bien.

HENRIETTE

Vous êtes notre nouveau curé, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ THIBAUT

Effectivement, madame !

HENRIETTE

Nous étions prévenus de votre visite. (Présentant.)
Madame Fauchery, ma mère, et mes deux
oncles, MM. Adolphe et Gustave Censier, les
frères de ma mère !

(Saluts réciproques.)

M^{me} FAUCHERY

C'est très aimable, à vous, monsieur le curé,
d'être venu nous voir aussi vite, car vous n'êtes
arrivé que de ce matin, je crois ?

L'ABBÉ THIBAUT

De ce matin, oui, madame, mais j'ai tenu à
faire le plus vite possible connaissance avec mes
nouveaux paroissiens.

HENRIETTE

Vous êtes arrivé par le train de huit heures,
sans doute ?

L'ABBÉ THIBAUT

... de huit heures quatre... oui, précisément !

M^{me} FAUCHERY

C'est le train le plus commode.

HENRIETTE

Oh ! nous avons aussi neuf heures dix-sept, qui n'est pas désagréable !

L'ABBÉ THIBAUT

Il a l'avantage de quitter Paris un peu plus tard et de permettre de faire quelques courses dans la matinée.

HENRIETTE

Nous nous en servons rarement, car lorsque nous sommes obligées d'aller à Paris, nous revenons toujours le soir.

CENSIER

Par cinq heures trente-trois.

M^{me} FAUCHERY

Ou six heures vingt-huit.

L'ABBÉ THIBAUT

Et il y a longtemps que vous habitez ce beau pays?

M^{me} FAUCHERY et HENRIETTE, en même temps.

Quarante-cinq ans, monsieur le curé!

L'ABBÉ THIBAUT

Oh! c'est un bail.

M^{me} FAUCHERY

Je suis...

HENRIETTE, en même temps.

Ma mère... (A M^{me} Fauchery.) Mais dis, toi, maman!

M^{me} FAUCHERY

Non, non, va donc! . .

HENRIETTE

Ma mère a acheté la maison du vivant de mon pauvre père, en 1856, et elle a la bonté de nous y donner régulièrement l'hospitalité de juin à décembre.

L'ABBÉ THIBAUT

Et c'est là toute la famille? J'avais entendu parler de petits enfants.

HENRIETTE

Oui, nous avons mon frère et sa femme qui est charmante, avec leurs trois bébés. Vous les verrez du reste tout à l'heure.

CENSIER

C'est la joie de la maison, surtout pour mon frère et moi, qui sommes de vieux célibataires.

HENRIETTE

Et que dites-vous, monsieur le curé, de votre nouvelle cure?

L'ABBÉ THIBAUT

Tout ce que je sais jusqu'à présent, c'est que j'aurai toujours ici quelques bons et excellents paroissiens.

M^{me} FAUCHERY

Sans compter le colonel et madame du Martin de Sainte-Croix, les propriétaires du château.

L'ABBÉ THIBAUT

Je les ai rencontrés tout à l'heure, je crois, dans leur calèche... deux chevaux pommelés, n'est-ce pas?

ADOLPHE

Justement.

(Le domestique apporte le goûter.)

HENRIETTE

Un peu de thé, monsieur le curé?

L'ABBÉ THIBAUT

Oh! madame, je n'ose vraiment pas.

HENRIETTE

Il est si léger !

L'ABBÉ THIBAUT

Eh ! bien, non... je préférerais un peu de bière.

HENRIETTE

Tout de suite.

ADOLPHE

Enfin quoi qu'il arrive, vous aurez pas mal à faire, dans le pays, avec cette usine qu'on nous a installée là, dans la plaine ! Moi, qui compte me présenter à la députation comme candidat chrétien patriote, je m'aperçois tous les jours de la peine qu'on a à moraliser nos paysans.

L'ABBÉ THIBAUT

Tant mieux, s'il y a à faire !

ADOLPHE

Vous serez du reste indemnisé de vos peines

par la cure, qui est je crois une des bonnes du pays.

L'ABBÉ THIBAUT

Ce sera toujours trop beau pour moi ! Je ne parle pas de Saint-Rémy, où j'avais eu la chance de rencontrer des personnes charitables, qui voulaient bien me faciliter l'exercice de mon ministère, mais jusque-là !

HENRIETTE

Pauvre monsieur le curé !

L'ABBÉ THIBAUT

Oh ! les débuts n'ont pas été commodes. Une pauvre cure, très éloignée de la ville, sans aucunes ressources, sans aucun subside, avec très peu de paroissiens. J'en étais arrivé à payer les cierges de ma poche, pour pouvoir dire convenablement mon office du dimanche. Je ne voulais pas que le bon Dieu souffrît en aucune manière de notre pénurie locale, parfois cruelle cependant. Ce n'était pas sa faute, que voulez-vous ? Je ne faisais qu'un repas par jour, je me

couchais sans lumière, et l'hiver, quand il faisait froid, je courais pour me réchauffer.

HENRIETTE

Comme vous avez dû souffrir!

L'ABBÉ THIBAUT

Oh! ne me plaignez pas, madame. Il faut faire ce qu'on peut. Je me suis toujours dit, quand je me trouvais dans une passe difficile, faute de moyens pécuniaires : « Bah! le bon Dieu y pourvoira. » Et cela n'a jamais manqué, sous une forme ou sous une autre.

M^{me} FAUCHERY

Espérons qu'à Sérigny, vous oublierez tout à fait ces vilains instants.

L'ABBÉ THIBAUT

J'en suis certain!

M^{mo} FAUCHERY

Dites-moi, monsieur le curé, n'est-ce pas à

Saint-Rémy que demeure monsieur Tabouret, ce riche commerçant?

L'ABBÉ THIBAUT

En effet, madame!

M^{lle} FAUCHERY

On le dit très bon.

L'ABBÉ THIBAUT

Oh! c'est à lui en partie que la cure est redevable de sa prospérité relative. L'église, surtout, lui doit beaucoup. Je suis même un peu surpris de voir qu'ici, où l'église est beaucoup plus spacieuse, il y manque cependant un certain nombre de commodités que nous avons là-bas; mais ce n'est pas indispensable, loin de là!... Quand on regarde cette belle église de Sérigny, si grande, si vaste, on ne s'arrête pas à d'insignifiantes critiques... Monsieur Tabouret, par exemple, avait doté l'église de Saint-Rémy, d'une chose, d'un accessoire très utile, si je puis m'exprimer ainsi, accessoire qui manque également ici, je crois; je veux parler d'un calorifère! En

hiver, l'église était froide et les fidèles s'en éloignaient; nous avons constaté avec joie, que cette bonne chaleur si égale et si tempérée les y ramenait en foule. L'entretien était en somme très peu de chose, le calorifère brûlait pour cinquante francs de charbon par mois; c'était donc une somme de cinquante francs qui devait être répartie, entre le curé, la fabrique et une dizaine de paroissiens, tous excellents, et qui comprenaient l'utilité de ce chauffage en permanence. Je ne parle pas des tambours que M. Tabouret avait fait mettre à toutes les portes, ni du portail qu'il avait fait remettre à neuf par un artiste venu de Paris. J'aime mieux insister sur la dernière pensée qu'il a eue et qui me paraît des plus pratiques, et en même temps des plus récréatives : c'était celle des pèlerinages annuels, tantôt à Lourdes, tantôt à Paray-le-Monial, tantôt ailleurs. Les enfants qui s'étaient le mieux conduits à l'école pendant l'année, y étaient envoyés pendant les vacances et sous la direction de leur curé, s'il vous plaît. Vous voyez que monsieur le curé n'était pas bien malheureux. Par le fait, la somme à déboursier était assez modique. Chaque paroissien n'avait guère qu'une vingtaine de francs à donner et ce petit voyage

pouvait s'accomplir dans de parfaites conditions. Mais je m'arrête, vous allez croire, mesdames, que je me permets des insinuations, tout à fait déplacées. « En voilà un curé, allez-vous dire, il n'est pas plutôt arrivé qu'il fait déjà des demandes détournées autant qu'indiscrètes ! » Ne craignez rien. Tout cela est très loin de ma pensée, je vous assure ; je suis enchanté d'être à Sérigny, que j'appelle déjà : « mon Sérigny » et je n'y demande que beaucoup de foi et beaucoup de piété.

HENRIETTE

Vous êtes trop discret, voilà tout ! Et alors, monsieur le curé, vous avez été à Lourdes ?

L'ABBÉ THIBAUT

J'ai même été à Jérusalem.

M^{me} FAUCHERY

Vraiment ?

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, à ma sortie du séminaire. J'ai porté l'habit du pèlerin et... toute ma barbe.

HENRIETTE, vivement.

Ça devait très bien vous aller !

(On rit.)

L'ABBÉ THIBAUT

Sur ces questions, je suis très mauvais juge !

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARTHE, HÉLÈNE, LÉON, MAURICE

M^{me} FAUCHERY

Mais voilà toute la petite famille !

HENRIETTE, présentant.

Ma belle-sœur et les bébés.

L'ABBÉ THIBAUT

Madame, je vous salue bien ! Oh ! mais ce sont déjà de grands garçons.

HENRIETTE

Approchez, mes enfants, et dites bonjour à monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Je vois là une grande demoiselle... c'est l'aînée, sans doute?

MARTHE

Oui, monsieur le curé, c'est l'aînée.

HENRIETTE

Et ma préférée... si toutefois je ne les aime pas tous également. A qui trouvez-vous qu'elle ressemble, monsieur le curé? Nous trouvons qu'elle ressemble à mon frère; maintenant mon oncle trouve qu'elle ressemble à ma belle-sœur.

L'ABBÉ THIBAUT

Elle doit plutôt ressembler à monsieur votre frère. Je ne trouve pas qu'elle ressemble à madame.

HENRIETTE, vivement.

Ah! n'est-ce pas?

L'ABBÉ THIBAUT

Et comment vous appelez-vous, ma petite mignonne?...

HÉLÈNE

Hélène.

L'ABBÉ THIBAUT

Hélène!... C'est un joli nom, et le nom d'une grande sainte. Et je suis sûr que c'est vous la plus raisonnable?

HÉLÈNE

Je ne sais pas!

MARTHE

Elle n'ose pas trop s'avancer.

L'ABBÉ THIBAUT

Allons, c'est bien, c'est bien! Cela prouve

qu'elle n'a pas trop d'amour-propre ! Et quand fera-t-on sa première communion ?

HENRIETTE

Dans deux ans, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT, à Hélène.

Nous la ferons ici, sans doute ?

MARTHE

Nous ne savons pas encore.

L'ABBÉ THIBAUT

Et ce grand garçon qui est là . . . comment s'appelle-t-il ?

MARTHE, à Léon.

Ote tes mains de tes poches, et réponds.

LÉON

Je m'appelle Léon-Jean-Marcel Fauchery.

L'ABBÉ THIBAUT

Ça fait bien des noms, tout ça. Et qu'est-ce qu'on a dans ces poches-là? Un tas de choses, sans doute?

HENRIETTE

Réponds donc!

LÉON

Un couteau.

L'ABBÉ THIBAUT

Un couteau? Mais on peut se couper, avec un couteau! Et quoi encore?...

LÉON

Un couteau et trois billes, mais j'ai aussi un cerf-volant!

L'ABBÉ THIBAUT

Pas dans votre poche?

LÉON

Non... mais...

MARTHE

Eh ! bien, va jouer... avec ton cerf-volant, ou plutôt, non, goûte, tiens. Il se mettrait à bavarder et n'en finirait pas.

L'ABBÉ THIBAUT

Et l'autre là-bas, ce petit, qui se cache ?

MARTHE

Allons, Maurice, viens dire bonjour à monsieur le curé.

MAURICE, grognon.

Non.

L'ABBÉ THIBAUT

Vous ne voulez pas me dire bonjour ?

MARTHE

Voyons, Maurice, tu n'es pas gentil.

HENRIETTE

Vous allez voir que c'est un enfant sage et qu'il va venir tout de suite.

MARTHE, à Maurice.

Tu sais ce que je t'ai dit?... si tu ne veux pas dire bonjour!

L'ABBÉ THIBAUT

Moi qui avais justement de belles choses à vous montrer.

M^{me} FAUCHERY

Allons, mon chéri, va donc.

MARTHE, à M^{me} Fauchery.

Vous savez, plus on le lui dira!... (A Maurice.) Tu ne veux pas?... Non?... C'est bien!

HENRIETTE

Maurice, je ne te reconnais plus, moi.

L'ABBÉ THIBAUT

Il faut le laisser... il dira bonjour une autre fois. N'est-ce pas que vous direz bonjour une autre fois? En attendant, nous allons vous donner de belles images.

HENRIETTE

Oh! monsieur le curé, vous êtes trop bon!

L'ABBÉ THIBAUT, prenant des images dans son bréviaire.

Et d'abord pour mademoiselle Hélène... une jolie Sainte Vierge... Pour monsieur Léon... tiens, l'image de son saint patron, justement! et puis pour monsieur Maurice... ah! C'est celle-là, qui est belle : saint Georges sur son grand cheval qui tue une grosse bête... Venez la prendre!... Non?... Vous n'en voulez pas? — (La donnant à Marthe.) Eh! bien; on la donnera à son papa, il en voudra bien lui! (A Marthe qui refuse.) Si, prenez donc, madame, prenez donc, avec celle-ci, pour vous, qui avez si bonne mine et qui avez de si beaux enfants.

MARTHE

Merci bien, monsieur le curé, elle est très jolie.

L'ABBÉ THIBAUT

Elle vient de Jérusalem ! c'est son seul mérite. Et maintenant, mesdames, je vous demande pardon de regarder l'heure, mais il faut que je rentre pour m'installer un peu dans mon nouveau presbytère. (A Marthe.) J'espère bien que la prochaine fois j'aurai le plaisir de faire connaissance avec monsieur votre mari.

MARTHE

Certainement, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Allons, c'est très bien ; mais ne vous dérangez pas, je vous en prie ; je commence déjà à connaître le chemin.

HENRIETTE

Nous allons vous conduire jusqu'à la grille.

L'ABBÉ THIBAUT

Vous êtes trop aimables.

(Il passe devant, avec M^{me} Fauchery, Adolphe et Gustave Censier.)

MARTHE, à Henriette.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous en dites ?

HENRIETTE

Ma chère, c'est bien simple : c'est un saint !...

(Ils sortent tous, les enfants suivent.)

SCÈNE VIII

La scène reste vide un instant, puis la porte de droite s'ouvre et les domestiques entrent en coup de vent.

FIRMIN

Venez !... Venez !... Il va passer là, dans l'allée : vous allez très bien le voir d'ici.

FÉLICIE

Vous entendiez ce qu'il disait, là, derrière la porte ? Moi, je n'ai pas entendu un mot.

FIRMIN

Ce qu'il leur a fait du plat ! Tenez ! le voilà !

MARIA

Ah ! comme il est blond !

LA CUISINIÈRE

Oui, un vrai blondin.

FÉLICIE

On disait qu'il était gros, il est plutôt mince.

LA BONNE D'ENFANTS

Moi, je trouve qu'il faut qu'un curé soit gros.

MARIA

Madame dit que c'est la chasteté qui les rend comme ça.

FIRMIN, ironique.

La chasteté ?

AUGUSTE, la cigarette à la bouche

Si vous voulez que je vous dise, il a l'air d'un pète-sec, votre petit calotin.

MARIA

Oh ! Auguste !... quelles expressions ! Gardez ça pour vos chevaux, mon ami.

AUGUSTE, la pinçant rudement

Voyez-vous la mijaurée, là.

LA CUISINIÈRE

Il est mieux que l'autre, pour sûr !

FÉLICIE à Maria

Ce que votre maîtresse lui en raconte !

LA BONNE D'ENFANTS

Je me l'appuierais bien, moi, ce petit rati-
chbon-là !

FIRMIN

Oh ! bien, ça ne doit pas être difficile.

FÉLICIE

Moi, ce qui me dégoûte dans les curés, c'est leurs pieds.

LA CUISINIÈRE

Oui, moi aussi, avec leurs grosses boucles.

(On rit.)

AUGUSTE

Regardez, regardez, le père Adolphe, là, ce qu'il lui en fait des saluts... oh ! oh ! encore... ah !... malheur !... il va se casser en deux. En v'là-t-il des affaires ! Si ça ne fait pas pitié !

FÉLICIE

Et le curé, ce qu'il en fait, lui aussi, des simagrées !

AUGUSTE

Pour sûr, c'est pas à un pauvre diable qu'il en ferait de pareilles !

LA CUISINIÈRE

Ça se devrait pourtant !

FIRMIN, à Auguste

Oh ! regardez-le !

AUGUSTE, grattant une allumette

Va donc, eh ! cabot !..

ACTE DEUXIÈME

Le Presbytère. — La salle à manger.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} BERNAT, puis MARIA.

(On frappe à la porte, M^{me} Bernat, qui est en train de mettre le couvert, va ouvrir. Entre Maria avec des paquets.)

MARIA

Bonjour, madame Bernat. Je ne vous dérange pas ?

M^{me} BERNAT

Non, mademoiselle Maria, au contraire. Vous voyez, j'étais en train de mettre le couvert de M. le curé.

MARIA

Il n'a pas encore déjeuné, à une heure ?

M^{me} BERNAT

Ne m'en parlez pas ! il se fera un estomac , celui-là ! qu'il n'y aura pas pire ! — Vous ne l'avez pas aperçu , en traversant le village ?

MARIA

Non.

M^{me} BERNAT

Il aura voulu pousser jusqu'aux Daillots, où il y a des malades. Comme s'il n'avait pas pu attendre à ce soir ! Je le lui avais pourtant dit. Mais si vous croyez qu'on en fait ce qu'on veut ! Il est trop zélé, voyez-vous ! Depuis trois mois qu'il est ici, on n'a pas déjeuné, ni dîné une fois à l'heure !

MARIA

C'est dommage ! d'autant plus que c'est à son âge qu'on se fait une santé !

M^{me} BERNAT

Pardi ! aujourd'hui c'est d'autant plus désa-

gréable qu'il ne soit pas rentré, que nous avons son ami, l'abbé Morvan, qui est venu passer trois jours avec lui, et qui va partir tout à l'heure, et que, de plus, l'abbé Nourrisson, qu'il avait invité à déjeuner, vient de venir; il ne l'a pas trouvé, et celui-là, susceptible comme il est, avec son caractère qui ne me revient pas, il lui en voudra. Il est reparti très mécontent; ça se voyait!

MARIA

Il y a longtemps, madame Bernat, que vous êtes au service de M. le curé?

M^{me} BERNAT

Depuis sa sortie du séminaire, il y a de cela cinq ans. Je suis un peu de sa famille, moi, par son père — une très bonne famille de Noyon, dans l'Oise. — Mais qu'est-ce que c'est que tous ces gros paquets que vous nous apportez là?...

MARIA

C'est M^{me} Fauchery et ma maîtresse, M^{me} Vernet, qui envoient tout cela à M. le curé...

M^{me} BERNAT

Des gâteries, encore, bien sûr !

MARIA

Voilà : d'abord un jambon tout frais... C'est arrivé de Paris, ce matin.

M^{me} BERNAT

J'espère !

MARIA

Maintenant, voilà un joli panier de fraises.

M^{me} BERNAT

Qu'elles sont grosses ! Comment fait donc votre jardinier pour en avoir de si belles ?

MARIA

C'est une espèce qu'il a inventée.

M^{me} BERNAT, lui en offrant une.

Vous les aimez, les fraises ?

MARIA, la prenant.

Je crois bien.

M^{me} BERNAT

Vous ne devez pas en manquer, chez vous?

MARIA

Tout est pour la table. On n'en voit pas la queue d'une, à la cuisine!... Maintenant...

M^{me} BERNAT

Comment! encore quelque chose?...

MARIA, fouillant dans son panier.

Quatre bouteilles d'eau minérale!... M. le curé nous a dit l'autre jour qu'il avait mal à l'estomac et Madame lui a promis de l'eau de Vichy... Et puis, voilà les cent francs de messes qu'on lui doit, à la maison, et c'est tout...

M^{me} BERNAT

Eh bien, mademoiselle, vous remercirez

beaucoup de notre part M^{me} Fauchery et M^{me} Vernet... M. le curé ira, du reste, les voir aujourd'hui même.

MARIA

De son côté, madame me disait ce matin qu'elle viendrait sans doute au presbytère, dans le courant de la journée, pour les demoiselles de la confrérie.

M^{me} BERNAT

M. le curé ira tout de même aux Alluets.

MARIA

Au revoir, madame Bernat. Je me dépêche de rentrer, parce que depuis un mois que M. Censier est nommé comme député à la Chambre, il ramène souvent des amis de Paris pour dîner. C'est plus de travail, et tout le monde s'en ressent!...

M^{me} BERNAT

Il doit être content, M. Censier?... .

MARIA

Pas encore. Il dit que cette fois, il a été nommé, que c'est bien, mais que ce sera plus difficile dans deux ans, aux grandes élections, quand on renouvellera la Chambre!... Allons! au revoir!

M^{re} BERNAT

Au revoir, mademoiselle Maria. Bien des choses de ma part à M. Firmin et à M^{me} Firmin. Ce sont des gens vraiment bien!

MARIA

Oh! des gens très comme il faut. Il n'y a rien à en dire.

M^{me} BERNAT

C'est comme la femme de chambre de M^{me} Fauchery.

MARIA

Oh! un peu évaporée, mais ça se fera... Ça fait bien la paire avec le cocher de M. Censier!

M^{me} BERNAT

Celui qui joue si joliment du cor de chasse, le soir? J'en suis encore toute remuée, à mon âge!...

MARIA

Non, celui-là, c'est M. Maxime, le cocher de M^{me} Fauchery... C'est un garçon charmant... et toujours le mot pour rire... un peu leste, parfois, mais si aimable en société! Il dit le monologue! Oh!... Allons, au revoir, madame Bernat.

M^{me} BERNAT

Au revoir, mademoiselle Maria!

(Elle sort.)

SCÈNE II

M^{me} BERNAT, continuant à mettre son couvert, puis

L'ABBÉ MORVAN

M^{me} BERNAT, regardant l'heure.

Une heure dix!... Qu'est-ce qu'il fait?

L'ABBÉ MORVAN, entrant.

Il n'est pas revenu?... Dame, tant pis! Le train n'attend pas et il faut que je parte. — Du reste, nous nous sommes fait nos adieux, ce matin. Vous l'embrasserez encore pour moi, ce cher enfant.

M^{me} BERNAT

Comme c'est ennuyeux qu'il ne soit pas rentré!

L'ABBÉ MORVAN.

Bah! on se reverra!

M^{me} BERNAT

Oui, dans quelque chose comme deux ans... ou dans le paradis.

L'ABBÉ MORVAN

On ne veut pas de moi en France... qu'est-ce que vous voulez? J'étais revenu d'Algérie, il y trois mois, un peu fatigué, espérant que l'on voudrait bien me donner une bonne petite cure, bien tranquille, où finir mes jours. Je le méritais... après trente ans d'Afrique! On m'a dit qu'il n'y avait pas de place vacante et qu'il faudrait repasser.

M^{me} BERNAT

Vous en avez pourtant assez fait!...

L'ABBÉ MORVAN

Oh! mais on a été très gentil... on m'a dit des choses très/flatteuses, à l'évêché... et un de ces jours, sûr, il y aura du nouveau pour moi!... En attendant, en route. Ne vous inquiétez pas de ma malle; je l'ai fait porter à la gare, ce matin.

M^{me} BERNAT

Au fond, ça ne vous ennuie pas, de partir?...

L'ABBÉ MORVAN

Non, je suis ravi, et n'était ce petit commencement de maladie de cœur, qui fait quelquefois des siennes, je ne demanderais pas à quitter. Il faudra venir me voir dans ma cure de Kadidje, madame Bernat... Kadidje, dix kilomètres d'Oran : tout le monde descend!... Il n'y a pas de pays au monde où il y ait plus de choléra et de fièvre typhoïde. Quand c'est pas l'un, c'est l'autre. J'ai vu dix-neuf épidémies, dix-neuf, vous entendez bien!... Dès que l'été débarque, pan! ça y est!... réglé comme des petits pâtés!... Dix morts par jour, dans un village de douze cents habitants... et pauvre, faut voir!... Nous sommes à la fin d'août : je serai là-bas le 1^{er} septembre. Je parie que je tombe en plein choléra!...

M^{me} BERNAT

Mais c'est affreux, ça!

L'ABBÉ MORVAN

Bah ! ça occupe !... Ah ! oui, ça occupe !... Je me suis vu rester huit jours dans le coup de feu, sans me coucher et sans pouvoir dire ma messe. Je frottais des paroissiens pour les réchauffer et je leur poussais des blagues. Ah ! j'en ai frotté, des chrétiens, des juifs, des hommes, des enfants et même des femmes !... Ah ! dame, vous savez, dans ces cas-là, et quand les autres ont peur, on ne peut pas laisser mourir les gens... oui, même des femmes !... une surtout, une dévote, dont je me souviendrai toujours !... en 95, tenez... un riche choléra, celui-là !... Elle ne voulait pas qu'on la touche, et pourtant, elle n'était pas belle, la pauvre sainte créature de Dieu !... Et ce qu'elle était pincée ! Pas à moitié, non ! Obligé d'entrer de force et de la frotter à tour de bras, malgré ses cris et ses signes de croix !... « Que ça ne t'inquiète pas, ma fille ; moi, ça me laisse froid, et toi, ça te réchauffe !... » Eh ! bien, elle s'est remise... et d'autres encore ! Moi, voyez-vous, dans ces bagarres-là, je suis dans mon élément !...

M^{me} BERNAT

C'est étonnant que vous n'avez jamais rien attrapé!...

L'ABBÉ MORVAN

Ça ne s'attrape pas!... Ça ne s'attrape que quand on a peur!...

M^{me} BERNAT

Faut-il que vous ayez la foi, pour aimer ainsi à vous sacrifier aux autres!...

L'ABBÉ MORVAN, vivement.

La foi?... Pas du tout!... C'est dans mon tempérament. Ça m'amuse!...

M^{me} BERNAT

Comment! Vous n'avez pas la foi?...

L'ABBÉ MORVAN, un peu gêné.

Madame Bernat, je l'ai eue autrefois, très ardente et très vive; mais à la longue, tout ça m'a paru bien bizarre. Alors, j'ai pris un parti radical.

J'ai toujours été intimement persuadé qu'il y avait un bon Dieu; j'ai continué à le servir, comme on m'avait appris, et j'ai évité avec soin de regarder plus loin que le bout de mon nez. Mais vous allez me faire rater mon train... Une heure vingt!... Sapristi!... Vite!... Je n'ai que le temps. — On s'embrasse, madame Bernat?...

M^{me} BERNAT

Avec plaisir, monsieur le curé. (Ils s'embrassent.) Mais, au fait, Jean-Marie vous doit quinze francs de messes...

L'ABBÉ MORVAN

Quelles messes?

M^{me} BERNAT

Celles que vous avez dites pour lui, à plusieurs reprises, quand il a été obligé de s'absenter.

L'ABBÉ MORVAN

Ta, ta, ta!.. Voulez-vous vous taire! Lui prendre son argent, à ce petit, qui débute, qui en a besoin!...

Ah! bien! vous ne voudriez pas!

M^{me} BERNAT

Ne faites donc pas le richard ! On sait bien que vous êtes pauvre comme Job !

L'ABBE MORVAN

Assez, hein ? J'ai de quoi rentrer dans mon coin, et là-bas, je me tire toujours d'affaire avec mes quatre sous. Allons ! au revoir ! Bien des amitiés au petit, hein ?... Et, à propos de lui, encore un mot ! Répétez-lui, maman Bernat, ce que je n'ai cessé de lui dire. Il y a en lui deux hommes, l'un qui est plein de piété et d'ardeur, qui est prêt à tous les dévouements et qui peut faire beaucoup de bien ; l'autre qui n'est pas inaccessible aux vanités de ce monde, qui va chez les riches et qui en tirerait volontiers parti, pour la perdition de son âme... C'est un nerveux, c'est un sensible ; il est flottant. L'éducation du séminaire a eu trop de prise sur lui. Avous de le pousser dans le droit chemin !... Maintenant, je file. Bonne santé à tous !... Et sous peu, je reviens en France, dans une bonne cure ; (Du dehors,) ou sinon je donne ma démission, maman Bernat, et je me marie avec vous ! (Rires.)

SCÈNE III

M^{me} BERNAT, puis M^{me} PÉPIN.

M^{me} BERNAT

Une bonne cure ! Compte là-dessus et bois de l'eau ! S'il croit que monseigneur l'évêque s'occupera jamais d'un brave homme comme lui ! Et puis, s'il croit que je vais faire à Jean-Marie des sermons dans son genre !... Pour qu'il manque sa carrière et qu'il reste à végéter comme lui !... Plus souvent !

(Au bout d'un instant, on frappe.)

M^{me} PÉPIN, vieille, petite et cassée, entrant.

Bonjour, madame Bernat... M. le curé est là?...

M^{me} BERNAT, raide.

Non, madame Pépin !... Qu'est-ce que vous lui voulez, à M. le curé ?

M^{me} PÉPIN

Je voudrais me confesser.

M^{me} BERNAT

Vous confesser?... Encore?... C'est absolument inutile. Vous n'en avez aucun besoin. Vous vous êtes déjà confessée hier. Je vous demande si ça a du bon sens !

M^{me} PÉPIN

Il le faut, je vous assure. Hier, j'ai oublié un de mes péchés et cette nuit, vrai comme je vous parle, j'ai vu la sainte Vierge. Qu'elle était belle, madame Bernat!... Tout en blanc, avec une ceinture bleue, et elle m'a dit comme ça, avec une jolie voix douce : « Demain, il faut que t'aïlles trouver encore l'abbé Thibaut pour lui dire ça ! » Je n'en ai pas dormi jusqu'à ce matin.

M^{me} BERNAT

Tout ça, c'est des prétextes!... des giries!... Voulez-vous que je vous dise, madame Pépin?

Vous êtes une vieille folle ! Vous voulez vous confesser pour débiter encore un tas d'histoires à M. le curé, comme vous l'avez fait hier, moi étant présente, pour lui allumer le sang, à ce pauvre homme. Vous êtes vicieuse, madame Pépin !... Une femme de votre âge, c'est honteux ! Quel besoin avez-vous, je vous demande un peu, d'aller raconter à M. le curé, dans le confessionnal, avec des yeux brillants comme de la braise, un tas de saletés ?...

M^{me} PÉPIN

Si c'est Dieu possible !

M^{me} BERNAT

Un tas de saletés, madame Pépin ! Comme quoi, par exemple, en tant que vieille fille, vous avez toujours été bien à plaindre, vous qui étiez une nature ardente... Ardente ! je vous demande un peu... Vous qui aviez les bras si bien faits, la taille si bien prise, avec vos hanches d'Espagnole... d'Espagnole, voyez-vous ça !... et que vous n'étiez pas si vieille que ça, et que ça vous mordait encore tout partout, la nuit, pendant

les grandes chaleurs, et que si M. le curé était bien gentil, il ne se refuserait pas à vous frotter avec de l'eau bénite!... Tenez, madame Pépin, vous êtes une impudique! Les chèvres et les boues ne se comportent pas autrement; vous êtes lascive, oui, comme une vieille sorcière, toute nue, sur son manche à balai!...

M^{me} PÉPIN, furieuse.

Madame Bernat, je suis chaisière depuis quarante ans à l'église de Sérigny, Seine-et-Marne. Personne ne connaît, comme moi, le nombre de mes chaises, et je vous réponds que, quand vous viendrez dans mon église, elles vous brûleront le derrière.

M^{me} BERNAT

C'est possible; mais j'ai à faire, il faut vous en aller...

M^{me} PÉPIN

Vous n'avez pas le droit de me dire que je monte sur un manche à balai. Mon manche à balai me sert à nettoyer l'église, madame Ber-

nat, oui, à nettoyer l'église, où je suis chez moi, et où vous n'êtes pas chez vous. Vous êtes chez vous ici, au presbytère; moi, je suis chez moi à l'église, avec M. le curé, qui y est aussi chez lui; là, nous sommes chez nous! Eh! bien, venez-y un peu, dans mon église; non, mais venez-y, et vous verrez que mes chaises partiront sous vous!

M^{me} BERNAT

Oui, elle est propre, votre église!... Et le petit Jésus, en plâtre, qui est dans sa crèche? Vous l'avez encore changé de place, malgré l'ordre de M. le curé?

M^{me} PÉPIN

Ah! ça, madame Bernat, ce n'est pas juste. M. le curé me l'a permis lui-même, oui, lui-même. Voyez-vous, le petit Jésus en plâtre, madame Bernat, je veux le voir, moi; et là, dans l'ombre où il était, je ne le voyais pas, quand je suis à ma place, près des cierges. Alors, je l'ai descendu plus près de la fenêtre, avec bien des précautions, ce pauvre petit tout

pâlot, tout chétif, parce que je l'aime bien, voyez-vous! (Des larmes dans la voix.) C'est comme un petit gosse qui serait à moi! Il n'y a pas de danger que je l'abîme, allez! Je l'aime bien de trop; et puis que ses fleurs sont toujours renouvelées, à ce pauvre mignon, et puis ses petits pieds bien essuyés, et puis sa petite toilette bien faite. C'est mon petit gossé, à moi, voyez-vous, c'est mon petit gosse!...

(Elle pleure.)

M^{me} BERNAT, après un temps.

Eh bien, ça suffit, madame Pépin. Vous reviendrez vous confesser dans deux mois.

M^{me} PÉPIN

Dans deux mois?... dans deux mois?

M^{me} BERNAT

Oui, dans deux mois, et puis la paix! hein?... la paix! Rentrez chez vous et laissez-moi finir de mettre mon couvert... Allons, dehors!...

M^{me} PÉPIN

C'est trop fort, par exemple! C'est trop fort!...

Mais ça ne se passera pas comme ça!... Et puis, votre monsieur le curé, on n'a jamais vu son pareil... il me le payera... Je me vengerai!...

M^{me} BERNAT

Oui, oui, c'est convenu!

M^{me} Pépin sort.)

SCÈNE IV

M^{me} BERNAT, L'ABBÉ THIBAUT

M^{me} BERNAT, seule.

Dégoutation!... Ah! voici Jean-Marie. Il est temps!...

L'ABBÉ THIBAUT

Je suis en retard, Francine!

M^{me} BERNAT

Non, c'est pour rire!...

L'ABBÉ THIBAUT, avisant les provisions envoyées des Alluets

Mais qu'est-ce que c'est que tout cela ?...

M^{me} BERNAT

Des cadeaux de ces dames des Alluets.

L'ABBÉ THIBAUT

Oh! elles sont trop bonnes!... Est-ce que l'abbé Nourrisson est venu?

M^{me} BERNAT

Venu et reparti, très mécontent. C'est un vieux sournois, qui était fait pour être jésuite. Vous devriez vous méfier de lui. Il vous en veut mortellement d'avoir été nommé à Sérigny, à sa place.

L'ABBÉ THIBAUT

Lui?

M^{me} BERNAT

Mortellement!

L'ABBÉ THIBAUT

Tiens, tu me fais rire!...

M^{me} BERNAT

Je ne suis apparemment bonne qu'à cela. Qu'est-ce que vous avez encore fait, ce matin?

L'ABBÉ THIBAUT

C'est vrai, je ne t'ai pas encore rendu compte de mes faits et gestes. Il a fallu que j'aille jusqu'aux Daillots; je suis revenu par le Ruboul, et puis j'ai fait un crochet par la Croix-Saint-André, où l'homme de la gare s'est cassé la jambe.

M^{me} BERNAT

C'est tout?

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, c'est tout.

M^{me} BERNAT

Mangez donc, tenez. Ca vaudra mieux que de me débiter vos mensonges.

L'ABBÉ THIBAUT se mettant à table et faisant son bénédiction

Francine!

M^{me} BERNAT

Oui, vos mensonges!... Comme il est vraisemblable que vous ayez été du Ruboul à la Croix-Saint-André, sans passer par l'usine.

L'ABBÉ THIBAUT

Eh bien, oui, j'ai passé par l'usine, là!...

M^{me} BERNAT

Pourquoi ne me le disiez-vous pas?

L'ABBÉ THIBAUT

Parce que...

M^{me} BERNAT

Parce que vous savez comme moi que ce n'est pas raisonnable d'être toujours fourré chez des païens.

L'ABBÉ THIBAUT

Ils sont sur ma paroisse ; il y a des malades chez eux. Ils me demandent de venir les soigner, et j'y vais. C'est mon devoir.

M^{me} BERNAT

Encore une crise d'apostolat ! C'est ce vieux fou d'abbé Morvan qui vous a donné des idées pareilles, avec ses conversations !

L'ABBÉ THIBAUT

A propos, il est parti ?

M^{me} BERNAT

Oui, il est parti. Voyez aussi comme il a avancé, celui-là !

L'ABBÉ THIBAUT

C'est lui qui est dans le vrai. C'est lui qui est le véritable prêtre.

M^{me} BERNAT

Faites vous donc missionnaire, pendant que vous y êtes ! Allez vous faire empaler par les nègres.

L'ABBÉ THIBAUT

Mais enfin, qu'est-ce que tu veux donc que je fasse?...

M^{me} BERNAT

Que vous alliez un peu moins chez les pauvres, et un peu plus chez les riches.

L'ABBÉ THIBAUT

Tu vas encore t'embarquer dans tes rengaines...

M^{me} BERNAT

Oui, parce que je voudrais vous voir être un jour quelqu'un, là ! Vous aviez bien commencé ici ; voilà maintenant que vous retombez dans vos idées de l'autre monde. Cependant, vous étiez très intelligent, étant petit ; je l'ai remarqué plus d'une fois !

L'ABBÉ THIBAUT

Quand je tailladais ton tablier, dans le clos Margrain, avec les ciseaux de bonne-maman?

M^{me} BERNAT

Des ciseaux tout neufs, que vous aviez laissés traîner dans l'herbe et qu'on a retrouvés le lendemain tout rouillés par la brume de nuit.

L'ABBÉ THIBAUT

C'est déjà loin, hein, Francine?

M^{me} BERNAT

Ça n'empêche pas que depuis ce moment-là, j'ai compté sur vous, et je me suis toujours dit : Il sera, dans sa partie, comme son grand-père, qu'est devenu capitaine, de rien du tout qu'il était! — Vous souvenez-vous, quand on a été visiter, à côté de Saint-Rémy, la petite paroisse de Forges?

L'ABBÉ THIBAUT

Tu voudrais me voir devenir comme l'abbé Lantelme?

M^{me} BERNAT

Pourquoi pas? Il en avait fait, là, dans son petit coin, avec le concours des habitants! Et des asiles, et des crèches, et des écoles avec des bonnes sœurs, que le pays en était couvert!

L'ABBÉ THIBAUT

Et la petite chapelle des catéchismes, hein? t'en souviens-tu?... Au milieu des arbres, auprès d'une fontaine! C'est là qu'on devait être bien pour dire la messe! dans le calme, sous les branches, avec les petits oiseaux!

M^{me} BERNAT

Aussi, maintenant il a avancé, l'abbé Lantelme! Il est à Paris, je crois, vicaire quelque part, en attendant le reste!

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, il a marché!

M^{me} BERNAT

Qui veut, peut, monsieur le curé ! Retenez bien ça ! Et vous avez tout ce qu'il faut pour arriver ! Seulement, pour ça, il faut vous remuer et profiter de ce que vous avez autour de vous des dévotes, qui veulent être sermonnées et qui, en échange, ne demandent qu'à vous être utiles.

L'ABBÉ THIBAUT

Tu veux que je m'occupe de madame Vernet ? que je la catéchise ? que je la console ?

M^{me} BERNAT

Jouez-lui votre petite comédie, entortillez-la de vos jolies phrases câlines, faites-lui croire que vous êtes un curé comme il n'y en a pas, et quand vous l'aurez jetée tout entière entre les bras du bon Dieu, quand vous la sentirez bien à vous, touchez-lui un mot des asiles qu'on pourrait faire construire.

L'ABBÉ THIBAUT

Je lui en ai déjà parlé, mais je lui en reparlerai !

M^{me} BERNAT

Ça n'a rien de désagréable !

L'ABBÉ THIBAUT

Non, c'est même comme grisant de pétrir une âme, de s'en rendre maître, de la dominer... pour le bon Dieu, bien entendu ! Néanmoins l'abbé Morvan réproouve ce genre de colloques. Il s'y glisse, à ce qu'il dit, une sorte de sensualité malsaine, fatale à nos pénitentes et parfois à nous-mêmes. Je me borne pourtant à les attirer à Dieu par les moyens qu'on nous enseigne au séminaire.

M^{me} BERNAT

L'abbé Morvan est un vieux fou, qui n'y connaît rien. Marchez donc comme l'abbé Lantelme et vous irez très loin ! Ça, du reste, je me le suis juré, et je vous attraperai tant que vous ne vous remuerez pas, et je vous y conduirai, moi, à Paris ! Je n'ai jamais vécu pour moi, dans ma bête d'existence : mes parents se fichaient de moi, parce que j'étais laide ; on m'a toujours mise au rancart, avec les vieilles chemises de mon grand-père ! Mais rira bien qui rira le der-

nier. Vous êtes un peu mon petit, au bout du compte ; je vous ai quasiment élevé, j'ai dit qu'on ferait quelque chose de vous, et je veux que ça soye tel que je l'ai dit, pour qu'à Noyon, on ne se fiche plus de moi, quand je reviendrai y mourir.

L'ABBÉ THIBAUT

Brave Francine, va ! En attendant je vais toujours dire mon bréviaire !

M^{me} BERNAT

Non, vous le direz plus tard !

L'ABBÉ THIBAUT

Mais...

M^{me} BERNAT

Il faut d'abord aller remercier pour le jambon et les fraises.

L'ABBÉ THIBAUT

Mais M^{me} Vernet va probablement venir au presbytère tantôt, pour voir les robes des demoiselles de la confrérie...

M^{me} BERNAT

Oui, je sais. Néanmoins, il faut que vous passiez voir M^{me} Fauchery, tout de suite, ... et puis, il y a le mari de la bouchère qui demande à être extrémisé. On est venu ce matin !

L'ABBÉ THIBAUT

Et tu ne me le disais pas ?

M^{me} BERNAT

Il y a temps pour tout !

L'ABBÉ THIBAUT

J'y vais tout de suite.

M^{me} BERNAT

Si M^{me} Vernet vient, avant votre retour, je la ferai attendre.

L'ABBÉ THIBAUT

C'est cela !

M^{me} BERNAT

Ne manquez pas de revenir pour M^{me} Vernet.
C'est indispensable !

L'ABBÉ THIBAUT

Sois tranquille. A tout à l'heure !

(Il sort.)

SCÈNE V

M^{me} BERNAT, puis HENRIETTE

M^{me} BERNAT, seule, donne un coup de balai.

Au surplus, il n'y a qu'à le laisser faire. Sans s'en rendre bien compte, il a sa petite ambition comme un autre... Que les dames des Alluets lui conservent leur amitié et ça marchera bien. Seulement, il faut qu'il s'en occupe davantage ! Avec ça, qu'il n'y en a pas deux comme lui pour retourner une pénitente... Ah ! le gredin, s'il s'en doutait !

(On frappe. Elle va ouvrir. Henriette entre.)

Tiens ! c'est vous, ma bonne madame ?

HENRIETTE

Oui, c'est moi, M^{me} Bernat. Je viens de rencontrer M. le curé qui m'a demandé de l'attendre cinq minutes.

M^{me} BERNAT

En effet. Il se propose de pousser jusqu'aux Alluets, pour remercier M^{me} Fauchery.

HENRIETTE

Il m'a dit tout cela !

M^{me} BERNAT

Comme vous avez été bonne pour lui !

HENRIETTE

Ça ne vaut pas la peine d'en parler. Il paraît que le mari de la bouchère a demandé à le voir ?

M^{me} BERNAT

Oui, ce matin.

HENRIETTE

C'est vraiment bien heureux. J'avais beaucoup prié pour lui, cette semaine. Je viens pour les robes de ces demoiselles de la confrérie. Sont-elles prévenues ?

M^{me} BERNAT

Elles vont arriver d'un moment à l'autre.

HENRIETTE

M. le curé a eu raison de rétablir leur ordre. Si cela pouvait donner à nos jeunes filles, un peu plus de religion, un peu plus de moralité !...

M^{me} BERNAT

Espérons-le ! Mais les filles, dans ce pays-ci !...

HENRIETTE

Comme partout ailleurs, ma bonne madame Bernat ! Aussi faut-il s'employer de toutes ses forces à réprimer leurs instincts vicieux, en commençant par tempérer leurs idées de coquetterie... Elles se mettent vraiment comme des cocottes !

(On frappe.)

M^{me} BERNAT.

On frappe. Ce sont sans doute ces demoiselles. (Elle va ouvrir. Effectivement. Entrez donc, mes petites chattes... M^{me} Vernet est là qui vous attend, pour passer l'inspection !

SCÈNE VI.

M^{me} BERNAT, HENRIETTE, ROSE TRAVERS, LÉONTINE
BARRÉ, MARIE LENCLOS et JENNY BLANC.

(Elles entrent, habillées en blanc avec des ceintures bleues, toutes quatre très engoncées, très gênées et très mal attifées.)

HENRIETTE

Bonjour, mes enfants !

TOUTES LES QUATRE

Bonjour, madame !

HENRIETTE

Vous avez reçu vos robes de Paris ?

TOUTES LES QUATRE

Oui, madame.

ROSE

Et nous remercions bien madame de sa bonté.

HENRIETTE

Je suis bien contente de vous avoir fait plaisir. Eh ! bien, mettez-vous un peu là, le long du mur, que je voie comment vous êtes !... Là !... c'est ça ! ici !... (Elle les regarde et commence à rire, d'abord discrètement, puis plus fort.) Ah ! mes pauvres petites, que vous êtes mal arrangées !... A la bonne heure, au moins ! Avec vous, dans cette tenue-là, je défie bien le diable d'y trouver son compte !... C'est ce qu'il faut ! Je suis sérieuse, à présent... Vous avez l'air très modeste et très réservé ; n'est-ce pas, madame Bernat ?

M^{me} BERNAT

Certainement !

HENRIETTE

Cependant, venez donc un peu ici, la première, Marie Lenclos, je crois ? Madame Bernal va s'occuper de Jenny Blanc et de Léontine Barré (A Marie Lenclos.) Il ne faudra pas rester coiffée comme ça... (Pendant qu'elle la regarde des pieds à la tête. Je n'ai pas vu votre maman à la messe, dimanche dernier... ni vous non plus. C'est très mal. Là ! vos cheveux vont maintenant... Cependant, ramenez-les un peu sur le devant... Et puis, vous êtes d'un rouge... Attendez, j'ai sur moi une petite boîte de poudre... (Tout en lui poudrant la figure.) Vous savez que c'est un péché mortel, de manquer la messe !... Dimanche prochain, j'espère bien vous y voir toutes les deux, votre maman et vous. Regardez-moi un peu !... Bien, montrez un peu vos souliers... Bon... Oh ! ces bas en tournevis !... Tirez-les. A quoi pensez-vous ?... Et arrangez-moi un peu votre robe. Voyons, mademoiselle Rose Travers, venez là ! D'habitude vous êtes jolie : je ne sais pas aujourd'hui, ce que vous avez fait pour être fagotée comme ça. Arrangez vos cheveux d'abord. Tenez, voilà mon petit peigne !... Et puis, quand on a une taille, il faut s'en servir, Vous avez un corset, là-dessous ?

ROSE

Oui, madame !

HENRIETTE

On ne le dirait pas. Sans vous serrer, il faut vous maintenir un peu. Otez votre ceinture... Quelle petite sans-soins !... Il faut être un peu coquette, si vous voulez qu'on fasse attention à vous ! Là ! ça suffit. Règle générale, quand on est bien faite, les robes vous vont toutes seules. Quand j'étais dans le monde, je ne mettais jamais les pieds chez la couturière. Ça allait du premier coup ! Eh bien, avec vous... (Riant,) qui avez tout ce qu'il faut... ça doit être la même chose !... Laissez-moi faire le nœud de votre ceinture. Avec un peu de patience, on y arrivera. Nous allons faire en sorte que vous rendiez toutes les autres jalouses ! Ça va d'ici ?... Oui. Tournez-vous ! Oh ! quelle taille, ma chère, à la bonne heure, maintenant ! Vous êtes habillée ! Allez vous mettre au fond avec les autres, que je vous voie toutes les quatre. Là !.. c'est tout autre chose que quand vous êtes arrivées.

Vous n'êtes plus les mêmes.. n'est-ce pas, madame Bernat?... Regardez-vous dans la glace.

M^{me} BERNAT

C'est-y pas vraiment miraculeux, ce que vous en avez fait, madame? de vraies petites minettes!

HENRIETTE

Mais les deux vôtres ne sont pas mal non plus.

Et tâchez, quand il y aura une cérémonie, de bien vous rappeler ce que nous avons fait aujourd'hui. C'est absolument nécessaire. Le bon Dieu ne demande pas qu'on soit laide. Il faut être belle, au contraire, pour lui plaire.

M^{me} BERNAT

Eh! bien, quand M. le curé va les voir, il va en avoir une, de ces surprises! — Justement, je l'entends qui rentre!...

SCÈNE VII

LES MÊMES. L'ABBÉ THIBAUT.

L'ABBÉ THIBAUT

Bonjour, chère madame ! Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

HENRIETTE

En tout cas, nous n'avons pas perdu notre temps.

M^{me} BERNAT

Regardez un peu voir, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT, examinant les jeunes filles.

Oh ! ce n'est pas possible, pas possible ! Je n'en reviens pas ! Madame, je vous fais tous mes compliments, et je suis très fier de mes petites paroissiennes. (A Jenny Blanc.) Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ?

M^{me} BERNAT

Elles demandent si elles peuvent s'en aller, parce qu'on les attend à leur travail.

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, oui, allez! — A moins que madame Vernet ne veuille vous donner encore quelques conseils.

HENRIETTE

C'est fini, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Alors, madame Bernal, reconduis-les et laisse-les cueillir des fleurs, en traversant le jardin, autant qu'elles voudront.

M^{me} BERNAT

Bien, monsieur le curé.

TOUTES QUATRE

Au revoir, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Au revoir, mes-enfants !

ROSE

Merci bien, madame, en notre nom, à toutes !

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII

L'ABBÉ THIBAUT. HENRIETTE.

L'ABBÉ THIBAUT

Je viens de voir M^{me} Fauchery, que j'avais été remercier pour ses belles fraises et toutes ses gâteries. Je lui ai même trouvé une mine excellente, et je tiens à vous répéter encore combien je vous suis reconnaissant de toutes les bonnes choses que vous m'envoyez.

HENRIETTE

Laissons cela. A votre âge, monsieur le curé,

on a besoin d'une nourriture solide. Et puis, vous vous fatiguez tant! Vous êtes toujours sur la brèche!...

L'ABBÉ THIBAUT

Il le faut! et c'est mon plaisir. M^{me} Fauchery m'a dit que vous aviez à me parler.

HENRIETTE

Oui... de choses sérieuses!

L'ABBÉ THIBAUT

Qu'est-ce qu'il y a donc?

HENRIETTE, découragée.

Il y a, monsieur le curé, que ça ne va pas!...

L'ABBÉ THIBAUT

Comment!... ça ne va pas?... Qu'est-ce qui ne va pas?

HENRIETTE

Le moral, toujours... l'âme!

L'ABBÉ THIBAUT

Allons, allons! Encore quelque petite faute vénielle... Vous savez bien qu'il ne faut pas se faire tant de scrupules. Je vous l'ai dit souvent.

HENRIETTE

Ce n'est pas ma faute, c'est malgré moi.

L'ABBÉ THIBAUT

Il faut lutter!

HENRIETTE

Je ne peux pas!

L'ABBÉ THIBAUT

Qui veut, peut! comme dit ma vieille bonne!

HENRIETTE

Moi qui croyais en avoir bien fini avec le monde et avec ses tentations, j'ai encore des regrets, quand je songe à ma vie passée, à tout

ce que j'ai chéri, à celui qui m'a si ardemment aimée, et que j'ai perdu en pleine santé, en pleine force! — C'est comme mon pauvre petit, qui aurait aujourd'hui quatorze ans, qui ferait autour de moi de la vie et de l'amour. Il n'y a pas d'heure où je ne le voie encore en pensée; il était tendre, affectueux, caressant comme une fillette, avec ses beaux cheveux blonds, ses yeux... les yeux de son père tout à fait... sa voix douce et son joli teint un peu pâle!... Ah! cette pâleur!... Et encore non, quand j'y repense, je me souviens que je ne m'en inquiétais pas... ou très peu. Je ne pouvais pas supposer ce qui arriverait. Je me disais, comme tous les parents : « C'est la croissance; un été [de soleil et de grand air, et les belles couleurs viendront... » C'est la mort qui est venue! Un soir, j'étais là, à le veiller, près de son lit; c'est à peine s'il était malade. Un rhume, tout au plus, ou du moins, je le croyais, et lui aussi. Il me demande à boire; je n'avais pas fait trois pas dans la chambre qu'il m'appelle et qu'il passe là en deux minutes, ses petits bras serrés autour de mon cou, et si fort que je ne pouvais plus m'en aller. Non! voyez-vous, le bon Dieu ne m'a pas assez ménagée; ce n'est pas naturel

que les enfants partent avant leur mère, et il ne faut pas qu'il s'étonne si la prière meurt sur mes lèvres!

L'ABBÉ THIBAUT, Il prend ici le ton onctueux, compassé et légèrement comique du prêtre, qu'il garde jusqu'à la fin de la scène.

Allons, mon enfant, allons!

HENRIETTE

Et l'autre, son père, si vous l'aviez connu, monsieur le curé! Un caractère droit, franc, loyal! Un visage gai, d'une grâce, d'une distinction parfaite! Toutes les femmes me l'enviaient... Je le voyais bien à leur manège. Et grand! et mâle! Ne croyez pas cependant qu'il le fut trop! Juste assez féminin pour rester doux... avec des colères violentes, où il aurait tout cassé, suivies de retours de tendresse imprévus et véhéments! Et c'était de l'adoration qu'il avait pour moi! Il faut dire qu'alors, j'étais autrement que je ne suis aujourd'hui! Et puis, voilà! on me l'a repris! Si au moins, je pouvais n'y plus penser! mais non. J'ai beau faire ça vient par crises. Le démon se met de la partie. Ce sont comme des images qui se fixent dans mon cerveau... et

quelles images ! Ce sont ses chères mains qui se tendent vers les miennes, ses bras qui m'attirent, qui me saisissent, qui m'étreignent, pendant que ses lèvres boivent mon souffle, impitoyablement, avec les mêmes mots qu'autrefois. Bientôt ma tête se perd, sous l'assaut des mauvaises pensées ; elle les creuse, elle les transforme, elle les varie indéfiniment, et sans lutte, sans remords, presque avec joie, jusqu'au réveil... où alors c'est la fin de tout, l'anéantissement de l'âme, irrémédiablement dupe de toutes les embûches. Oui, monsieur le curé, telle que vous me voyez, le bon Dieu ne veut plus de moi. Je suis le grain de sable qui va où le vent le porte ; l'église maudite où on ne dit plus la messe. Je regrette tout et je n'aime plus rien.

L'ABBÉ THIBAUT

Saint Mathieu dit quelque part...

HENRIETTE

Oh ! croyez-moi, monsieur le curé, saint Mathieu n'a rien à faire là-dedans. J'étais faite pour aimer et pour être aimée. Cela venant à

me manquer, tout me manque ; mon frère a raison.

L'ABBÉ THIBAUT

Écoutez-moi, mon enfant !

HENRIETTE

Mais...

L'ABBÉ THIBAUT

Voulez-vous me laisser parler ?

HENRIETTE

Parlez, monsieur le curé !

L'ABBÉ THIBAUT

Voilà trois mois que je vous connais ; par conséquent, je me crois autorisé à vous parler franchement, presque sévèrement. D'abord, regardez-moi bien en face. Je ne veux pas vous voir dans l'état où vous êtes en ce moment. Je ne veux pas vous entendre vous plaindre de Dieu et lui reprocher votre sécheresse de cœur ! Je ne le veux pas. Absolument pas.

HENRIETTE

Comme vous me grondez !

L'ABBÉ THIBAUT

Ce n'est pas moi qui vous gronde, c'est le bon Dieu, par mon intermédiaire. Alors vous avez la prétention d'arriver, du premier coup, à la sainteté ? Mais c'est de l'orgueil, ma chère enfant !... Est-ce que vous croyez que nous, les prêtres, qui sommes plus près de Dieu, qui sommes ses représentants sur la terre, nous n'avons pas nos heures de découragement ? Est-ce que vous croyez que moi, qui vous parle, je n'ai pas pleuré bien des fois, là, à ce prie-Dieu, sur ma faiblesse !... Eh bien oui, vous avez tort, car, voyez-vous, malheur à ceux qui désespèrent de la bonté céleste ; malheur à ceux qui désespèrent de pouvoir se corriger de leurs mauvaises inclinations ; malheur enfin à ceux qui parlent, comme Caïn, lorsqu'il disait : « Mon crime est trop grand, pour que je mérite le pardon ! »

HENRIETTE

C'est cela, grondez-moi, frappez-moi, et sans

ménagements ! Mais qu'on s'occupe de moi ; qu'on ne me laisse pas toute seule. Je me sens déjà repentante. Vous savez me parler. Grondez-moi encore !

L'ABBE THIBAUT

Ma pauvre enfant, j'ai été bien sévère et vous m'en voulez.

HENRIETTE

Non, au contraire, j'aime qu'on me parle avec autorité. Mon mari le savait bien, allez. Il y avait des jours où il ne m'épargnait pas.

L'ABBÉ THIBAUT

Alors, c'est bien entendu ? Plus de découragement, ou alors une réaction vigoureuse, que vous puiserez uniquement dans la prière.

HENRIETTE

J'ai essayé, je vous assure, et bien consciencieusement, mais je ne puis pas !

L'ABBÉ THIBAUT, lui prenant les mains.

Parce qu'on ne vous a pas enseigné à prier. Vous vous en tenez sans doute aux froides et machinales prières cataloguées dans les manuels. Elles ont du bon, je ne le nie pas, mais combien la véritable prière est loin d'elles et de leur récitation mécanique ! (Confidentiel.) Parlez donc de ce principe que l'oraison doit être une conversation familière et tendre avec le bon Dieu. Habituez votre cœur à s'épancher devant lui et à lui parler en toute confiance, comme on parle librement et sans réserve, à une personne qu'on aime. Ne soyez pas avec Dieu comme avec une personne qu'on ne voit que par pure formalité, avec qui tout se passe en cérémonies et en compliments. Non, les personnes véritablement intérieures sont avec lui comme on est avec ses amis intimes ; on ne mesure plus ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle. Dites-lui tout ! dites-lui tout, plus encore par la méditation que par la prière ; dites-le-lui avec une tension générale de tout votre être vers lui ; et pour y arriver, essayez de moyens presque physiques. Ne vous contentez pas de penser vos paroles ; prononcez-les, à voix basse, en remuant les lèvres ; arrê-

tez-vous aux points et virgules, en réfléchissant à ce que vous venez de dire ; prenez le temps de respirer, pour que chaque mot produise son effet sur vous, pleinement ; au besoin, fermez à demi les yeux, et choisissez des prières dont le texte favorise ce pieux exercice, comme celle-ci, par exemple : « Seigneur, je suis votre dévouée servante ; que mon salut soit le seul objet de ma pensée ; sacrifiez-moi toute à vos saintes exigences. » Ainsi, ma chère fille, vous en viendrez à nager, sans efforts, presque involontairement, dans un lac de piété et d'amour ; et dans une sainte défaillance, vous vous sentirez l'âme à vif, offerte, réduite en quelque sorte aux pieds du Seigneur, et tremblante dans sa nudité.

HENRIETTE

Comme vous parlez bien ! Comme votre piété est ardente et communicative ! Comme on la sent douce à parler !

L'ABBÉ THIBAUT

Je la tiens tout entière de l'âme du grand Fénelon. Il veut que Dieu devienne l'ami du

cœur, et l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce, car n'oubliez pas, ma chère enfant, l'honneur que vous avez d'être appelée l'épouse de Jésus-Christ !

HENRIETTE, rêveuse et excitée à la fois.

L'épouse de Jésus-Christ !

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, l'épouse ! Songez à ce que cette faveur qu'il vous a faite, contient de douces prérogatives. Non pas l'esclave, non pas la servante, mais la femme ! l'épouse !!.. Et quel époux plus tendre pourriez-vous souhaiter, mon Dieu ! Il vous voit seule ; il vous voit malheureuse ; il vous voit privée de confident et d'ami, alors que fait-il ? Il ne se contente pas de s'être sacrifié pour le monde, il ne lui suffit pas de vous avoir promis une éternité de délices. Il faut encore, dans son intarissable amour pour vous, il faut qu'il descende du ciel, et qu'il descende sur vous, et qu'il descende en vous ! Il faut qu'il prenne les traits si séduisants d'un époux, c'est-à-dire de l'être incessamment recherché

par la femme, pour vous satisfaire pleinement ! Et comme il se montre caressant pour réchauffer votre affection ! Ne le voyez-vous pas qui s'incline vers vous et qui vous dit par ma bouche : « Viens vers moi qui t'appelle, qui te tends les bras, et qui veut te consoler ! Viens, car tu es mon épouse, et je suis ton époux, et je t'aime de toutes les forces de mon inaltérable bonté... ou plutôt, non, ne viens pas, car c'est moi qui veux aller jusqu'à toi, tout brûlant d'amour... Pour tout acte de pénitence, je te demande uniquement de me recevoir et de me laisser pénétrer en toi, ouvre-moi ton cœur, ouvre-moi tes bras, je veux te tenir tout entière, blottie contre ma poitrine, je veux te bercer dans l'ouragan magnifique de mes caresses, ouvre-toi toute ! »

HENRIETTE, très emballée, très près de lui.

Oui, vous avez raison ; j'irai vers lui. Mais que je vous remercie de me le faire comprendre ! que vos paroles sont pleines d'ardeur et de fervente piété !

L'ABBÉ THIBAUT, s'écoutant.

Ce sont les siennes, ma fille !

HENRIETTE

Ce sont les siennes, aussi, si vous voulez, mais rendues moins lointaines et plus directes pour une pauvre pécheresse comme moi ! qu'il est bon, en effet ; qu'il est aimable ! Mais que vous le définissez bien ! quel interprète il a trouvé en vous ! Vous me permettrez de vous demander encore des conseils, dans mes mauvais moments. Je me sens déjà toute rassérénée.

L'ABBÉ THIBAUT

A la première alerte, il faudra revenir.

HENRIETTE

Il n'y a rien d'étonnant, du reste, à ce que vous parliez si bien du bon Dieu. Le prêtre n'est-il pas en quelque sorte le représentant de Dieu sur la terre, quelque chose comme son double !

L'ABBÉ THIBAUT

On nous le dit au séminaire, pour nous encourager à mener une vie chrétienne ; mais il ne faudrait pas le prendre absolument au pied de la lettre !

HENRIETTE

Ah! ma foi, quand on vous entend, vous savez!

L'ABBÉ THIBAUT, flatté et souriant.

Mais encore une fois, ma chère enfant, vous attachez beaucoup trop d'importance au modeste interprète que je suis... Ce n'est pas cela qu'il faut.

HENRIETTE

A propos, monsieur le curé, c'est très mal; vous m'aviez promis votre photographie, en pèlerin de Jérusalem. Le cadre est acheté; il est chez moi, mais j'attends toujours le portrait.

L'ABBÉ THIBAUT

Je crois précisément en avoir encore une épreuve, dans mon tiroir... Effectivement, là voilà!...

HENRIETTE

Merci! (Regardant.) Oh! c'est superbe!... Là-

dessus, vous avez vraiment un aspect tout divin. Et comme c'est curieux : le dégradé de la photographie qui vous fait comme une auréole, voyez donc !

L'ABBÉ THIBAUT

Ces photographes sont si habiles !

HENRIETTE, après un temps.

Alors, je l'emporte, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ THIBAUT

Je vous en fais cadeau.

HENRIETTE

Je la mettrai à la place d'honneur. Tant pis pour l'abbé Lantelme qui y était déjà.

L'ABBÉ THIBAUT

Et, à propos de l'abbé Lantelme, ma chère enfant, avez-vous un peu repensé à notre conversation de l'autre jour ?

HENRIETTE

A la fondation des asiles, des asiles de Sérigny?... Si j'y pense ! Je ne fais que cela ! Ce

serait, comme vous le dites si bien, la religion répandue dans tout le pays; ce serait la gloire du bon Dieu assurée dans toute la région; tous ces pauvres petits qui sont élevés au hasard, sans qu'on leur parle jamais de Dieu, trouveraient là une éducation chrétienne, des principes, la foi. Vous seriez directeur, ce qui vous serait très utile pour votre avenir; moi, j'aurais la haute main sur les enfants. J'adore ça, moi, les bébés!... Et puis, nous nous occuperions de tout cela ensemble! Ce serait délicieux! Mais malheureusement... J'ai mes petits neveux, que j'adore. Je tiendrais à ce que ma fortune leur revînt intacte, à ma mort. Je ne voudrais pas les priver d'une partie de ce que je considère déjà comme leur appartenant. Ce n'est pas que personne, à la maison, fasse obstacle à mes petites volontés. Pour tout vous dire, j'ai déjà parlé vaguement à ma mère et à mon frère d'une fondation quelconque, que j'aimerais créer ici, à Sérigny. Il n'y a eu qu'un cri; tout le monde m'a dit que j'étais parfaitement libre d'agir à ma guise, et que c'était trop naturel que je cherche à m'occuper... Ils sont si gentils, tous! Seulement, c'est moi qui hésite, vous comprenez...

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, oui!

HENRIETTE

N'est-ce pas?

L'ABBÉ THIBAUT

Mon Dieu, madame, je ne puis qu'approuver vos scrupules qui sont ceux d'une bonne et aimable parente!... D'autre part, je ne voudrais pas m'ingérer dans vos affaires personnelles et vous faire prendre une décision dont vous pourriez vous repentir. Permettez-moi cependant de vous dire une chose qu'il est de mon devoir de prêtre de vous faire connaître. Je conçois que vous ayez une profonde et sainte affection pour vos petits neveux, qui m'ont paru charmants. Mais, cela ne doit pas vous empêcher de penser à vous. Vous savez combien le bon Dieu voit d'un oeil agréable les âmes qui se vouent à la pratique de la charité. Une place toute spéciale leur est réservée dans le Paradis. Souvenez-vous de la parole du Sauveur : « Femme, tu t'occupes de beaucoup de choses,

une seule cependant est nécessaire! . . . » De plus, étant donné l'état troublé de votre âme, il serait profitable de créer autour d'elle une atmosphère de calme. La surveillance d'un asile vous apporterait une occupation des plus saines : vos scrupules sans cesse renaissants s'évanouiraient d'eux-mêmes. Réfléchissez donc encore, croyez-moi ! Nous ne devons pas nous attacher outre mesure aux affections de ce monde. Le sacrifice est, hélas ! la loi de notre misérable vie. (Se rapprochant et lui prenant les mains.) Sachez que, pour ma part, ma chère enfant, j'éprouverais une joie toute chrétienne à m'occuper avec vous, auprès de vous, de ces pieuses pratiques.

HENRIETTE, vivement

Oh ! et moi donc, monsieur le curé !

L'ABBÉ THIBAUT

Eh bien, voilà. Pensez à ce que nous venons de dire, et nous en recauserons encore. Voici l'heure du chapelet, je vais mettre ici quelques affaires en ordre et nous nous retrouverons tout à l'heure, à l'église.

HENRIETTE, sortant.

A bientôt, monsieur le curé!

L'ABBÉ THIBAUT, lui tenant la porte.

A bientôt, ma chère enfant, et peut-être dans cette récitation du rosaire, dans cette invocation à la très sainte Vierge, trouverons-nous l'inspiration décisive qui nous dictera nos résolutions!

(Elle sort.)

SCÈNE IX

L'ABBÉ THIBAUT, seul.

Elle y viendra! Et, quoi qu'en dise l'abbé Morvan, il me semble m'être comporté en tout ceci d'une façon vraiment chrétienne!... (Après un temps.) Et puis, d'ailleurs, c'est pour l'amour du bon Dieu!

ACTE TROISIÈME

La Terrasse des Alluets.

Vaste terrasse sur la droite. Elle s'étend jusqu'au milieu du théâtre et devant la maison, dont on voit la façade située perpendiculairement à la rampe.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, FÉLICIE, AUGUSTE, FIRMIN

HENRIETTE

Alors, Firmin, c'est bien entendu, n'est-ce pas? Tous les enfants de l'école qui ont un rôle dans la petite saynète... A propos, où sont donc les programmes?

FÉLICIE

Les voilà, madame!...

HENRIETTE

Je vous disais donc, Firmin, que tous les enfants de l'asile qui ont un rôle, seront tenus en réserve, seront massés là, derrière le piano et le grand paravent. C'est convenu avec ces messieurs. Les affaires dont ils ont besoin y sont préparées. Les sœurs aussi sont prévenues. Les autres, ainsi que tous les gens du pays, la musique, les bannières, se placeront au fond et devant... là! La terrasse est exclusivement réservée à ces messieurs, à nos invités, à nous et, par exception, à six des demoiselles de la confrérie. Retenez bien tout ce que je vous dis là pour qu'il n'y ait pas d'encombrement. Nos invités, le colonel du Martin de Sainte-Croix et les autres, vous les ferez accéder sur la terrasse par la porte de la salle de billard! Voilà! Tout le monde a bien compris? Répétez-le encore à Victor et aux autres qui sont occupés à préparer le buffet de l'autre côté de la maison. Pourvu qu'il ne pleuve pas! Hein? Qu'en dites-vous?

AUGUSTE

Oh! non!

HENRIETTE

A-t-on demandé au jardinier ce qu'il pensait du temps?

FIRMIN

Il dit qu'il n'y a rien à craindre... Peut-être un coup de tonnerre vers les quatre heures, mais voilà tout.

HENRIETTE

Espérons! Là-dessus, allez... je n'ai plus besoin de vous.

(Les domestiques sortent.)

SCÈNE II

HENRIETTE, HÉLÈNE.

(Henriette continue à regarder çà et là.)

HENRIETTE

Regarde ma robe par derrière, mon bichon !
Je ne me suis pas salie dans ce tohu-bohu?

HÉLÈNE

Non, ma tante.

HENRIETTE, se regardant dans la glace à main
et arrangeant ses cheveux.

Je n'ai pas de poussière, pas de tache?

HÉLÈNE

Je n'en vois pas.

HENRIETTE

Une heure et demie : nous avons encore le temps. Mais qu'est-ce que tu as donc, mon petit chat? Tu as l'air tout grognon?... C'est amusant pourtant que Monseigneur soit ici, chez nous, pendant deux ou trois jours. Tu sais comment ça s'appelle, ce qu'il fait? C'est une tournée pastorale! Et puis il va y avoir les enfants de l'asile qui vont venir donner une petite représentation... allons, égaye-toi un peu!

HÉLÈNE

Mais je suis très gaie.

HENRIETTE

Non. Tu as quelque chose.

HÉLÈNE

Je t'assure, ma tante...

HENRIETTE

Je ne te connais pas, peut-être, depuis que je te prépare à ta première communion. Tu pleures? Qu'est-ce que tu as? Dis-le moi! Tu sais bien que nous avons nos petits secrets... je ne le répéterai à personne...

HÉLÈNE

Eh bien! il y a deux jours, j'ai fait un péché.

HENRIETTE

Un péché grave?

HÉLÈNE

Un péché est toujours grave. C'est toi qui me l'as dit et tu as raison. Oh! tu as raison.

HENRIETTE

Qu'est-ce que tu as fait ?

HÉLÈNE

J'ai fait un mensonge.

HENRIETTE

Dans quelles circonstances ?

HÉLÈNE

Voilà !

HENRIETTE

Dis-moi bien tout... Comme si tu te confessais !

HÉLÈNE

L'autre jour, on a sonné à la grille, vers six heures. Je me trouvais là, à jouer avec mes frères, et pour m'amuser j'ai été ouvrir la porte. C'était notre voisine, M^{mo} Durac, qui demandait à voir maman. Alors, comme je savais que

cela ennuerait maman de la recevoir, j'ai répondu qu'elle n'y était pas, mais je savais parfaitement qu'elle y était, puisque je venais de la quitter.

(Elle pleurniche.)

HENRIETTE

Oui? Tu en es absolument sûre?... Quelquefois on croit que les gens y sont, et puis justement, il se trouve qu'ils n'y sont pas. Alors tu aurais eu raison de mentir, parce que c'est précisément en ne mentant pas que tu aurais menti.

HÉLÈNE

Mais...

HENRIETTE

Qui te dit que, depuis que tu n'avais pas vu ta maman, elle n'était pas sortie? C'est possible.

HÉLÈNE

Puisqu'en répondant à M^{me} Durac, je la voyais

de loin assise sur un banc, en train de travailler.

HENRIETTE

Alors !...

HÉLÈNE

Oh ! j'ai fait un gros péché, je le sais bien.

HENRIETTE

Attends donc ! En répondant à M^{me} Durac : « Maman n'est pas là » tu n'as pas ajouté, intérieurement : « Maman n'est pas là... à l'endroit précis où nous sommes » ! parce qu'alors il n'y aurait pas mensonge.

HELÈNE

Non, je n'ai rien ajouté en moi-même.

HENRIETTE

Penses-y pour une autre fois.

HÉLÈNE

En attendant, je suis très coupable. Oh ! je le sens ! Si je mourais cette nuit, je serais damnée et j'irais en enfer.

HENRIETTE

Mais non, mais non, mon chéri !

HÉLÈNE

Enfin, c'est toi qui me l'as dit bien souvent.

HENRIETTE

Pas pour un mensonge.

HÉLÈNE

Qui sait ?

HENRIETTE

Tout le monde te le dira.

HÉLÈNE

Et puis, quoi qu'il arrive, j'ai offensé le bon Dieu.

HENRIETTE

Eh bien, dans ces cas-là, on fait simplement un petit acte de contrition. Tiens, je commence ; suis-moi. Acte de contrition : Mon Dieu je vous demandé bien pardon d'avoir fait un mensonge et je vous promets que, moyennant votre sainte grâce, je ne recommencerai jamais ; mon Dieu, protégez papa, maman, ma tante et M. l'abbé Thibaut. Ainsi soit-il !... Là ! voilà ! Maintenant si tu ne te trouves pas tout à fait rassurée, ce soir, pour faire plaisir au bon Dieu, tu te priveras de dessert.

HÉLÈNE

Alors, tu crois, ma tante, que le bon Dieu ne m'en veut plus ?

HENRIETTE

Mais non.

HÉLÈNE

Tu crois qu'il me pardonnera mon péché?

SCÈNE III

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE

Qu'est-ce que vous avez encore à causer toutes les deux, dans les coins? A Hélène.) Toi, ma fille, veux-tu me faire le plaisir d'aller jouer avec tes frères et de ne pas faire la tête que tu nous fais depuis deux jours, n'est-ce pas? C'est entendu, hein?

HÉLÈNE, triste.

Oui, papa!

(Elle sort lentement.)

SCÈNE IV

HENRIETTE, PIERRE

PIERRE

Et puis toi, ma chère amie, un peu de calme, n'est-ce pas? Qu'est-ce que vous faisiez encore là? Quelque prière? Quelque mômerie?

HENRIETTE

Hélène était désolée, parce l'autre jour elle a fait un mensonge; alors, je la consolais.

PIERRE

Et quand je suis entré, vous faisiez une prière?

HENRIETTE

Non! (A part et tout bas.) pas quand tu es entré.

PIERRE

Enfin, quoi qu'il en soit, je te prie de faire

attention; moi, je ne te taquine plus, tu en conviendras. Il t'a semblé bon, depuis deux ans que ce cher abbé Thibaut est dans le pays, de passer ton temps à l'église, ça te regarde; il t'a plu de consacrer une partie de ta fortune à faire construire près d'ici deux asiles, sans compter notre chapelle, où végètent, sous la direction de trois prêtres et de trois sœurs, vingt garçonnets étiolés et vingt fillettes anémiques, tout ça, au fond, pour que ton curé, qui sait s'y prendre avec toi, ait un petit état sous ses ordres, c'est ton affaire; il te plaît de nous faire loger ici même un évêque en tournée, pour lui faire bénir la chapelle et les asiles, mais surtout pour avoir l'occasion de faire parader ce petit ambitieux d'abbé Thibaut, ça te regarde encore, et je m'en mêle maintenant le moins que je peux...

HENRIETTE

D'abord, l'abbé Thibaut n'a jamais rien demandé.

PIERRE

On ne demande jamais rien, dans ce métier-

là. On se fait offrir, c'est plus habile! Donc, détraque-toi, peu à peu et systématiquement, si tu en as envie, mais ne détraque pas les autres et ménage la sensibilité d'Hélène. Elle est en train de se former... oui, de se former. J'emploie intentionnellement les termes naturels qui valent mieux que tes réticences. Elle a besoin de gaieté en elle et autour d'elle. Tous ces scrupules ne lui valent rien. Ils lui viennent de toi et de tes pratiques. Aussi comme je désire qu'avant d'avoir une belle âme, elle ait de bonnes joues, je te prie très sérieusement de ne pas lui bourrer la tête d'idées saugrenues et de la laisser se développer en plein air. Sinon, je te l'enlève et elle ne fera pas sa première communion!... Ainsi...

HENRIETTE

Comme tu es désagréable avec moi qui t'aime tant! Je prendrai des précautions, je t'assure, mais ne me la retire pas et embrasse-moi.

PIERRE

Non.

HENRIETTE

Pierre! Pourquoi?

PIERRE, après un temps.

Parce qu'il y a un autre point encore sur lequel je ne suis pas content de toi.

HENRIETTE

Lequel?

PIERRE

Tes manières avec l'abbé Thibaut ne me conviennent pas.

HENRIETTE

Comment?

PIERRE

Ce que tu aimes le mieux maintenant dans ta religion, c'est lui!... Tu cours après!

HENRIETTE

Moi?

PIERRE

Ce ne serait pas le premier roman de ce genre-là. C'est celui de toutes les dévotes. Un jeune curé, pas mal de sa personne, arrive dans un pays. Inconsciemment ou non, sous les apparences d'un zèle infatigable, il enjôle une belle dame. On ne va pas jusqu'à la fauter ! Ce n'est pas que la dame s'y refuse...

HENRIETTE

Oh !

PIERRE

Inconsciemment, là !... (A demi-voix.) C'est lui qui ne veut pas, parce qu'il a peur de se compromettre... En attendant, le curé a la haute main sur le portefeuille de la dame et il en profite pour se faire bâtir des asiles et augmenter son crédit à l'évêché.

HENRIETTE

Tout cela, c'est de la pure fantaisie. Sans compter que tu m'injures abominablement. C'est à en pleurer !

PIERRE

Tu te détraques, ma pauvre sœur, tu te détraques à vue d'œil. Ce curé, bien ordinaire au fond, t'apparaît maintenant comme un vague bon Dieu et tu ne serais peut-être pas fâchée que les choses alassent plus loin !

HENRIETTE

Tu blasphèmes, à présent !

PIERRE

Alors, si ce n'est pas vrai, pourquoi vas-tu de temps à autre te confesser au curé de Bégars, à ce Nourrisson le mal nommé ? Sans doute pour lui demander certains conseils ou pour lui parler de certains cas de conscience que tu ne confierais pas, peut-être, à ton confesseur habituel, l'abbé Thibaut ?

HENRIETTE

Je vais à lui, parce que monsieur l'abbé Thibaut y va aussi et qu'il me l'a recommandé.

PIERRE

Oui!... Eh bien, il vous fera quelque bonne niche, ce cher abbé Nourrisson! C'est un faux bonhomme, s'il en fut.

HENRIETTE

Tu es fou ! archi-fou !

PIERRE

Tant mieux si je me trompe. Néanmoins, je ne serais pas fâché que, frappé de ses dispositions apostoliques et propagandistes, l'évêque lui donne une autre cure, à ton abbé Thibaut ! Tiens, voilà les autres, avec les du Martin, suivis du Nourrisson. Méfie-toi de celui-là, je te le répète. Il est furieux de ne pas être curé de Sérigny, une cure qui rapporte ; et un jour ou l'autre... les du Martin sont pour lui... il fera des siennes !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE COLONEL et MADAME DU MARTIN
DE SAINTE-CROIX, L'ABBÉ NOURRISSON.

LE COLONEL

Nous sommes un peu en avance, je crois?

CENSIER

Tant mieux pour nous.

LE COLONEL, après s'être incliné.

Monseigneur et monsieur le curé sont encore à la mairie, où nous avons vu en passant une grande affluence de monde.

L'ABBÉ NOURRISSON

Oui, oui, monseigneur Gauvre paraît avoir gagné tous les cœurs.

M^{me} FAUCHERY, à l'abbé Nourrisson.

Et vous allez bien, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ NOURRISSON

Oui, oui, chère dame. Pour l'instant tout au moins ! Le bon Dieu comprend que j'ai besoin de toutes mes forces pour l'administration de ma pauvre paroisse.

M^{me} FAUCHERY

Vous devriez solliciter de Monseigneur...

L'ABBÉ NOURRISSON

Oh ! Monseigneur a autre chose à faire que de s'occuper d'un pauvre prêtre comme moi. J'ai sollicité souvent de sa bienveillance de petits secours, de menues faveurs. Ainsi je voulais établir chez moi un pèlerinage annuel en l'honneur des Saintes Sandales, les véritables sandales de Notre Seigneur qui sont à Bégars comme chacun sait. Monseigneur, influencé par son secrétaire, — un homme tout à fait répréhensible avec qui j'ai eu maille à partir, — Monseigneur n'a pas voulu.

LE COLONEL

Oui, enfin, vous n'êtes pas très bien avec lui !

L'ABBÉ, vivement.

Oh ! c'est trop dire ! C'est trop dire ! Evidemment notre cher abbé Thibaut est mieux en cour, mais cela se comprend ; il est jeune, ardent, généralement bien vu de tous ; il sait s'y prendre. Ah ! je dois avouer que j'ai ressenti une grande peine, quand j'ai vu qu'on le préférerait à moi pour la cure de Sérigny.

LE COLONEL

A laquelle vous aviez tous les droits.

LA COLONELLE, à Henriette.

Et voilà pour vous, madame, une belle journée ! Voilà votre protégé en passe de devenir plus tard un de nos plus sympathiques prélats, grâce à l'érection de vos asiles.

M^{me} FAUCHERY

Et de notre chapelle qui est ma faible part.

LA COLONELLE

Je la vois là, en face de nous, elle est ravissante.

M^{me} FAUCHERY

J'en parle moi-même, car ma fille, en matière de bonnes œuvres, cherche régulièrement à passer sous silence ce que j'ai fait.

HENRIETTE

Oh ! maman !... Et que dites-vous de notre décoration d'aujourd'hui ? J'en suis l'auteur.

LA COLONELLE, regardant.

Oh ! mon Dieu ! c'est suffisant. Vous ne disposez pas d'une place énorme ; par conséquent, vous avez dû forcément vous restreindre. Mais c'est bien, c'est bien. Vous fêtez, comme il convient, monseigneur Gaufre. S'il nous avait fait l'honneur de descendre au château, nous avions l'intention de faire venir Billoir pour aménager notre terrasse, qui est un peu plus grande que la vôtre...

HENRIETTE

Je crois bien, elle est le double !

LA COLONELLE

Le double, en effet. Nous sommes du reste habitués à ces sortes de cérémonies. Quand nous avons reçu monseigneur de Bourgneuf-la-Varenne... ou plutôt non, c'est quand nous avons reçu monseigneur de Château-Lamure... à moins que ce ne soit Sa Béatitudo le cardinal Patipiccioni, l'ancien nonce... je ne sais plus au juste, mais le colonel doit se souvenir!... Cher ami, vous souvenez-vous si c'est quand nous avons reçu Sa Béatitudo le cardinal Patipiccioni, que...

LE COLONEL

Patipiccioni?... Nous n'avons jamais reçu de cardinal de ce nom-là!

LA COLONELLE

Mais si, rappelez-vous!

LE COLONEL, cherchant.

Patipiccioni?... Oui, peut-être!

LA COLONELLE

Enfin, que ce soit lui ou un autre nous avons sacrifié bravement tout un pan de mur et une allée d'arbres, comme M. de Boufflers recevant Louis XIV, de telle sorte que la cérémonie a eu une grandeur tout à fait inusitée et... Voilà Monseigneur!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MONSEIGNEUR GAUFRE, L'ABBÉ THIBAUT, TROIS PRÊTRES, puis M^{me} BERNAT entrant à la fin de la scène.

Dans le courant de la scène, cinq ou six prêtres entrent, saluent et prennent part à la conversation. Grand silence; l'Évêque arrive en causant avec l'abbé Thibaut et suivi de trois curés des environs. Ils se dirigent vers la terrasse. Tout le monde s'incline. L'Évêque répond en saluant de droite et de gauche. Les femmes baisent l'anneau.

HENRIETTE

Monseigneur, permettez-moi de vous présenter le colonel et la colonelle du Martin de

Sainte-Croix, nos voisins et les propriétaires du château.

(Le colonel et la colonelle s'inclinent. La colonelle fait une révérence de caractère. Les prêtres, venus avec l'évêque, serrent la main çà et là.)

M^{me} FAUCHERY, à l'évêque, présentant.

Monsieur l'abbé Nourrisson, curé de Bégars, le petit village à côté d'ici, qui voudra bien bénir tantôt notre cloche et nous donner le salut à cinq heures, dans la chapelle.

L'abbé Nourrisson s'incline et baise l'anneau.

L'ÉVÊQUE

Je connais ce cher et fidèle curé. Nous nous sommes vus à l'évêché bon nombre de fois, n'est-il pas vrai? et toujours avec plaisir.

L'ABBÉ NOURRISSON

La bonté de Monseigneur m'est un précieux adjuvant dans ma lourde tâche.

LA COLONELLE

Permettez-moi de vous dire, monseigneur,

que j'ai beaucoup entendu parler de vous par Son Éminence de La Roche Grandy, chez la marquise du Plat.

L'ÉVÊQUE

C'est un de mes bons frères d'armes, en effet. Et il se porte bien ?

LE COLONEL

A merveille. La dernière fois que nous l'avons vu, c'est le jour où il a daigné bénir les nouveaux étendards de mon régiment.

L'ÉVÊQUE

Espérons donc que sa bénédiction leur vaudra la victoire, colonel !

HENRIETTE

Mais, monseigneur, vous désireriez peut-être prendre quelque chose ou tout au moins vous asseoir ?

L'ÉVÊQUE

Ni l'un ni l'autre. D'abord, j'ai déjeuné chez votre curé, qui a une table choisie...

L'ABBÉ THIBAUT

Tout l'honneur en revient à l'inépuisable charité de ces dames !

L'ÉVÊQUE

Ensuite, je tiens à rester debout, si vous le permettez, pour admirer plus à mon aise le panorama qu'on a de chez vous, madame. C'est unique dans le département.

M^{me} FAUCHERY

Monseigneur est trop bon.

L'ÉVÊQUE

Voyons un peu... C'est l'asile Jean-Marie que j'aperçois là-bas ?

ADOLPHE

Ma petite Marthe, une lorgnette pour monseigneur !

L'ÉVÊQUE

Oh! c'est tout à fait superflu; mes yeux me suffisent.

L'ABBÉ THIBAUT

...Oui, monseigneur, c'est l'asile Jean-Marie qui peut contenir deux cents enfants, filles et garçons. Voilà ce que doit l'Église aux charitables personnes qui nous entourent.

HENRIETTE

Oh! nous n'avons été en tout ceci que la main d'œuvre. M. l'abbé Thibaut, au contraire, a été l'âme de notre entreprise. Il ne vous dit pas de quel esprit d'organisation il a fait preuve, avec les architectes, avec les dessinateurs, avec les ouvriers! Grâce à lui, au bout de trois mois, nous avons déjà vingt garçons et vingt-deux filles. C'est un très beau résultat.

L'ÉVÊQUE

Eh! mais!... voilà, monsieur le curé, un enthousiasme très flatteur! Vous pouvez vous vanter

d'avoir d'aimables paroissiennes. Mais je rends justice à chacun, mesdames, et monsieur le curé n'a qu'une chose à craindre, c'est que son évêque ne se montre jaloux de lui!

(On rit.)

HENRIETTE

Oh! monseigneur!

L'ÉVÊQUE

Parfaitement; et en nous voyant là, tous les deux, autour de vous, avec des grades si différents, je me prends à méditer le mot célèbre de César, et je me dis : « Mieux vaut être le premier au village que le second dans Rome! »

LE COLONEL

Charmant!

L'ÉVÊQUE

N'est-ce pas, mon cher colonel? Vous êtes comme moi! Vous êtes à la tête d'un beau régiment! On bénit vos étendards; vous dînez à la

Préfecture, mais vous n'êtes ni tout-puissant, ni tout jeune, et quand vous passez la revue, je suis bien certain qu'il vous arrive d'envier un peu de cette faveur toute spéciale, quoique plus discrète, dont jouit devant les spectateurs le moindre de vos sous-lieutenants.

LE COLONEL

C'est très juste.

HENRIETTE

Mais pas du tout. Votre Grandeur se calomnie. Je dirai même qu'Elle n'a pas le droit de parler d'Elle avec tant de réserve. C'est très mal et très faux.

L'ÉVÊQUE

Vraiment?

HENRIETTE

Mais oui. Dans Rome comme ailleurs, il est difficile de ne pas être toujours le premier, quand on apporte la sainte parole, mêlée à tant de bonne grâce!

L'ÉVÊQUE

Eh bien ! je vous crois, là ! Car, si vous insistiez, ma modestie serait mise à une trop rude épreuve et il y a quelquefois, a dit un père de l'Eglise, plus de véritable esprit chrétien à admettre une erreur qu'à la discuter.

HENRIETTE

En admettant toutefois qu'il y ait erreur de ma part, ce dont vous me permettrez de douter, monseigneur!..

L'ÉVÊQUE

Oh ! oh ! oh ! oh ! Mais quelle fille rebelle j'ai là!... Elle fera le désespoir de mes vieux jours.

HENRIETTE

Ne nous en inquiétons pas si longtemps à l'avance!

L'évêque s'incline, ravi. On entend la musique du village qui arrive.)

L'ÉVÊQUE

Mais quelle est cette jolie musique?

M^{me} FAUCHERY

Monseigneur, c'est la fanfare du village. Nous vous avons ménagé une surprise. Quelques enfants de l'asile vont se présenter à vous et vous jouer une courte saynète tirée des Annales de la Sainte-Enfance.

L'ÉVÊQUE

Oh! mais je vois que Sérigny est aussi le centre des arts.

M^{me} FAUCHERY

Si vous voulez prendre place!

(Elle le conduit au fauteuil.)

HENRIETTE, à l'abbé Thibaut

Je crois lui avoir fait plaisir?

L'ABBÉ THIBAUT

Vous avez été très adroite.

M^{me} FAUCHERY

Monsieur le curé, si vous voulez vous asseoir à côté de monseigneur?...

M^{me} Bernat est entrée, comme par mégarde, et Henriette l'a priée de s'asseoir sur la terrasse. Tout le monde s'est assis, six demoiselles de la Confrérie, en blanc, prennent place. Le village en habit de fête envahit la scène de chaque côté de la terrasse pour assister à la représentation. La musique, qui n'a cessé de jouer en sourdine, fait rage quelques instants, pendant qu'on achève de se placer. Puis grand silence. On frappe les trois coups.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, les personnages de la saynète, l'abbé ROTUREL, M^{me} GRIPPE, M^{me} LONGE, M^{me} FOURIQUET, M^{me} LAPATE, prenant place derrière les autres.

L'ÉVÊQUE

Et il y a même des programmes!

L'ABBÉ THIBAUT

Imprimés à l'asile, monseigneur.

L'ÉVÊQUE, lisant.

« Matinée récréative. Le collecteur de la Sainte-Enfance ou Plus de peur que de mal, saynète. » Voyons un peu !

(Ici commence la saynète.)

SCÈNE PREMIÈRE

ÉMILE, entrant avec Baptiste.

Alors mon oncle Frémy ne t'a pas encore sonné, Baptiste ?

BAPTISTE

Pas encore.

ÉMILE

Nous devons répéter aujourd'hui devant maman de petites pièces pour la loterie de la Sainte-Enfance. Je veux l'inviter à nous donner des conseils.

BAPTISTE

Monsieur donnera probablement autre chose que des conseils.

ÉMILE

Oh ! sans doute ! l'an dernier, mon oncle a été très généreux pour notre œuvre. Je suis sûr que le bon Dieu lui revaudra cela ; car vois-tu un missionnaire nous l'a dit hier, les petits enfants, convertis grâce à nos aumônes, vont au ciel ; ils n'oublient pas leurs bienfaiteurs, et à cause de leurs prières, les bons anges écartent tous les dangers qui nous menacent !

BAPTISTE

Mais, monsieur Frémy parlait d'un voyage à faire ?

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES. M. FRÉMY

FRÉMY, qui a entendu, entrant.

Aujourd'hui même, M. Baptiste. Allez préparer ma malle en peau de lapin.

Baptiste sort.

ÉMILE

Vous partez, mon oncle ?

FRÉMY

Je pars dans une heure, après avoir vu M. Duranton, mon homme d'affaires. Cela te contrarie ?

ÉMILE

Oui, car j'espérais que vous voudriez bien nous aider de vos conseils, pour une comédie préparée avec nos petits amis, en vue de la fête de la Sainte-Enfance, et nous donner pour cette œuvre quelques pièces de menue monnaie.

FRÉMY

Encore de l'argent ? Et puis il faudra prendre aussi des billets de loterie, sans doute ? Non, non, va au diable ! Tu n'auras rien. Les enfants de la Chine, c'est trop loin.

ÉMILE

Ils sont si gentils ! Si vous les voyiez ! Les évê-

ques des missions en amènent avec eux. Hier, j'en ai vu à Vaugirard, des Chinois, des Tonkinois, des nègres ! Voulez-vous que j'aille vous les chercher ?

FRÉMY

Non, non, je n'ai pas le temps. D'ailleurs j'entends M. Duranton. Je vais causer avec lui et je pars ensuite. Tiens, où est donc mon lorgnon ?

(Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME

EMILE, seul.

Si on pouvait lui faire manquer le train, je me chargerais du reste. Je lui présenterais deux ou trois de mes petits amis, déguisés de différentes manières. Il les prendrait pour des orphelins de la Sainte-Enfance et il serait si attendri qu'il ne pourrait pas me refuser son obole.

SCÈNE QUATRIÈME

ÉMILE, BAPTISTE

BAPTISTE, entrant.

Monsieur veut absolument partir par le train de huit heures et demie pour l'Anjou, à cause des inondations qui ont dévasté sa propriété!

ÉMILE

Ecoute-moi, tâche de lui faire manquer le train, par un moyen quelconque, et je te promets que nous aurons son offrande, pour la recette de la Sainte-Enfance!

BAPTISTE

Bon. Allez vous occuper de vos manigances. Moi, je me charge de le retenir.

(Emile sort.)

SCÈNE CINQUIÈME

BAPTISTE seul.

Comment m'y prendre pour lui faire manquer le train ? Bah ! le bon Dieu me viendra en aide ! Mais d'abord, où est le lorgnon de monsieur ? Je l'ai mis sur la table, sur le journal !... Qu'est-ce qui craque donc ainsi sous mes pieds ? Décidément M. Emile a croqué des noisettes, ici... Rien ! Serait-il tombé ? Cherchons sous la table !... Ciel ! J'ai mis le pied dessus !... Le lorgnon en pièces ! que va dire M. Frémy ? Nous n'avons plus le temps de faire réparer les verres avant le départ.

SCÈNE SIXIÈME

BAPTISTE, FRÉMY

FRÉMY, à part, entrant.

Nous arriverons de bonne heure à Angers ; cela vaudra mieux.

BAPTISTE

Monsieur !

FRÉMY

Quoi ?

BAPTISTE, pleurant

Monsieur !

FRÉMY

Eh bien, parle.

BAPTISTE

J'ai cassé votre lorgnon.

FRÉMY

Bon ! Comment vais-je faire pour mon voyage, moi qui suis si myope ! Impossible de me mettre en route sans mon lorgnon. Quel ennui ! Je me résignerai à ne prendre que le train de neuf heures et demie, le temps de le faire réparer... Voilà tout !

BAPTISTE

J'y cours de suite, monsieur ! Allant pour sortir.
Monsieur, voici une visite !

Il sort.

SCÈNE SEPTIÈME

FRÉMY, ALBERT, en missionnaire; BOMA, escorté de quatre négrillons, qui tiennent son manteau. Grandes salutations.

ALBERT

Je suis, monsieur, le R. P. Aubépin de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans le Sud Africain. Je suis envoyé par M. Emile, votre neveu. Il paraît que vous avez manifesté le désir de me voir avec quelques-uns de mes petits orphelins... et me voilà.

FRÉMY

Croyez bien, monsieur, que je suis enchanté de vous voir ! Et... la mission sud-africaine est en bonne voie de progrès ?

ALBERT

La mission compte un évêque, sept prêtres ; il y a 5 orphelinats, 347 écoles et 3.000 enfants dans nos divers établissements.

FRÉMY, désignant Boma.

Cet enfant est sans doute un de vos élèves ?

ALBERT

Parfaitement. Boma est un enfant que ses parents avaient abandonné à l'âge de cinq ans, parce qu'il était aveugle. Les médecins du pays avaient vainement essayé de le guérir. Comme j'étais obligé de revenir, je l'ai emmené avec moi, et un habile oculiste de Paris lui a fait, ces jours derniers, une opération qui a pleinement réussi.

FRÉMY

Il vous en doit une grande reconnaissance. Est-ce qu'il comprend le français ?

ALBERT

Un peu.

FRÉMY

Il a l'air doué d'une grande piété. Emile a un bon naturel, mais il va faire sa première communion et il ne me paraît pas suffisamment préparé pour ce grand acte.

ALBERT

Monsieur, les missionnaires du Sud Africain prieront pour lui.

FRÉMY, montrant Boma.

Que pensez-vous faire de cet enfant?

ALBERT

Il désire être prêtre : à notre retour, il entrera au séminaire indigène. Allons, parlez un peu à monsieur, Boma ! Montrez-lui qui vous êtes.

BOMA, après avoir salué.

Moi, Boma ! bon noir !... Zoulou ! (Montrant les autres.) Kif-kif zoulous ! Arabes, prendre nous, pauvres noirs macache. Mener nous bien loin,

grand désert. Bon missionnaire venir, acheter pauvres noirs malades besef, besef ! Soigner nous, guérir nous, besef, besef !... Nous traverser grande eau ! Oh ! Kébir ! Kébir, avec fumée, vapeur ! Kiouf, kiouf, kiouf ! Arriver à Paris avec train !... Encore fumée... vrou, vrou, vrou ! toc, toc, plan !

FRÉMY

Il ne faut pas qu'un enfant si intelligent et qui montre d'aussi heureuses dispositions, se trouve jamais privé du nécessaire. Voilà toujours une belle pièce de cent sous pour toi, mon petit ami.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, ÉMILE

FRÉMY

Ah ! te voilà, toi ? ... Mais qu'est-ce que tu as ? Pourquoi ris-tu ?

ÉMILE

Parce que ma ruse a réussi !

FRÉMY

Quelle ruse ?

ÉMILÈ

Ce sont de faux nègres et de faux missionnaires que tu viens de voir.

FRÉMY

Alors tu m'as donné la comédie ?

ÉMILE

Oui, mais voilà une lettre pour vous, qui me fera, j'en suis sûr, obtenir mon pardon !

ÉMILE

En effet. On m'annonce que les inondations n'ont rien abîmé chez moi... chez le voisin seulement, où tout est détruit ; mais c'est bien fait, car je sais pertinemment qu'il ne donne jamais à la quête du dimanche ! (Montrant les nègres.) Mais ceux-ci, qui sont-ils ?

ÉMILE

Des camarades à moi, qui verseront vos cent
sous dans la caisse de la Sainte-Enfance...et pour
terminer, nous allons, en remerciement, vous
chanter la *Marseillaise du Sacré-Cœur*! .. La
Marseillaise du Sacré-Cœur!

TOUS LES ENFANTS

I

Vers cette sainte Basilique,
Montons, montons, pressons nos pas.
Dans son amour, seul véridique,
Le Sacré-Cœur nous tend les bras (*bis*),
Entendez-vous dans ces campagnes
Chanter ces joyeux bataillons
De chrétiens en processions,
Qui viennent avec leurs compagnes!

Aux armes, bons chrétiens!
Décimons les païens!
Montons, montons
Montons en chœur
Aux pieds du Sacré-Cœur!

II

Nous entrerons au séminaire,
Quand nos aînés n'y seront plus.
Nous ferons par toute la terre
Bâtir des temples à Jésus (*bis*)

Afin qu'un jour notre France
Obtienne de plus justes lois
Et que ses prêtres aux abois
Retrouvent l'estime et la confiance.

Aux armes, bons chrétiens !
Décimons les païens !
Montons, montons,
Montons en chœur
Aux pieds du Sacré-Cœur !

(Les enfants saluent. On applaudit.)

(FIN DE LA SAYNÈTE)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins les enfants. Emile reste seul en scène.

L'ÉVÊQUE.

C'est merveilleux !

ÉMILE

Monseigneur, la pièce que nous avons eu l'honneur de jouer devant vous, est tirée du *Journal de la Sainte-Enfance*, et est l'œuvre de M. l'abbé Roturel !

VOIX DIVERSES

Bravo! Bravo! C'est charmant! Comme ils sont avancés pour leur âge! C'est tout à fait extraordinaire! Ce sont de vrais acteurs! Et quelle jolie pièce!

L'ABBÉ THIBAUT, à l'évêque.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter M. l'abbé Roturel, de notre asile, qui est l'auteur de la charmante petite pièce que vous venez d'entendre.

TOUS

Bravo! Bravo!

DEUX DEMOISELLES DE LA CONFRÉRIE, quêtant.

Pour l'œuvre de la Sainte-Enfance, s'il vous plaît!

L'ÉVÊQUE, à l'abbé Roturel.

Tous mes compliments, mon cher abbé; vous marchez sur les traces de Molière; c'est un véri-

table petit bijou. Il y a de tout dans votre pièce, de l'émotion, une gaieté discrète, et même de la psychologie. C'est le terme à la mode, je crois.

L'ABBÉ ROTUREL

Monseigneur est bien bon !

L'ÉVÊQUE

Je suis juste. On donne certainement des pièces au Théâtre-Français lui-même, qui ne valent pas la vôtre.

M^{me} FAUCHERY

Monseigneur, voilà l'heure du goûter ! Si vous vouliez bien être assez aimable pour venir au buffet ? Nous allons laisser tout ce petit monde se rafraîchir et ensuite nous aurons la bénédiction de notre cloche, qui est encore par terre, devant la chapelle, et le salut.

L'ÉVÊQUE

Madame, je vous demanderai la permission de ne pas vous suivre et de me reposer de l'éclat

de cette fête, tout seul, pendant quelques instants, sur cette belle terrasse. Mais que personne ne se dérange pour moi ! J'ai quelques lectures à faire : je ne crains donc pas la solitude et nous nous retrouverons au salut.

M^{me} FAUCHERY

Est-ce vous, monseigneur, qui nous le donnerez ?

L'ÉVÊQUE

Je laisserai cet honneur à votre bon curé. J'aime à voir la belle façon dont il officie... à moins que M. l'abbé Nourrisson?...

L'ABBÉ NOURRISSON, amer.

J'avais été préalablement désigné pour ces deux cérémonies, le salut et la bénédiction de la cloche, mais je me ferai un plaisir de céder mes prérogatives à ce cher abbé Thibaut !

L'ÉVÊQUE, s'écartant.

Eh ! bien, c'est cela ! consultez-vous !

(M^{me} Fauchery emmène ses invités.)

SCÈNE IX

L'ABBÉ THIBAUT, L'ABBÉ NOURRISSON, HENRIETTE.
M^{me} LONGE, M^{me} LAPATE, M^{me} GRIPPE, M^{me} FOURIQUET,
L'évêque à l'écart.

L'ABBÉ THIBAUT, à l'abbé Nourrisson.

Mais, mon cher abbé...

HENRIETTE, très excitée.

Oh ! oui, monsieur le curé, voyez !... Toutes ces dames, toutes vous le demandent, toutes vous en conjurent, n'est-ce pas, mesdames ?... Un jour comme celui-ci, il faut que ce soit vous qui nous donniez le salut ! Il le faut absolument, et avec vos ornements tout neufs. M. l'abbé Nourrisson ne demande pas mieux que de vous céder sa place. (A l'abbé Nourrisson, qui s'est promené de long en large à proximité.) N'est-ce pas, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ NOURRISSON

Soyez-en bien certaine, ma chère pénitente !

HENRIETTE

Alors, c'est convenu ?

L'ABBÉ THIBAUT

Eh bien, oui... là !

M^{me} LONGE, M^{me} GRIPPE, M^{me} LAPATE, M^{me} FOURIQUET
et HENRIETTE (ensemble.)

Ah !

(Elles sortent avec l'abbé Thibaut. L'évêque reste seul, L'abbé Nourrisson se promène de long en large).

L'ABBÉ NOURRISSON, à part.

Avanie sur avanie ! Si cela continue, dans deux ans, leur abbé Thibaut sera curé à Paris. Lui ! lui ! Si je suivais les conseils du bon colonel ! Si je parlais à Monseigneur ! En somme, ce serait pour le bien de l'Église, pour l'amour du bon Dieu !

SCÈNE X

L'ÉVÊQUE, L'ABBÉ NOURRISSON

L'ÉVÊQUE, apercevant l'abbé Nourrisson qui a l'air de chercher quelque chose.

Eh ! bien, mon cher fils, vous n'allez pas

prendre part à ce joyeux divertissement? *Nunc est bibendum*, a dit Horace.

L'ABBÉ NOURRISSON

Monseigneur, je cherchais mon bréviaire qui s'était égaré, mais puisque j'ai l'honneur de me rencontrer avec vous, j'en profiterai, si vous le permettez, pour tenir compagnie à Votre Grandeur, pendant quelques instants.

L'ÉVÊQUE

Auriez-vous encore, mon cher enfant, quelque réclamation à faire valoir? Vous savez par expérience que, quand je suis dans mon évêché, je me réjouis toujours de vos aimables et fréquentes visites, mais ici je suis en vacances, ne l'oubliez pas!

L'ABBÉ NOURRISSON

Monseigneur, la seule joie que j'éprouve à demeurer en votre présence me dicte ma conduite actuelle.

L'ÉVÊQUE, méfiant.

Oui; eh bien, asseyez-vous là et admirez

comme moi ces beaux arbres, qui sont des tilleuls, qui ont au moins cent ans, et qui sont là, par la volonté de Dieu, pour nous rappeler sans cesse la brièveté de notre existence et, par conséquent, l'inanité de notre agitation.

L'ABBÉ NOURRISSON

Il est évident que ce sont de fort beaux arbres, et que, comparée à la nôtre, leur vie est pour nous une leçon de sagesse et de résignation. Cependant, monseigneur, vous me permettrez de vous faire observer, qu'en certains cas... limités, j'y consens...

L'ÈVÊQUE

Voyez donc ces fonds, là-bas, sur la gauche, avec ces petites vapeurs bleues... Vous ne voyez pas. Levez-vous!... Quelle charmante perspective! Si j'étais né peintre, j'aurais voulu habiter ce beau pays. Et vous, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ NOURRISSON

Moi aussi; mais les Muses ne m'ont pas favorisé: j'ai toujours trouvé plus de plaisir à l'étude

des vérités évangéliques; c'est pourquoi lorsque je vois certains prêtres, monseigneur...

L'ÉVÊQUE

On dirait que le ciel s'obscurcit et que nous allons avoir du mauvais temps. Je vois là-bas ces petits enfants qui s'amuse... il serait à regretter que la pluie vînt troubler leurs ébats.

L'ABBÉ NOURRISSON

Oui, oui, ce serait dommage. L'enfance a besoin d'exercice. Mais j'en reviens, monseigneur, à la proposition que j'avais énoncée... (Mouvement de l'Évêque.) Qu'il soit d'abord bien admis en principe que, seul, le bien de l'Église m'anime. L'abbé Thibaut...

L'ÉVÊQUE

Ah! vous voulez me parler de votre confrère!

L'ABBÉ NOURRISSON, continuant.

L'abbé Thibaut est, au fond sinon dans la forme, un excellent prêtre, plein de bonnes intentions. Mais n'avez-vous pas remarqué comme moi, monseigneur, que souvent les bonnes intentions produisent de néfastes effets? D'abord l'enfer en est pavé.

L'ÉVÊQUE

Abrégez, mon cher enfant, abrégez.

L'ABBÉ NOURRISSON

Or donc, Dieu sait que l'abbé Thibaut est un véritable saint dont nous devons nous efforcer d'imiter le zèle, zèle qui parfois, cependant, confine à l'imprudence... oui, oui, oui, monseigneur, à l'imprudence. Tels faits, tels actes qui m'ont été rapportés, témoignent d'une certaine inconséquence, inhérente à son caractère, sans doute, mais dont l'Église pourrait avoir à souffrir. Je sais bien que de longs colloques avec une jeune dame, dans une sacristie ou dans un presbytère, même *in vestimento sacerdotali* n'ont aucune gravité canonique. Je ne critiquerai pas davantage, l'envoi constant, fait par cette même dame audit curé, de frivolités parisiennes, telles que friandises et dons en nature. J'irai même jusqu'à tolérer certaines familiarités plus dangereuses, comme l'attouchement *per accidens* qui peut résulter d'une proximité excessive, mais non voulue, car *qui se in qualibuscumque partibus tangunt peccant leviter*. Malheureusement de ce

rapprochement presque quotidien, est née, pour mon confrère, que trouble encore la chair de la femme, une surexcitation malsaine, dont l'effet l'a poussé à requérir des satisfactions plus entières d'une autre personne, qualifiée du nom de courtisane qui, habitant Paris, celle-là, où elle fait métier de son corps, ne risquait pas de le compromettre, et avec qui il y a eu, deux ou trois fois, péché de luxure consommée et délectation charnelle!

L'ÉVÊQUE

Bah! mon cher ami, il y a tant de bruits qui courent.

L'ABBÉ NOURRISSON, vivement.

Mais, monseigneur, j'en ai été instruit bien plus directement!

L'ÉVÊQUE

Ah! Et comment donc?... C'est vrai, l'abbé Thibaut est votre pénitent.

L'ABBÉ NOURRISSON, même jeu.

Oui, monseigneur, mais croyez bien que...

L'ÉVÊQUE

Enfin, quoi ? C'est l'un ou c'est l'autre ? Vous avez eu connaissance de cette particularité par des bavardages insignifiants ou par des confidences professionnelles... lequel des deux ?

L'ABBÉ NOURRISSON, gêné.

Par des confidences professionnelles, monseigneur, et j'ai cru devoir, pour le bien de l'Eglise...

L'ÉVÊQUE

Oui, oui. Le procédé est néanmoins contradictoire avec nos saints règlements et vous venez de manquer à notre devoir le plus sacré. Heureusement je vous connais, mon cher ami ; sous des apparences débonnaires, vous cachez une âme inquiète et tourmentée dont les récriminations multiples ont plus d'une fois ébranlé, par l'intermédiaire de votre voix sonore, les couloirs de mon évêché. Lors de votre dernière apparition, vous avez eu avec mon secrétaire, une fâcheuse dispute dont les gros mots n'étaient pas exclus, ni même les coups de pied ; depuis, vous lui avez fait parvenir plusieurs lettres dont les enveloppes portaient, à la suite

de son nom, et lisibles pour tous, des mentions injurieuses, telles que « prêtre raté et grossier laïque » ou bien encore « à monsieur l'abbé un tel, à Charenton, cabanon n° 6. » L'an dernier, vous publiâtes un libelle qui avait toutes les allures d'un pamphlet, où vous souteniez la théorie singulière, qu'un enfant né avec une tête de veau n'était pas un chrétien. Toutes choses fort inutiles, mon cher curé, mais qui, par là même, me font un devoir d'être indulgent avec vous. Voyez cependant dans quelle situation désagréable vous me placez vis-à-vis de votre confrère? Me voilà en possession d'un secret que vous-même devriez avoir oublié! Est-ce dans la compagnie à laquelle vous êtes affilié, que vous avez pris ces façons d'agir?

L'ABBÉ NOURRISSON

Mais, monseigneur, aucune compagnie...

L'ÉVÊQUE, dur.

Assez, n'est-ce pas? Je sais que vous êtes affilié à la Compagnie de Jésus. (Un temps.) Or donc, que dois-je faire? Dois-je sévir contre l'abbé Thibaut? Dois-je, au contraire, fermer les yeux et les oreilles et laisser s'accomplir,

malgré vos hochements de tête, une carrière qui promet d'être brillante ? C'est à ce dernier parti que je m'en tiendrai pour le moment... Et puis, que voulez-vous, mon cher fils ? les voies de Dieu sont impénétrables, et peut-être était-il nécessaire que le bien réalisé par l'abbé Thibaut, eût le péché pour origine. Ce n'était pas indispensable, j'en tombe d'accord ; mais le bon Dieu ne l'a pas empêché ; ne le chicanons pas sur les moyens par lesquels il travaille à sa gloire ! Ensuite la surveillance étroite, que j'exerçais autrefois sur les prêtres de mon diocèse, m'a convaincu qu'une grande indulgence était nécessaire. Grâce à la complicité d'une locomotion rapide, jointe à la multiplicité des trains, sur dix prêtres pris au hasard de ma région épiscopale, je puis affirmer, d'après une douloureuse statistique, que neuf au moins passent une soirée par semaine dans la capitale, sous des vêtements d'emprunt, qui ne sont pas ceux du pèlerin ! Que le bon Dieu, du reste, ne me les châtie pas sans une certaine mesure, ces neuf pèlerins hebdomadaires, car il faut avouer que l'autre, le dixième, celui qui reste chez lui, par son humeur casanière et forcément mélancolique, tourne généralement à l'aigre et me cause plus de

soucis à lui seul, que les neuf autres à la fois. Que faire à cela, je vous le demande? Rien! Aussi, j'aime mieux croire que vous exagérez vos dires et considérer uniquement les innovations réalisées par votre confrère. Quelles sommes remuées par lui! Quelle force nouvelle aux mains de l'Eglise! Déjà son exemple promet d'être suivi par plusieurs prêtres du département. D'opulents propriétaires du voisinage m'ont écrit. Ils veulent fonder des écoles nouvelles, sur le modèle de Sérigny. Des fortunes entières s'offrent à nous. On m'a déjà fait don de sommes importantes qui sont dans mes caisses, à l'Evêché, bien en ordre, vous entendez! Je deviens riche, je deviens puissant, je puis faire vivre mes œuvres, je puis vivre moi-même... je puis... je puis tout!... Le bien de l'Eglise, disiez-vous tout à l'heure?... le bien de la Sainte Eglise... mais le voilà!

L'ABBÉ NOURRISSON

Croyez, monseigneur, que j'admire l'indulgence toute chrétienne qui est répandue dans vos paroles. Pour ma part, je serais enchanté que mon confrère, l'abbé Thibaut, récoltât le fruit de ses efforts... C'est un bel officiant!

L'ÉVÊQUE

Vous l'avez dit, mon cher fils, c'est un bel officiant. Je l'aperçois là-bas, sous ses ornements, au seuil de la chapelle, en train de bénir la cloche avec une dignité tout à fait majestueuse. Voyez-le ! Et comme on l'entoure ! Son petit troupeau de dévotes est au premier rang... C'est à qui se rapprochera de lui... Elles vont s'écraser, ces pauvres filles... Allons, c'est bien, c'est très bien. Il a fait beaucoup de progrès... (A lui-même.) Je ne m'étais pas trompé sur son compte, en le nommant à Sérigny ; il a bien donné tout ce que j'en attendais.

L'ABBÉ NOURRISSON

Certaines personnes disent qu'au contact des femmes, les hommes s'affinent en quelque sorte.

L'ÉVÊQUE

Il y a du vrai ! Allons, mon cher enfant, il est temps de nous rendre au salut. (Lui tapant sur la joue.) Venez avec moi, vilain rapporteur !

(L'évêque passe devant.)

L'ABBÉ seul, désignant l'évêque.

Tu veux un scandale ? Eh bien, je m'en charge !
Tu en auras un.

ACTE QUATRIÈME

La Sacristie des Alluets.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} GRIPPE, M^{me} LAPATE, M^{me} LONGE, M^{me} FOURIQUET

M^{me} GRIPPE, rentrant de l'intérieur de l'église.

Là!... j'ai installé l'abbé Morvan à l'autel... non sans peine! Je ne comprends pas comment on laisse un curé de cet âge-là, dire encore la messe. Avec cela qu'il est zélé, il faut voir!

M^{me} LAPATE

Depuis huit jours qu'il est revenu d'Afrique, il n'a pas dit sa messe une seule fois, sous prétexte qu'il est malade. Monsieur étouffe, à ce qu'il dit!... Il a fallu que M. l'abbé Thibaut soit absolument empêché, pour qu'il se décide à le remplacer ce matin.

M^{me} LONGE

Des curés comme ça, ne m'en parlez pas !

M^{me} LAPATE

C'est vieux ! C'est usé ! C'est vicieux aussi !...
Il paraît qu'on l'a rappelé d'Afrique, parce qu'il
avait un sérail de négresses.

M^{me} GRIPPE

Vous n'allez pas assister à sa messe, par là ?...

M^{me} LAPATE

Ah ! ma foi, non ; une messe dite par lui,
merci bien.

M^{me} FOURIQUET

Vous avez la chasuble, madame Grippe ?

M^{me} GRIPPE

Oui, madame Fouriquet !

M^{me} FOURIQUET

Mettez-la à côté de l'étole, là...

M^{me} LONGE

Cette sacristie de la chapelle des Alluets est presque mieux aménagée que celle de l'église.

M^{me} FOURIQUET

Oui, elle est grande et commode... Oh ! les Fauchery ont bien fait les choses et ils peuvent se vanter d'avoir une jolie chapelle... A cent mètres de chez soi, c'est bien agréable !...

M^{me} GRIPPE

Moi, je trouve néanmoins qu'elle n'est pas en rapport avec la sacristie.

M^{me} LONGE, entr'ouvrant la porte de la chapelle.

Oh ! elle est belle tout de même. Voyez donc, elle est presque le double.

M^{me} FOURQUET, regardant.

C'est vrai!... Madame Vernet n'est pas encore là, à huit heures? C'est étonnant. Il paraît qu'elle passe des nuits dans la chapelle!... Ça lui a pris depuis deux mois, le lendemain du jour où ils ont reçu l'évêque... On dit comme ça qu'elle se détraque?...

M^{me} GRIPPE

Qu'elle se détraque ou non, elle aurait bien pu venir nous aider à passer la revue des ornements... Mais aujourd'hui elle s'en moque, et de la messe et de tout. M. l'abbé Thibaut n'est pas là!

M^{me} LAPATE

Eh bien! elle n'est pas comme moi. Pour rien au monde, je ne manquerais à cet office de sacristines, que M. l'abbé Thibaut nous a si aimablement laissé prendre.

M^{me} LONGE

Oui, mais le service est plus délicat, depuis qu'on dit la messe un jour à l'église, et le lendemain aux Alluets.

M^{me} FOURIQUET

Malheureusement, je crains que notre beau temps ne touche à sa fin.

M^{me} GRIPPE et M^{me} LAPATE

Hélas !

M^{me} LAPATE

Alors, vous êtes sûre que c'est sa nomination, comme vicaire dans une église de Paris, ce papier que M. l'abbé Thibaut a reçu dernièrement ?

M^{me} FOURIQUET

Il y a deux mois, quand Monseigneur est venu, il s'est montré très satisfait des capacités extraordinaires de M. l'abbé Thibaut. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il l'eût fait avancer... et puis, d'ailleurs...

M^{me} GRIPPE

D'ailleurs ?...

M^{me} FOURIQUET

Je le sais!... là!

M^{me} LONGE

Du reste, tout le pays s'en doute!

M^{me} FOURIQUET

Il en sera sûr dans une heure. M. le curé est parti, ce matin, pour l'évêché; il en reviendra pour midi, ayant accepté les offres magnifiques de Monseigneur.

M^{me} LAPATE

Eh bien! moi, je suis sûre qu'il restera parmi nous.

M^{me} GRIPPE

Qu'est-ce qui vous fait penser?...

M^{me} LAPATE

J'ai commencé une neuvaine.

M^{me} FOURIQUET

Tiens ! moi aussi...

M^{me} GRIPPE et M^{me} LONGE

Moi aussi...

M^{me} FOURIQUET

Qu'est-ce que vous dites pour votre neu-vaine ?

M^{me} LAPATE

Deux pater et deux ave, suivis de trois : Bon saint Expédit, qui faites réussir les projets, venez-nous en aide !

M^{me} FOURIQUET

C'est efficace ?...

M^{me} GRIPPE

Oh ! ne me parlez pas de saint Expédit !

M^{me} LAPATE

Pourquoi ?

M^{me} GRIPPE

Il m'a fait manquer deux héritages et un examen pour le petit neveu de ma sœur !

M^{me} FOURIQUET

Moi, je m'adresse tout bonnement à saint Antoine, c'est encore ce qu'il y a de mieux !

M^{me} GRIPPE

Et puis, au moins, on a des indulgences, avec lui !

M^{me} FOURIQUET

Eh bien ! avec tout cela, si nous n'empêchons pas M. le curé de partir !...

M^{me} GRIPPE

Dame ? En dehors de toutes nos neuvaines, je ne vois guère que M^{me} Vernet qui ait assez d'influence sur lui, pour le retenir parmi nous.

M^{me} FOURIQUET

Vous êtes mauvaise, madame Grippe ! La tenue de M. le curé a toujours été parfaite.

M^{me} GRIPPE

J'aime beaucoup l'abbé Thibaut, mais je garde mon opinion.

M^{me} LAPATE, sèche.

Vous ferez bien, en tout cas, de ne pas la répandre.

M^{me} GRIPPE

Me prenez-vous pour une sotte, madame Lapate ?

M^{me} LAPATE

Non, mais pour une méchante langue !

M^{me} GRIPPE

Madame Lapate !

M^{me} FOURIQUET

Réfléchissez donc un peu, madame Grippe!...
Comme il est vraisemblable que M^{me} Vernet...
M. l'abbé Thibaut,... dans un presbytère!...

M^{me} GRIPPE

Oh! je suis bien sûre qu'ils n'ont pas commis le gros péché, mais certainement ils se sont embrassés!

M^{me} FOURIQUET

Vous rêvez!

M^{me} GRIPPE

Je n'affirme rien!

M^{me} LAPATE

Mais moi, j'affirme!

M^{me} LONGE

Un homme aussi saint, aussi pieux que
M. l'abbé Thibaut!

M^{me} GRIPPE

Oh! ça, lui, il n'y a pas mieux!... Mais, M^{me} Vernet, je la crois capable de tout!

M^{me} LAPATE

Vous dites cela depuis qu'elle ne vous a pas rendu, dans votre boutique, la visite que vous lui avez faite aux Alluets!

M^{me} GRIPPE

Madame Lapate!

M^{me} LAPATE

Au lieu d'accuser les autres, vous feriez mieux de tenir votre chien en laisse ou de le retenir à la maison. C'est une honte pour un pays, qu'un chien pareil. L'autre jour encore, devant le portail de l'église, en plein chapelet, il était là, avec Zémire, la chienne de la bouchère, dans une position!... M^{me} Longe a eu beau lui donner des coups de parapluie, il a continué... rien n'y a fait!

M^{me} GRIPPE

Il voulait jouer, tout simplement, ce pauvre toutou. Je connais Médor, il est très joueur, il aime à faire le fou...

M^{me} LAPATE

Il jouait, il jouait... vous appelez cela jouer, vous ? Drôle de jeu ! mes compliments !

M^{me} GRIPPE, avec autorité.

Je ne puis pas soupçonner Médor, que j'ai élevé, de passions aussi basses.

M^{me} LAPATE

Eh bien ! il en a, je vous en donne mon billet, et de fameuses !

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ABBÉ THIBAUT

TOUTES LES QUATRE

Monsieur l'abbé Thibaut !

L'ABBÉ THIBAUT

Oui ! me voilà !

M^{me} GRIPPE

Eh bien ?

M^{me} LAPATE aux autres.

Vous allez voir l'effet de ma neuvaine ! (Haut.)
Eh bien ! monsieur le curé ?

M^{me} FOURIQUET

Quelles nouvelles rapportez-vous de là-bas ?

L'ABBÉ THIBAUT

Hélas ! mesdames, c'est officiel : je vous quitte.

TOUTES QUATRE

Oh!...

(Silence morne.)

M^{me} GRIPPE, à M^{me} Lapate.

Qu'est-ce que je vous disais de votre saint Expédit?

L'ABBÉ THIBAUT

J'ai vu Monseigneur. Il a été on ne peut plus aimable. Il y a une place de vicaire qui est libre à l'église Saint-Louis, à Paris, et il veut bien m'y nommer.

M^{me} LAPATE

L'église Saint-Louis... une église très bien !

L'ABBÉ THIBAUT, souriant.

Est-ce que cela vous étonne, ma chère fille?

M^{me} GRIPPE

Oh ! non, monsieur le curé. Rien n'est trop beau pour vous.

M^{me} FOURIQUET

C'est très brillant ; mais nous allons vous perdre. Et vous acceptez définitivement ?

L'ABBÉ THIBAUT

Définitivement ! Monseigneur m'a bien permis de réfléchir, mais puis-je ne pas lui obéir de suite ?

M^{me} LAPATÉ

Oh ! vous avez raison, monsieur le curé. Et nous saurons refouler notre chagrin.

M^{me} FOURIQUET

Du reste, je m'y attendais depuis la visite de Monseigneur !

M^{me} GRIPPE

Moi aussi !...

M^{me} LAPATE

C'est égal, ça surprend toujours !

(Elles pleurent discrètement.)

SCÈNE III

LES MÊMES, M^{me} BERNAT.

M^{me} BERNAT

C'est moi, monsieur le curé !... Je viens d'apprendre la nouvelle par le chef de gare.

L'ABBÉ THIBAUT

Je la lui ai dite en descendant du train. Vous avez à me parler, ma chère madame Bernat ?

M^{me} BERNAT

Oui, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Alors, mes chères filles, je vous fais toutes

mes excuses, mais je suis obligé d'entendre cette bonne madame Bernat. Elle est un peu ma maman, vous le savez, et je lui obéis toujours.

M^{me} GRIPPE

Nous partons, monsieur le curé.

M^{me} FOURIQUET

Nous nous reverrons à quatre heures, au cha-
pelet.

M^{me} LAPATE

A bientôt, monsieur le curé.

L'ABBÉ THIBAUT

Au revoir! au revoir!

SCÈNE IV

L'ABBÉ THIBAÜT, M^{me} BERNAT.M^{me} BERNAT, ravie.

Alors c'est vrai?... Bien vrai?...

L'ABBÉ THIBAÜT

Tout ce qu'il y a de plus vrai!

M^{me} BERNAT

Les oreilles m'en bourdonnent, les yeux m'en papillotent, les jambes m'en tremblent!... Vicaire!... Vicaire, à Paris!.. Ah! monsieur le curé... Mon petit Jean! Mon petit Jean-Marie!... Si c'est Dieu possible!... Êtes-vous content au moins?...

L'ABBÉ THIBAÜT, souriant.

Évidemment, je suis content!

M^{me} BERNAT

Je vous trouve froid, je vous trouve tout chose!... Vicaire, vicaire!... Vous serez évêque, que je vous dis!

L'ABBÉ THIBAUT

Peut-être! Pourquoi pas?

M^{me} BERNAT

Ça vous fait rire hein? cette idée-là?...

L'ABBÉ THIBAUT

Nous partons dans quinze jours... J'avais demandé à Monseigneur, si je ne pourrais pas retarder un peu mon départ... J'ai vu que cela le désobligerait, et je n'ai pas insisté.

M^{me} BERNAT

A là bonne heure! Mais quel air vous prenez?... On dirait que vous avez du vague à l'âme?

L'ABBÉ THIBAUT .

Je suis triste et gai, à la fois !

M^{me} BERNAT

Pauvre petit !... La pluie et le soleil, quoi !... C'est le diable qui bat sa femme et le bon Dieu qui marie sa fille !... (Sourdement.) Et puis on regrette peut-être M^{me} Vernet ?

L'ABBÉ THIBAUT

Oh ! non, Francine. M^{me} Vernet m'a toujours fait peur, en quelque sorte... Je me suis aperçu que tous ces colloques, tous ces entretiens que nous avons ensemble, n'avaient rien de bon, ni pour moi, ni pour elle. Ces conversations incessantes, ces frôlements coupables étaient autant d'embûches, dont nous avons définitivement triomphé.

M^{me} BERNAT

Vous peut-être, mais pas elle !...

L'ABBÉ THIBAUT

Elle aussi, je l'espère!... Quoique nous ne nous soyons jamais éclairci l'un et l'autre. Quand j'ai cru comprendre, que sans s'en rendre compte elle-même, elle se sentait attirée vers moi, je me suis éloigné. Voilà tout!

M^{me} BERNAT

Elle n'en est peut-être pas plus fière pour ça ! Elle n'a pas fait diversion, comme vous, plusieurs fois, à Paris.

L'ABBÉ THIBAUT

Ah ! tais-toi, Francine, car je m'en suis bien repenti et le calme s'est de nouveau fait en moi. Néanmoins, tout cela m'a gravement fait réfléchir!... D'abord, j'ai compris que toute tentation n'était pas morte en moi, et que, sous prétexte de convertir les âmes, je ressentais une volupté singulière à les amollir sous la caresse de mes paroles et de mes gestes, à les pétrir comme une argile obéissante et souple, et à sentir vibrer l'âme, la chair de la femme, sous la force de ma volonté et suivant l'exigence de mes caprices. J'ai vu ensuite que, croyant travailler pour le bon

Dieu, je ne pensais au fond de moi-même qu'au soin de ma fortune personnelle et de mon avancement. C'est pour moi que j'ai fait bâtir ces asiles, c'est pour moi que j'ai inconsciemment travaillé ! C'est pour moi que j'ai catéchisé... Eh bien ! voilà des idées qui ne sont guère chrétiennes, voilà des fautes dans lesquelles je retomberai à coup sûr, un jour ou l'autre ; voilà pourquoi je ne suis pas tout à fait gai, Francine, en voyant l'avenir qui s'ouvre brillamment devant moi.

M^{me} BERNAT

Bah !... La foi vous sauvera.

L'ABBÉ THIBAUT

Ah !... la foi !... C'est bien cela qui est le plus grave !...

M^{me} BERNAT

Comment ?

L'ABBÉ THIBAUT

En arrivant à Sérigny, et pendant même une grande partie de mon séjour... jusqu'à il y a cinq ou six mois, tiens !... j'ai cru, Francine, j'ai

cru fermement. J'avais toutes les ardeurs du prosélytisme. Je croyais parler au nom du bon Dieu. Et puis mon esprit a-t-il sombré dans les luttes que je me suis livrées à moi-même ? Ai-je trop réfléchi, ai-je trop raisonné ? Je n'en sais rien ! Tu connais le petit carrefour là-haut, au seuil de la forêt, si calme, si seul. Eh bien, il s'y est passé en moi un bien triste combat, va ! Depuis longtemps, agité de pensées diverses, j'y étais monté un jour, machinalement, comme si c'était là que tout devait s'éteindre... Mes réflexions y prirent leur cours habituel ; je vis défiler, en moi, toutes mes raisons, tout le pour et tout le contre. Invinciblement, la belle légende du Christ ne devenait plus, pour moi, qu'une... légende, en effet ; tous les arguments, suscités par mon angoisse, tombaient, un à un, devant ma raison en révolte, — tout croulait ! Je me demandais même si jamais j'avais cru, si jamais j'avais pu croire ; je comprenais que mon amour pour le Christ, que mon ardeur à parler de lui, n'avaient été qu'un moyen de travailler à ma fortune ; je me demandais si ces belles qualités d'officiant, dont Monseigneur me parlait encore, ce matin, avec tant de bonté, n'avaient pas été plutôt le

fait d'un acteur inconscient que celui d'un prêtre convaincu ! Voilà où j'en étais, quand la nuit me surprit : je redescendis au presbytère, songeur, mais — et c'est peut-être ce qu'il y a de plus triste, — moins abattu qu'on n'aurait pu le croire, dans la situation d'un homme qui prend son parti et qui dit : « Eh bien, voilà ! » Depuis je n'ai jamais pu réagir. Je ne crois plus, Francine !

M^{me} BERNAT

Evidemment, c'est dommage !

L'ABBÉ THIBAUT

Alors je me demande, si tout cela est bien honnête. Me voilà, maintenant, dans la nécessité de dire aux gens des paroles vides, qui n'auront aucun sens pour moi ; me voilà l'apôtre forcé d'un évangile que je tiens moi-même pour un mensonge, l'acteur d'un drame auquel je n'ajoute aucune foi. Que faire ? Que penser ? hein ?

M^{me} BERNAT

Vous êtes prêtre : c'est une chose acquise,

conclue. Vous ne pouvez pas cependant vous faire casseur de pierres.

L'ABBÉ THIBAUT

C'est vrai!

M^{me} BERNAT

Ne vous faites donc pas de bile, allez ! Être prêtre, en somme, malgré toutes les grandes phrases, c'est un métier comme un autre, comme d'être soldat, charpentier ou laboureur. Ça répond à des besoins qu'on a, sinon à une idée vraie. Il en faut des prêtres, il en faut de la religion ; il y a des gens qui veulent entendre de belles histoires, comme vous savez les raconter, qui ouvrent la bouche toute grande pour les gober au vol. Est-ce votre faute ? Non. Ils en veulent ? Donnez-leur-en. Sans compter que cela n'a rien de désagréable. On est honoré, choyé, respecté ! On a de beaux ornements sur le dos qui vous font ressembler à un bon Dieu. Vous serez très beau en évêque, c'est moi qui vous le dis. Faites donc votre chemin, allez ; prenez la vie comme elle est et ne cherchez pas midi à quatorze heures.

L'ABBÉ THIBAUT

Evidemment, tu as peut-être raison. Je vais demander aussi conseil à l'abbé Morvan, quand il va repasser, après sa messe. Justement, le voilà.

SCÈNE V

LES MÊMES, L'ABBÉ MORVAN revenant de dire sa messe.

L'ABBÉ THIBAUT

Et vous, mon vieil ami, quel est votre avis ? Vous, que j'ai souvent considéré comme le modèle du prêtre, vous qui êtes au courant de mes incertitudes actuelles, que dois-je faire aujourd'hui ?

L'ABBÉ MORVAN, après une hésitation.

Être franc, mon petit, avec toi-même et avec les autres. Il n'y a que cela, vois-tu. De deux choses l'une, étant donné ton état moral, ou va-t'en très loin, dans un pays de pauvres ou de miséreux, comme j'ai tâché de le faire ;

soigne des malades, donne-leur tes soins, donne-leur ton temps, fais-toi infirmier et crève-toi à soulager les autres, pour te faire pardonner et te pardonner à toi-même d'exercer un sacerdoce auquel tu ne crois pas. Résigne-toi alors à finir dans un coin, comme un pauvre chien que personne ne regarde, qualifié par le monde de mauvais prêtre, mais au moins ayant servi à quelque chose. Ou alors, défroque-toi, tout simplement, crânement, aux yeux de tous ; prends une autre voie, refais-toi une vie ailleurs, n'importe laquelle, mais ne fais pas un hypocrite de plus, hein ? Ah ! non, alors, assez comme ça de donneurs d'eau bénite, de prédicateurs célèbres, de prélats mondains et d'éducateurs stériles, tous, sans croyance et sans loyauté ; car, vois-tu, avant d'être prêtre, il faut être honnête homme. Sois-le, mon fils, au nom du bon Dieu, quel qu'il soit, et qui, à moins d'être un bourreau en démente, ne pourra jamais nous en vouloir d'avoir été sincères. Là-dessus, je te laisse et je retourne à ton presbytère, en attendant que j'entre dans un asile quelconque avec ma médaille de sauvetage pour tout bénéfice. C'est là fin qui me guette. Ainsi soit-il.

(Il sort.)

SCÈNE VI

M^{me} BERNAT, L'ABBÉ THIBAUTM^{me} BERNAT

Vous n'allez pas écouter ce vieux fou?

L'ABBÉ THIBAUT

Non, décidément... je n'en ai ni la force ni le courage.

M^{me} BERNAT

A la bonne heure.

L'ABBÉ THIBAUT

Et puis, il exagère ! tandis que toi. Francine, tu as l'âme simple et tu raisonnes beaucoup plus juste. Je suis à un poste, je le remplis. Il y a des gens qui demandent des consolations religieuses, je dois leur en donner. Je crois encore suffisamment pour cela. Du reste, j'allais trop loin tout à l'heure, en parlant de

mon incrédulité; elle est moins grande, au fond, que je ne me l'imagine. Je veux au moins m'en convaincre. J'en suis convaincu, là ! et à partir d'aujourd'hui, j'éviterai de me poser cette question oiseuse et déprimante.

M^{me} BERNAT

C'est ça !

L'ABBÉ THIBAUT

Comme il y va, l'abbé Morvan, il traite bien l'Eglise et ses représentants. On a peut-être raison, en y réfléchissant, de se méfier de lui à l'évêché.

M^{me} BERNAT

C'est possible. En tout cas, je rentre à la maison. Vous, vous allez annoncer la nouvelle ici, et gare!...

L'ABBÉ THIBAUT

Espérons que tout se passera bien. Il y a quelque temps que je n'ai vu M^{me} Vernet. Elle m'avait paru calme. Et puis, je me suis peut-être trompé sur ses sentiments à mon égard.

M^{me} BERNAT

Je sais par Maria, sa femme de chambre, qu'elle est très exaltée, très excitée, depuis déjà deux mois. Votre nomination, par là-dessus ! Elle a des excentricités. Elle a dit, en propres termes, à M. Censier que son élection était dans le lac. M. Censier est très inquiet ; les élections ont lieu dans quinze jours. Elle lui a dit que vous n'étiez pas ce qu'on croyait et qu'elle saurait bien le dire ! Cela, joint à certaines bizarreries, comme deux ou trois nuits passées dans la chapelle, met l'âme de M. Censier à l'envers. Il craint un scandale et parle de rien moins que de faire soigner sa nièce, chez quelque médecin, à Paris.

L'ABBÉ THIBAUT

Oh ! il perd la tête ! Ne crains rien. Va-t'en à la maison. Je t'y rejoins, dès que j'aurai vu ces dames.

M^{me} BERNAT

Dépêchez-vous, hein ? Je serai inquiète jusqu'à votre retour !

L'ABBÉ THIBAUT

Va !

(Elle sort par la porte de l'extérieur.)

SCÈNE VII

L'ABBÉ THIBAUT, seul.

« Mon Dieu, donnez-moi les paroles qui persuadent, qui... » s'interrompant.) sans cela, je ne sais vraiment pas ce que je ferai. Allons !

(Il se prépare à sortir.)

SCÈNE III

L'ABBÉ THIBAUT, HENRIETTE, entrant par la porte de la chapelle.

HENRIETTE

Bonjour, monsieur le curé. C'est moi.

L'ABBÉ THIBAUT

Bonjour, chère madame. Je me disposais à aller vous voir, ainsi que M^{me} Fauchery.

HENRIETTE, ironique.

Pour nous annoncer la bonne nouvelle, sans doute?... Madame Grippe s'en était déjà chargée... Alors, vous avez été à l'évêché, ce matin?

L'ABBÉ THIBAUT

Oui, madame!... J'en arrive.

HENRIETTE

Et que vous a dit l'évêque?

L'ABBÉ THIBAUT

L'ordre de Monseigneur est formel... malheureusement. Il a la bonté de me nommer vicaire à Saint-Louis, à Paris, et il désire que je parte, dans quinze jours, au plus tard.

HENRIETTE

Mes compliments. On parle cependant d'une pétition qui serait signée par toutes ces dames, pétition qui tendrait à vous faire rester, parmi nous, au moins jusqu'à l'hiver? Consentiriez-vous à ce qu'on l'envoyât à l'évêché?

L'ABBE THIBAUT

Mon Dieu! Je n'y tiens pas! Monseigneur pourrait y voir une influence personnelle et croire à un fâcheux esprit de rébellion de ma part.

HENRIETTE

N'importe. Nous aurions aimé cette preuve d'amitié.

L'ABBE THIBAUT

Cependant n'avons-nous pas lieu de nous réjouir? Jadis vous trouviez que je pourrais rendre de grands services dans une paroisse parisienne. M'y voilà nommé. Me voilà à même de travailler au salut d'un grand nombre d'âmes.

La paroisse Saint-Louis est une des plus fréquentées du monde riche et bien pensant : j'y pourrai exercer largement mon ministère. Je ferai mes efforts pour avoir la direction des catéchismes. C'est là où se trouve certainement le plus de bien à faire, dans notre siècle impie. On y voit un grand nombre de personnes pieuses et charitables. On y est remarqué, soutenu, réconforté. On peut donc s'élever à de hautes positions, d'où le travail, que l'on consacre à la gloire de Dieu, devient plus efficace et plus éclatant... Ne vous sera-t-il donc pas agréable de me suivre de loin, et de vous dire que, grâce à vos prières et à nos pieux travaux, j'ai pu me rendre digne du rôle que vous me destiniez secrètement ?

HENRIETTE

Vous êtes étonnant, monsieur le curé. Vous êtes arrivé, vous l'avouez vous-même par... nos dons, en somme, et vous l'acceptez, tout simplement, en me demandant de m'en réjouir. Savez-vous bien que, en y réfléchissant, un homme ordinaire, un homme du monde ne s'accommoderait pas, aussi légèrement, d'une situation pareille.

L'ABBÉ THIBAUT

Nous ne sommes pas tenus à la morale des gens du monde, ma chère enfant. Nous avons d'autres coutumes. La raison en est bien simple : c'est que tout ce que nous acceptons, ce n'est pas pour nous, en réalité, mais pour le bon Dieu. Néanmoins, soyez bien certaine que, si vous l'exigiez, je renoncerais, en demandant ma nomination dans la moindre cure du moindre village de France, aux avantages que je puis avoir acquis.

HENRIETTE

Je n'irai pas jusque-là !

L'ABBÉ THIBAUT, cabotinant.

Et pourquoi pas, mon Dieu ! Allez donc jusqu'au bout, puisque vous me méconnaissez si cruellement ! Moi qui, au fond, aime tant Sérigny, l'ombre de sa belle église et le calme de mon modeste presbytère ! Oui, j'aime toujours Sérigny, et ne sentez-vous pas qu'en somme, si je me consultais, je ne demanderais qu'à y prier toute ma vie, sous ses beaux arbres. Ah ! oui,

voilà où seraient tous mes désirs ! Vous ne l'avez pas compris, vous m'avez cru intéressé, cupide, quand je n'agissais que par devoir. Je vous en veux, je vous en voudrai toujours.

HENRIETTE

Grâce, grâce, pardon ! j'étais folle. Ne détournez pas votre regard de moi qui suis votre servante et qui ai eu le malheur de douter de vous. Pardonnez-moi : je ne puis vivre sans votre pardon.

L'ABBÉ THIBAUT

Eh bien, oui, je vous pardonne, et de tout cœur !

HENRIETTE

Merci. Mais écoutez-moi : pour être bon jusqu'au bout, permettez-nous d'envoyer cette pétition à Monseigneur, et restez avec nous jusqu'à l'hiver.

L'ABBÉ THIBAUT

Non, ma chère fille. (Sourdement.) Au nom de notre salut éternel !

HENRIETTE

Oui, vous m'avez déjà vaguement parlé de tout cela, un jour ; mais l'attachement que nous pouvons avoir l'un pour l'autre, n'est-il pas tout mystique ? Nous nous unissons intérieurement pour louer, pour aimer Dieu : voilà tout !

L'ABBÉ

Prenez garde ; il y a, dans vos paroles, une nouvelle tentation du démon.

HENRIETTE

Je vous en prie, restez ! Je ne peux pas prier sans vous !..

L'ABBÉ THIBAUT

Non. Reculez-vous, ma chère fille. Ne vous approchez pas tant de moi !

HENRIETTE

Quoi?... Je ne puis même plus vous approcher ?

L'ABBÉ THIBAUT

Il ne faut pas tenter la Providence !

HENRIETTE

Mais qui vous parle de tenter la Providence ?
Personne n'y songe et moi moins que tout autre.
Demandez à l'abbé Nourrisson !

L'ABBÉ THIBAUT

L'abbé Nourrisson me paraît un casuiste bien
aventureux.

HENRIETTE

N'en dites pas de mal. C'est un homme très
pieux, très perspicace .

L'ABBÉ THIBAUT

Je crains, au contraire qu'il ne vous ait gra-
vement faussé l'esprit.

HENRIETTE

Lui? pas d'homme plus indulgent, plus humain,

qui comprenne mieux le cœur d'une femme. C'est un confesseur dans toute la force du terme. Il sait consoler, tranquilliser, approuver même dans certains cas. Il m'a dit des choses!...

L'ABBÉ THIBAUT

Lesquelles?

HENRIETTE

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire, par exemple, de craindre tant le péché, avec une opiniâtreté aussi orgueilleuse... oui, orgueilleuse, j'ai bien dit! Dieu se sert de nos défaillances pour faire notre salut, mais jamais de notre orgueil. C'est le péché de Satan. Dieu voit, dans notre recherche immodérée de la perfection, un désir coupable de lui ressembler et mieux vaut, à la rigueur, succomber un jour, par surprise, sans le consentement formel, bien entendu. Or le consentement formel, qu'est-ce que c'est? C'est l'envie de pécher pour offenser Dieu. Or, est-ce que j'ai le désir d'offenser Dieu, en péchant? Pas du tout. On demande bien pardon pendant, avant et après. On a la contrition sincère. Il n'y a plus de malice, presque pas

d'offense. La faute est réduite à son minimum. La confession survient, toujours proche, facile ; tout est pardonné, voilà. C'est l'avis de mon confesseur qui en sait plus long que moi. Mon devoir est de lui obéir.

L'ABBÉ THIBAUT

Ma pauvre enfant !

HENRIETTE

Mais je ne suivrai pas de tels préceptes ! Peut-on seulement en concevoir l'idée, quand on travaille chaque jour, comme je le fais, à tuer en soi les tentations de toute sorte, par la voie que mon confesseur m'a indiquée !

L'ABBÉ THIBAUT

Par quelle voie ?

HENRIETTE

Je ne vous le dirai pas. Vous ririez et vous auriez tort.

L'ABBÉ THIBAUT

Par la voie des mortifications, n'est-il pas vrai?

HENRIETTE

Eh bien, oui, là!

L'ABBÉ THIBAUT

Je vous l'avais défendu.

HENRIETTE

Oh! j'ai commencé par des choses pas trop dures. Je suivais la messe, à genoux, sur l'extrême bord de ma chaise, sans m'asseoir une seule fois; je restais sans respirer, le temps de dire la moitié d'une dizaine de chapelet, puis une dizaine tout entière; moi qui adorais la petite Hélène, la fille de mon frère, je me suis interdit de lui parler, même de la voir. C'est peut-être cela qui a été le plus dur. Puis j'ai fait plus. Je tombais à genoux trois fois de suite, trois fois par heure, de toute ma force, sur le plancher, pour me faire bien mal; je me pres-

sais les doigts dans mon tiroir et je serrais... je serrais; je cueillais des roses, à pleines mains, à la place des épines, bien entendu, et j'allais déposer le tout, les roses et le sang, au pied de mon crucifix et, là, je me frappais en conscience, vous savez, sans rien qui empêche les coups, jusqu'à ce que... Ah! mon Dieu, je ne pourrais pas vous dire ce que la souffrance, aiguë d'abord, engendre ensuite... c'est bon de souffrir! C'est bon de tomber brisée et faible aux pieds du Christ, car c'est lui qui vous relève! C'est le châtiment devenu une joie, et l'expiation tournant à l'extase.

L'ABBÉ THIBAUT

Et de tout cela, il résulte quoi? Une augmentation de sensualité, une envie plus grande de la faute.

HENRIETTE

Oh! non, je ne le crois pas. Mais, quoi qu'il arrive, je serai raisonnable, je serai sage, je vous le promets. Je vous écouterai; je vous obéirai, à vous seul, pourvu que vous restiez encore.

L'ABBÉ THIBAUT

C'est impossible. Il faut que nous nous séparions.

HENRIETTE, avec éclat.

J'ai trouvé Dieu sur mon chemin : je ne veux pas le perdre ! Oui, laissez-moi au moins le croire, Dieu en vous et Dieu par vous ! C'est ainsi que je vous vois depuis le premier jour où vous m'avez parlé d'une voix si douce, avec des mots surhumains, si innocent alors et si chastement ému dans votre grande robe noire. Près de vous, contre vous, sous la tendresse de vos paroles, je me sens à la fois conquise et protégée, un peu timide, un peu tremblante, mais à l'abri, près d'un être supérieur à moi ; car, ne le niez pas, vous en êtes au point où l'homme finit et où le Dieu commence. Vous parlez comme Dieu, vous grondez comme Dieu, vous consolez comme Dieu, vous êtes Dieu !... Et sous les ornements d'or des offices, donc ! On n'officie pas comme vous, sans être un peu dans les secrets divins !... Et je l'ai devinée, moi, la raison de votre air transfiguré et de vos gestes puissants qui font baisser nos yeux sur la terre

et les relèvent alternativement vers le ciel !... Mais ils s'arrêtent sur vous, au passage, soyez-en sûr ; et vous n'auriez presque plus besoin, dans ces moments-là, de parler au nom d'un autre : vous pourriez presque interrompre l'office ; vous pourriez rejeter le missel et laisser en paix l'hostie du tabernacle !... Vous n'auriez qu'à rester debout, immobile, sur les marches de l'autel et à ordonner vous-même et pour vous-même, et je viendrais et nous viendrions toutes, nous prosterner à vos pieds, en esclaves, et meurtrir nos fronts, nos chairs, aux pierreries de vos chasubles... parmi l'encens, car il y a en vous de l'idole. Oui, vous êtes l'idole de nos temples, énigmatique et exaspérante devant l'ardeur de nos curiosités ! Et puis, quand même vous ne seriez pas un peu Dieu vous-même, quand vous ne seriez que son prêtre tout simplement, votre approche en serait-elle moins désirable ? Non, certes, pour mille raisons. L'autre jour, par exemple... oh ! l'autre jour !... Vous veniez de consommer le Saint Sacrifice, avec une onction toute divine, sous le murmure des mots sacrés, avec une voix si secrète et si chaude ! Vous étiez comme imprégné de lumière ; vous agissiez dans une

atmosphère mystérieuse et inquiétante, et vos mains expertes allaient, se posant en de molles attitudes, sur les livres saints et les vases sacrés. Je les avais suivies dans la souplesse étudiée de leurs rites, et quand vous vous retournâtes vers nous pour la bénédiction, quand vos mains sanctifiées se levèrent au-dessus de nous, un peu lourdes, encore moites de s'être baignées dans le sang divin et comme parfumées encore de la chair du Christ, vous dire, vous dire ce que je ressentis ! je voulais m'élancer vers vous, vers vos mains pour qu'elles me touchent, elles qui venaient de toucher Dieu ! Oh ! être touchée, caressée, meurtrie par ces mains-là !...

(Elle tombe assise sur une chaise et semble méditer.)

L'ABBÉ THIBAUT

Taisez-vous, ma fille, taisez-vous ! C'en est trop. Je ne puis plus vous entendre. Vos paroles sont impies, presque païennes. J'en suis épouvanté. Se peut-il bien que de tous les enseignements que je vous ai donnés, il ne soit sorti que tentations impures et désirs malsains ? Oh ! oh ! oh ! oh ! Allons, ma chère enfant, ne vous faites pas de ces idées qui sont le fruit d'une imagina-

tion surchauffée et qui n'ont rien de réel. Vous le voyez, plus nous allons, plus il apparaît nécessaire que nous vivions séparés l'un de l'autre. Vous retrouverez seulement ainsi le calme que vous avez perdu. Vous êtes entourée d'une famille charmante...

HENRIETTE

Vous m'en avez systématiquement éloignée!

L'ABBÉ THIBAUT

Mais non, vous vous trompez. Revenez à elle, revenez à des idées plus simples, à des conceptions plus humaines. C'est entendu, n'est-ce pas? Je vous laisse. Adieu! Courage et confiance!

HENRIETTE, se levant subitement.

Adieu!... Comme ça, tout de suite? Ah! non, par exemple!

L'ABBÉ THIBAUT

Nous n'avons plus rien à nous dire.

HENRIETTE

Pardon!..., Ah! vous désirez que je revienne à des conceptions plus humaines?... (Se passant la main sur le front comme pour chasser rapidement une idée.) Eh bien, oui, au fait, vous avez raison, tenez! J'étais folle; devant la brutalité de votre départ... de votre fuite, je comprends, je me ressaisis! Oui, il n'y a ici qu'un homme qui veut partir, tout simplement, à côté d'une femme qui l'aime et qui veut être aimée, malgré tout, en dépit de tout, parce que — je le vois bien, décidément — l'amour, l'amour terrestre, l'amour humain est la loi universelle, parce que tout le reste, les idées que vous m'avez données, l'éducation religieuse que j'ai reçue, ce qu'on appelle les principes, la morale, la chasteté, la foi, tout, vous entendez, tout est faux! L'amour seul existe. Et toutes les belles histoires que vous nous racontez, ne prendraient pas sur nous, si vous n'étiez pas là vous-même, en chair et en os, avec vos discours caressants et vos gestes de comédien, pour vous ériger peu à peu dans nos imaginations exaltées, à la place du Dieu que vous prêchez et auquel vous croyez à peine! Et au fond, vous le savez bien et c'est ce qui fait votre force. Que vous importe,

d'ailleurs, que l'effet produit soit trop violent pour nous ! Que vous importe de pervertir nos sens et d'en exaspérer les besoins ! Que vous importe de joncher votre route de malades et de détraquées ! Ça vous est bien égal, c'est pour l'amour du bon Dieu !... Remariez-vous, soyez mère, faites de la vie... voilà ce qui eût été moral, voilà ce que vous auriez dû me dire ! Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Aussi ne croyez pas que je vous tienne quitte ! Vos paroles ont été ardentes, et je vous ai aimé, et je vous aime : voilà ce qui est clair ? Donc, vous aller rester, et si vous, qui n'êtes au bout du compte qu'un petit curé de campagne, vous avez le malheur de partir, après avoir été comblé de mes bienfaits et soutenu de mon argent, vous serez un malhonnête homme... oh ! pas un Dieu, cette fois ! non ! un malhonnête homme, tout simplement, et je me vengerai. Ça, je vous en réponds ! Nous verrons ce que vous direz d'un bon scandale devant tout le pays, sur la place de l'église, dans l'église ! Nous verrons où en sera votre carrière après ! Je vous accorde deux jours pour réfléchir, deux jours, pas un de plus. Maintenant, vous êtes prévenu ! Je n'ai plus rien à ajouter.

L'ABBÉ THIBAUT

Madame ! . . . Mon enfant ! . . .

HENRIETTE

A bientôt !

(Elle sort rapidement.)

SCÈNE IX

L'ABBÉ THIBAUT, seul, très agité.

Que faire ? Que faire ? C'est terrible ! Elle le fera comme elle le dit ! Comment l'éloigner ? Comment m'éloigner moi-même ? Elle est capable de me suivre ainsi, toute ma vie. Mais, au fait, M. Censier a raison, elle est folle ! Et les fous, on les enferme...

SCÈNE X

L'ABBÉ THIBAUT, ADOLPHE, apparaissant par la porte de la sacristie.

L'ABBÉ THIBAUT

Vous étiez là, cher monsieur? Auriez-vous entendu?

ADOLPHE

Tout. Elle est absolument folle. Il faut agir de suite. Pour tous, pour elle surtout, il faut la faire soigner, à Paris. Qu'en dites-vous?

L'ABBÉ THIBAUT

C'est mon avis!

ADOLPHE

Seulement, voilà, ma sœur ne veut pas se séparer de sa fille!

L'ABBÉ THIBAUT

Veillez dire à M^{me} Fauchery de venir me trouver tantôt au presbytère ; je me charge de la décider.

ADOLPHE

Bon. En attendant, je ne quitte plus Henriette de vue.

L'ABBÉ THIBAUT, entrant dans la chapelle, pendant qu'Adolphe Censier sort par la porte de l'extérieur.

Et moi, je vais prier pour elle.

ACTE CINQUIÈME

Le Salon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis MARTHE et HUET

PIERRE, regardant par la fenêtre.

Qu'est-ce qu'ils ont à causer avec des gestes pareils, maman et mon oncle Adolphe ! tous fous ici, tous !... Henriette la première !... La nomination de son curé, officielle depuis quatre jours, met le comble à sa fureur sacrée !... Curieux !... Curieux !... (Marthe entre avec Huet.) Ah ! voilà le docteur ! Bonjour, ami ! (Regardant l'heure.) Tu arrives seulement de Paris ?

HUET

Non. J'ai déjà vu Hélène !

PIERRE

Tu viens de la voir?... (A Marthe.) Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir?

MARTHE

Je l'ai envoyé chercher par la femme de chambre.

PIERRE

Je n'ai vu personne. Folle aussi, celle-là, probablement! Mais ça ne fait rien, comment la trouves-tu aujourd'hui?

HUET

Tout à fait bien. Vous pourrez la lever tantôt pendant une heure, si elle le demande, au beau moment de la journée.

PIERRE

Chouette!... Alors c'est fini, tout à fait fini?

HUET

Oh ! elle est guérie. Je ne reviendrai même plus.

MARTHE

Vous l'avez joliment bien soignée, vous savez !

HUET

Oui, je suis assez satisfait. Ce n'est pas pour me faire valoir...

MARTHE

Vous n'en avez pas besoin.

HUET

... Mais je suis assez fier. J'ai bien manœuvré ; car maintenant, mes enfants, je peux vous l'avouer, j'ai eu un de ces traes ! En m'en allant d'ici, il y a dix jours, je n'étais pas content. Ah ! c'est une belle typhoïde, d'un joli modèle.

MARTHE

Et vous êtes sûr, qu'elle ne s'en ressentira pas d'une façon ou d'une autre ?

HUET

Jamais de la vie. C'était bon dans l'ancienne médecine, les suites, les récidives. Vous pouvez être absolument tranquilles.

PIERRE

En somme, d'où vient sa maladie ?

HUET

C'est tout indiqué !

PIERRE

C'est bien ce que nous disions ?

HUET

Sans aucun doute. Surmenage cérébral, occasionné par des lectures, par des conversa-

tions, par des inquiétudes au-dessus de son âge ; en somme, la crise religieuse des petites premières communiantes sensibles, qu'on a trop poussées, et dont le cerveau a été surchauffé, au moment de la formation, pas autre chose. Les parents ne s'en doutent pas, qu'on ne joue pas avec une fillette de douze ans ! Avant sa maladie, elle devait toujours être tourmentée ? Elle devait avoir la manie des scrupules, la crainte du péché, la terreur de l'enfer ! Oui ! c'est ça ! Qu'est-ce que tu veux ? C'est la faute des gens qui entourent les enfants, des femmes et des prêtres surtout. Ils vous traitent de petites cervelles de rien du tout au picrate de potasse de leurs divagations mystiques ; ils vous enferment de pauvres gosses, qu'on devrait mettre au grand air, dans des salles puantes de catéchisme, où ils leur font entrevoir quatre heures par jour un incendie en permanence, où, après la mort, ils sont presque inmanquablement attendus par une mise en scène de chaudières bouillantes, avec un grand diable, au milieu, jouant de la fourche... tout ça les frappe ! Pour cinq qui restent impassibles, il y en a dix que ça rend malades, des filles surtout. C'est imbécile !

PIERRE

Je l'ai assez dit, bon Dieu !

HUET

Du reste l'avantage de la maladie de ta fille, c'est qu'elle est guérie à jamais, ou je me trompe fort, de sa religiosité malsaine, peut-être même de toute religion.

PIERRE

Ah ! tant mieux ! Et qu'elle ne soit donc pas religieuse, et que ça ne soit donc pas une bonne chrétienne, et qu'elle ne soit donc pas une sainte, et qu'elle fasse donc la noce, si elle veut, et qu'elle se porte bien ! Si tu savais, mon vieux, ce que c'est ici, non... mais tu te tordrais ! Ils sont tous fous !... A propos, tu ne veux pas revoir Henriette ?

HUET

Mais non. Je l'ai suffisamment étudiée hier, sans qu'elle s'en doute. Elle est très excitée, très exaltée, rien de plus, je t'assure. Il lui arrive

ce qui vient d'arriver à ta fille. mais en sens inverse, comprends-tu? Affaire d'âge, tout ça! Le calme la remettra... un changement d'idées quelconque!... Surtout je vous défends bien de la mettre chez le docteur Lardon. Ce serait sa fin. Avec un spécialiste, c'est réglé!

PIERRE

C'est ma sœur, et on n'y touchera pas, sois tranquille.

HUET

Mais il est tard ; moi, je file ; je ne voudrais pas manquer le train ; j'ai un tas de visites à faire aujourd'hui. (A Marthe.) Vos fils vont bien?

MARTHE

Oui, ils jouent dehors.

PIERRE

Alors tu ne reviendras pas?

HUET

Pourquoi faire? (A Marthe.) Continuez le régime que je vous ai indiqué. Voilà tout. Et puis levez-la, dès aujourd'hui, sortez-la de sa chambre, que vous aérerez bien, et transportez-la... ici, par exemple... mais pas plus d'une heure. (A Pierre.) Elle est d'une gaité, du reste ; ça fait plaisir à voir !

MARTHE

C'est vrai. Je ne l'avais pas vue comme cela depuis bien longtemps !

PIERRE

Déjà hier, elle chantonnait.

HUET

C'est la belle et bonne petite bête, qui reprend le dessus... Fichtre ! je me sauve. Le train est à une heure quarante, et il est une heure et demie.

PIERRE

Je vais te reconduire.

HUET

Non, non. Je vais courir tout le temps. Nous causerions et je raterais mon train. Je t'attends à déjeuner la semaine prochaine.

PIERRE, imitant le prêtre.

Eh! bien, c'est bien... c'est bien!... mon bien cher enfant!

HUET, id.

Au revoir, courage et confiance!

MARTHE, riant.

Qu'ils sont bêtes!

(Huet sort.)

SCÈNE II

PIERRE, MARTHE

PIERRE

Quelle veine que cette petite aille bien ! Je me sens un poids de moins... là. Voyons, maintenant, occupons-nous un peu de cette famille malade et désorientée par ces bons messieurs et récapitulons... Henriette d'abord ?

MARTHE

J'ai causé avec elle ce matin. Elle bat un peu la breloque, gentiment, avec une certaine grâce, mais elle bat la breloque. Et puis soudain elle devient sombre, comme à déjeuner, et elle parle de se venger, en disant partout que l'abbé Thibaut a eu une maîtresse !

PIERRE

Ça, c'est probable ! Et elle continue à vouloir faire du scandale?... Ça, par exemple, ça m'amuserait.

MARTHE

Oui, mais ça amuserait moins ton oncle Adolphe et le curé!

PIERRE

Et ma mère, qu'est-ce qu'elle dit?... Et mon oncle Adolphe?... Ils sont muets avec moi.

MARTHE

Toujours la même idée! Je les ai écoutés ce matin, derrière la charmille. Ils ne me savaient pas là, et, ma foi, comme on se cache de nous, j'en ai profité.

PIERRE

Alors ?

MARTHE

Ta mère a vu l'abbé Thibaut hier... Naturellement pas plus que ton oncle, elle ne croit un instant qu'il ait failli à ses devoirs! Ils croient simplement à une nouvelle manifestation de la

manie d'Henriette. Ta mère va plus loin : elle la croit possédée !

PIERRE

Pauvre vieille ! c'est ce saint pasteur qui lui aura dit ça !

MARTHE

En somme, ils en tiennent toujours pour se débarrasser de ta sœur, avant le départ de l'abbé... Moins peut-être encore pour la faire soigner, que pour éviter un scandale possible !

PIERRE

Ah ! ils n'y vont pas par quatre chemins, ces messieurs ! Ils vous détraquent une femme, et après, ils vous la mettent chez les fous. Rien de plus simple !

MARTHE

Quant à ton oncle Gustave, il lutte, mais sans résultat. On lui dit qu'il a changé d'idée, qu'autrefois il défendait les prêtres, etc., etc. Enfin, il est très mal noté.

PIERRE

Ça c'est bien fait pour lui, l'homme indulgent, l'homme aux demi-mesures ! On ne l'écoute pas !

MARTHE

Voilà tes oncles et ta mère qui viennent par ici.

PIERRE

Attends un peu. Je vais les secouer et en finir !

MARTHE

Je remonte près d'Hélène. Je la descendrai un instant tout à l'heure.

PIERRE

Va ! Si tu vois Henriette, envoie-la-moi !

SCÈNE III

PIERRE, puis CENSIER, ADOLPHE CENSIER,
M^{me} FAUCHERY.

PIERRE seul.

Tous fous, depuis que cet abbé de malheur est ici. Tous! Alors c'est le tour de ma mère, maintenant!

(Les autres entrent.)

ADOLPHE

Mon cher ami, je vais droit au but. Je parle en ce moment au garçon sensé qu'il y a parfois en toi et que j'aime, et non pas à l'exalté, au fou, je dirai même.

PIERRE, à demi-voix.

Moi aussi, alors?

ADOLPHE CENSIER

Ne m'interromps pas! Nous venons donc te demander ton avis. Ta pauvre sœur paraît, de-

puis quelque temps, déséquilibrée ; ses facultés mentales ont éprouvé des troubles très regrettables qui peuvent la pousser aux pires excès : mais ce n'est la faute de personne!...

PIERRE

Oh! ça!

ADOLPHE

Ce n'est la faute de personne, je le répète. Étant données ces constatations désolantes, nous venons te prévenir qu'il est urgent, nécessaire, indispensable, de recourir à des moyens radicalement médicaux; mon ami le docteur Lardon...

PIERRE

En deux mots, vous voulez faire entrer Henriette dans une maison de santé, parce que vous craignez un scandale de sa part! c'est ce qui résulte de vos réflexions, depuis quatre jours qu'elle a eu sa scène avec le curé. (Un temps.) Voilà donc où nous en sommes, depuis que l'abbé Thibaut est à Sérigny. Avant, nous nous aimions. Sur-

tout nous n'avions jamais eu une attitude aussi hostile, les uns envers les autres ! Il a fallu que ce petit saint paraisse, pour que tout change, pour qu'on se montre les dents. Depuis qu'il est ici, il n'y a eu que des tiraillements entre nous, des tracasseries sur tous les sujets, une animosité sourde, un désaccord pénible et de tous les instants. Autrefois, mon oncle Adolphe était abordable ; il consentait à rire de temps à autre ; maintenant il est sévère, il méprise, toujours prêt à éclater ; il n'entend plus la plaisanterie ! Moi non plus, du reste, je le sens ! Et toi, ma pauvre mère, toi qui aimais tant Henriette ! Ça n'a plus été entré vous qu'une jalousie incessante, disproportionnée avec son objet, une lutte âpre, minutieuse, pour savoir à qui dirait le plus de dizaines de chapelet, à qui ferait au curé les cadeaux les plus sensationnels, à qui lui bâtirait le plus d'asiles, à qui aurait le plus de ses attentions et de ses prières ! Habilement détournée de tes enfants par ces messieurs, qui voyaient dans ton affection pour nous un obstacle à leurs rapines, comme si nous avions jamais escompté ta fortune, tu en es venue à nous regarder comme des ennemis, et à ne plus penser qu'à ta place dans le ciel...

Mais tu l'as, ta place dans le ciel, et depuis longtemps, je t'assure !... Tu viens de manquer de perdre ta petite-fille, par la faute de qui, je te le demande ?... Le médecin vient de venir... et tu n'as même pas demandé ce qu'il avait dit ! ...

(Sur un signe de M^{me} Fauchery.) Elle va mieux, je te remercie bien. Maintenant enfin, après une nouvelle visite à ce curé de malheur, qui t'a encore fait peur de l'enfer, l'esprit surchargé de ses balivernes et de ses mensonges, tu prends inconsciemment son parti contre ta fille, et, pour lui éviter le soupçon d'une inquiétude, la moindre parcelle de désagrément, à ce soi-disant intercesseur auprès de la puissance divine, tu consens sur des propos en l'air, à laisser enfermer ta fille ! Eh bien, non, en voilà assez ! Elle fera du scandale, ou elle n'en fera pas ! nous irons au ciel ou nous irons en enfer tous, en bloc, petits et grands ; mais, en attendant, tout le monde se taira, parce que tout le monde a perdu la tête ; et c'est moi qui serai le maître. Je n'admets pas la moindre réplique. Si mon oncle Adolphe a le droit de parler à la Chambre, moi, j'ai, ce me semble, le droit de parler dans la maison de mon père. Henriette ne bougera pas d'ici. Voilà !

CENSIER, à demi-voix

Très bien ! très bien !

ADOLPHE

Cependant!...

PIERRE

Assez!... ou sinon, j'écris quelque part, n'importe où, une lettre publique, et c'est moi qui fais le scandale!... Là!

M^{me} FAUCHERY

C'est bien!... puisque c'est toi qui es le maître, à présent, nous n'avons qu'à nous incliner!... et à nous retirer...

PIERRE

Vous n'avez plus effectivement qu'à vous retirer. Je suis sûr, ma bonne mère, qu'en y réfléchissant, tu trouveras que j'ai eu raison.

ADOLPHE

Alors parle au moins à Henriette... Moi, elle ne peut plus me voir ! Tâche de la faire changer d'idées.

PIERRE

Si je veux !

ADOLPHE

Pense à mon élection... dans quinze jours !...

PIERRE

Ton élection, ton élection... il serait à désirer qu'elle n'eût pas lieu !... Avec beaucoup de députés comme toi, la France serait bientôt la proie des bûchers, et nous y grillerions comme aux plus beaux temps de notre histoire... Fais toujours dire à Henriette de venir me trouver !

(M^{me} Fauchery sort avec Adolphe Gensier.)

SCÈNE IV

PIERRE, CENSIER

PIERRE, à Censier, qui se mouche violemment.

Ah ! tu pleurniches maintenant, toi ?

CENSIER

Oui... tu leur as dit des choses si justes !...
Moi, ils n'ont jamais voulu m'écouter.

PIERRE

C'est bien fait !... Hein ? Monsieur l'indulgent, là ?.. « Il faut que tout le monde soit libre ! »

CENSIER

Cependant la liberté ...

PIERRE

La liberté, il n'y en a pas ! On rencontre un chien galeux : on le tue. Voilà tout !

CENSIER

On pourrait cependant concilier certains états d'esprits.

PIERRE

Non ; pas de demi-mesures, jamais ! Pas de raisonnements, pas de philosophie, pas de dilettantisme ! Quand on lutte contre des préjugés, pour une idée qu'on croit vraie, il faut des coups de poing !... J'aperçois Henriette qui s'approche, sombre et ténébreuse ; laisse-moi seul avec elle !

CENSIER

Tu sais que je lui ai parlé ce matin ? Depuis quatre jours qu'elle est enfermée dans sa chambre, c'est la première fois qu'elle a consenti à me recevoir... Elle l'a même demandé !

PIERRE

Eh bien ?

CENSIER

Eh ! bien, elle me paraissait beaucoup plus calme qu'il y a quatre ou cinq jours, beaucoup plus qu'ils ne le disent surtout !

PIERRE

Mais j'en suis convaincu. Huet aussi en est convaincu. Eux aussi, en sont convaincus ; seulement ils ont un tel trac !

CENSIER

Je monte embrasser ta fille : ça me remettra un peu de tous ces énergumènes.

Il sort.)

SCÈNE V

PIERRE, puis HENRIETTE

HENRIETTE, entrant.

Tu m'as demandée, Pierre ?

PIERRE

Oui, je t'ai fait demander !

HENRIETTE

Est-ce important... parce que je suis pressée ?

PIERRE

Si pressée que ça !

HENRIETTE

Je te prévien's, mon cher ami, que tu ne m'empêcheras pas d'agir, ni toi, ni les autres. Je sais ce que j'ai à faire, et je le ferai. Il y a quelqu'un qui m'a gravement offensée. Ce quelqu'un s'en repentira.

PIERRE

Tu as joliment raison !... Oui, tu as raison !... En attendant, assieds-toi là un instant.

HENRIETTE

Si tu veux !

PIERRE

J'ai bien le droit de vouloir être assis à côté de ma sœur ; c'est un sentiment bien naturel dont tu ne peux qu'être flattée, hein ?

HENRIETTE

J'en suis très flattée!... qu'as-tu à me dire?

PIERRE

Au fond, rien du tout de sérieux, tu sais! Je voulais te voir simplement, oui, pas autre chose! Tu passes ton temps dans ta chambre, tu ne parais plus, tu ne veux plus paraître. Alors comme je suis de bonne humeur, comme je trouve qu'il fait beau et que j'ai envie de causer, j'ai pensé tout naturellement à toi. C'est gentil, ça, hein? Et puis j'aime beaucoup être assis, à cette place-là du salon, surtout avec toi, car, nous vieillissons, Henriette, et nulle part mieux qu'ici, je ne me rappelle notre enfance! Souviens-toi! quand nous étions gosses, c'est là, dans cette allée, qui est en face que nous jouions; c'était dans ce coin, où nous sommes, que nous construisions des maisons en coussins, dont le garde-feu... toujours le même... celui qui est là!... faisait la porte d'entrée. C'est solide, les garde-feux!... Ça te fait rire?

HENRIETTE

Oui, je me rappelle. Nous détachions la son-

nette de l'escalier et nous l'attachions à notre antichambre avec de la ficelle.

PIERRE

C'est loin, tout cela!...

HENRIETTE

Oui, c'est loin !

(Elle rêve un instant.)

PIERRE

Moi, j'aime beaucoup Sérigny ; c'est là que nous avons été élevés. Dire que c'est là, dans ce sable, qui s'étend devant la maison, toujours pareil... quand nous avons tant changé, nous... dire que c'est en vue de ces grands tilleuls, toujours les mêmes, que nous avons fait nos premiers pas ! C'est drôle, hein ? C'est à la fois très doux et très mélancolique.

HENRIETTE

J'étais très jalouse de toi, quand nous étions petits !

PIERRE

Je sais bien, quand il y avait d'autres petites filles qui venaient jouer avec nous, il était bien rare que je m'en tire sans quelques coups de griffe.

HENRIETTE

Toi, tu mordais ! . .

PIERRE

Pas possible ?

HENRIETTE

Oui. Un jour que le jeune Durac m'avait embrassée, tu m'as mordue au bras, jusqu'au sang. J'étais très fière !

PIERRE

Il y avait de quoi. Il faut aimer beaucoup pour mordre !

HENRIETTE, se levant.

Mais il faut que je remonte dans ma chambre.

Nous sommes là à dire des bêtises. Je perds mon temps.

PIERRE, l'arrêtant.

Veux-tu rester là ! Veux-tu te rasseoir ! (La saisissant par les deux bras, nerveusement.) Regarde-moi en face, dans les yeux. (Les larmes dans la voix et dans les yeux.) Tu ne reconnais donc pas ton vieux Pierre, ton vieux Pierre des grands jours ? Pierrot le menteur ? Pierrot le barbouillé ?

HENRIETTE

Qu'est-ce que tu as ?... Tu as des larmes dans les yeux ? Mais si, je te reconnais ! je crois bien, que je te reconnais ! Tu es toujours mon Pierre ! Il n'y a que toi qui m'aies jamais aimée !

PIERRE

Alors, pourquoi ne m'aimes-tu plus ?... Tu me faisais un peu la cour autrefois, en gentille sœur : ça me flattait !... mais oui ! Eh ! bien, tu ne t'occupes plus de moi ? Tu ne regardes même plus les enfants... nos enfants, comme tu disais ? Avoue qu'il y a des jours où tu te figurais que c'était la vérité, et même que j'étais un peu ton

mari... hein? Maintenant... est-ce que je me trompe?... on dirait que tu nous évites tous, que tu nous fuis, les enfants surtout! (La reprenant nerveusement par les bras.) Nous ne sommes pourtant pas des gens qu'on brouille, nous deux?

HENRIETTE

Oh! non...

PIERRE

Nous sommes différents de tous ceux qui nous entourent, toi et moi! Qu'importent les divergences d'opinion! Nous sommes des passionnés tous les deux et de quelque côté que nous allions, il y a toujours par-ci par-là un endroit du chemin, où nous devons nous rencontrer, où nous devons nous reconnaître, comme étant de la même race, et tomber dans les bras l'un de l'autre!

HENRIETTE

Tu as raison, tu as raison, Pierre... (Se reprenant vivement.) mais il ne faut pas trop aimer les personnes qui nous entourent.

PIERRE

Ah ! oui, c'est vrai !... Eh bien, ça me fait de la peine ! Voilà tout !

HENRIETTE

Oh ! moi aussi. Ça me manque bien souvent de ne pas les voir, les petits.

PIERRE

C'est une mortification, ça, hein ?

HENRIETTE

Oui.

PIERRE

Moi, cette mortification-là, je ne la pratiquerais pas à la lettre. A quoi bon te mentir à toi-même?... Au fond, je suis sûr que tu les aimes encore. Fais-les donc jouer comme autrefois. Léon t'a demandée hier toute la journée, Maurice voulait que tu lui racontes des histoires. Occupe-toi donc encore d'eux.

HENRIETTE, sourdement.

Je n'en suis pas digne ! je dois les fuir !

PIERRE

Moi, je trouve qu'on est toujours digne d'approcher des enfants, quand on a de la grâce et du charme à revendre, comme toi, quand tu veux : ça leur met dans la tête des images agréables, des pensées souriantes. Après m'avoir ressemblé, Hélène te ressemble, tout le monde le dit ! Ne pense donc pas toujours à tes idées sombres, et apprends-lui ce que tu as eu si largement, ce que tu as encore, le don de plaire. C'est tout, pour une femme ! Fais de la vie, en somme, de la vie autour de toi, de la vie gracieuse et élégante. Hélène, tu sais bien que nous te l'avons donnée, Marthe et moi !...

Henriette pleure.) C'est une affaire conclue, à condition que tu ne lui parles pas religion, par exemple ! occupe-t'en donc encore ; fais en sorte qu'on dise d'elle plus tard ce qu'on disait de toi, tu sais, au champ de courses de Longchamp !... Qu'est-ce qu'on disait ? Répète un peu !... Mais tu pleures ?

HENRIETTE, exaltée.

Comment va-t-elle ?... Comment va-t-elle ? parle donc ! Et la fièvre est-elle tombée ? Le

médecin est-il venu? La nuit a-t-elle été bonne?... Dis... A-t-elle parlé de moi?... Mais parle donc? comment va-t-elle?

PIERRE

Ah! ça!...

HENRIETTE, sombre.

Et c'est moi qui l'ai rendue malade... qui ai contribué à sa maladie, tout au moins! Tu vois bien que je ne peux pas m'occuper de tes enfants!... Adieu!

PIERRE

Allons, reste ici! Le médecin est venu.

HENRIETTE

Qu'est-ce qu'il a dit?

PIERRE

Ah! dame. Les médecins, tu sais!...

HENRIETTE

Mais enfin, nous voilà au vingt-septième jour... et au vingt-septième jour, il y a généralement du mieux?

PIERRE, apercevant Marthe et Censier, qui apportent Hélène dans un fauteuil.

Oui, généralement !

HENRIETTE

Alors le médecin craint quelque chose ?

PIERRE

Ce n'est pas positivement ce qu'il a dit, mais...

HENRIETTE

Mais ?...

PIERRE

Enfin, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

HENRIETTE

Si tout danger était écarté, c'est aujourd'hui le vingt-septième jour et on devrait la lever pour la première fois. Dans toutes les fièvres typhoïdes, c'est la même chose... c'est connu. Le vingt-septième jour, on met le malade dans un fauteuil, on le transporte, dans une autre pièce, pendant une heure, sans le fatiguer, et...

PIERRE

Regarde ce qui se passe derrière ton dos !

SCÈNE VI

LES MÊMES, CENSIER, MARTHE et HÉLÈNE.

CENSIER, portant Hélène dans un fauteuil.

Voilà la convalescente !

HÉLÈNE, très gaie.

Bonjour, ma tante ; je suis guérie !

(Henriette pousse un cri et se jette sur Hélène qu'elle embrasse violemment et qu'elle garde embrassée, en pleurant à chaudes larmes.)

CENSIER, à Pierre

Tu lui as parlé ?

PIERRE, s'essuyant les yeux légèrement.

Oui .

CENSIER

Elle t'a écouté?... Elle t'a répondu ?

PIERRE

Oui.

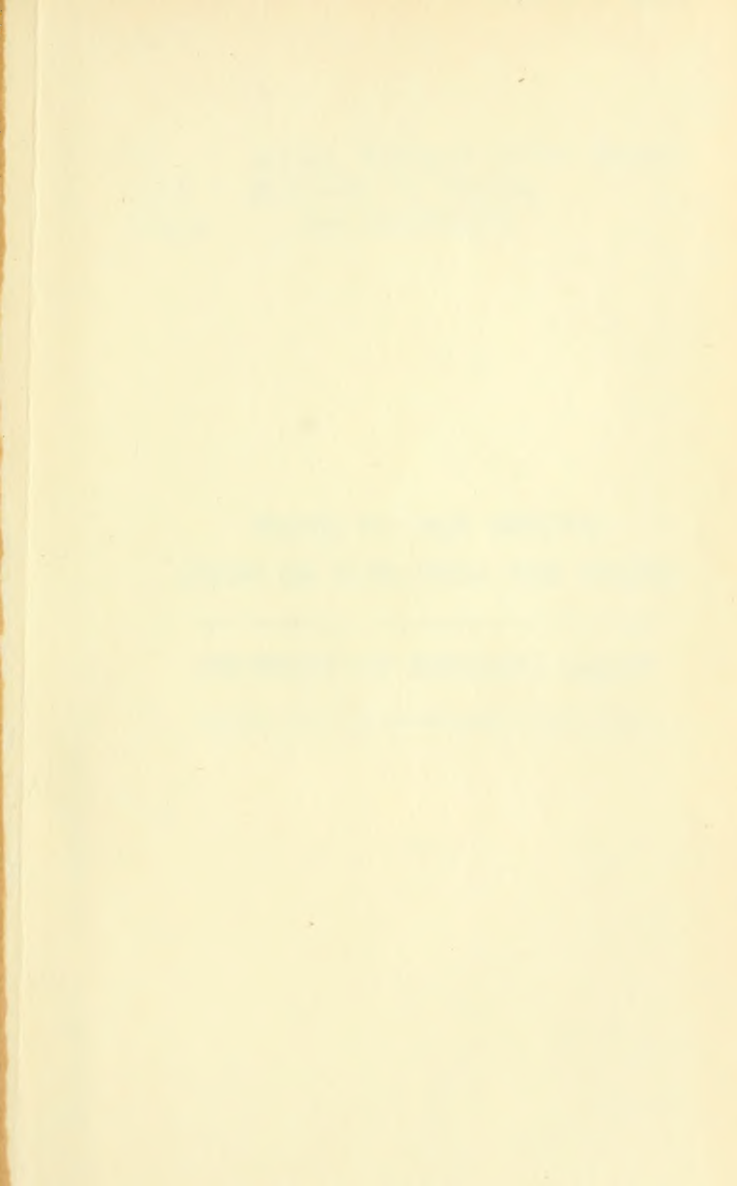
MARTHE

Eh bien ?

PIERRE, montrant Henriette, qui s'empresse maintenant
autour d'Hélène.

Eh bien... voilà !

RIDEAU



PQ Ancey, Georges Marie Edmond
2153 Mathevon de Curieu
A33C4 Ces messieurs

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
